U d'/of OTTAWA
39003003501979

B 5/2

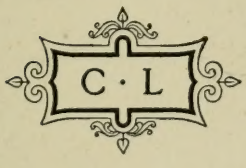
LE MOQUEUR ?

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays y compris la Hollande.

Published april twenty eight, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by CALMANN-LÉVY.

FRANÇOIS DE BONDY

LE MOQUEUR?



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2603
.O43M6
1909

A LADY SYBIL GRANT

« Dès que nous exprimons quelque chose, nous le diminuons étrangement. Nous croyons avoir plongé jusqu'au fond des abîmes et quand nous remontons à la surface, la goutte d'eau qui scintille au bout de nos doigts pâles ne ressemble plus à la mer d'où elle sort. »

MAURICE MAETERLINCK.

(*Le Trésor des Humbles.*)

LE MOQUEUR?

CHAPITRE PREMIER

LE PROMENEUR

> Elle était venue au monde
> en quelque sorte avec la honte
> de son cœur.
>
> ALBERT SAMAIN [1].

Dix-sept janvier; température + 6°; baromètre au beau fixe; vent froid assez violent.

Vers trois heures de l'après-midi, Adalbert de Scoury descendit les quelques marches qui séparent la rue de Castiglione des Tuileries, pour traverser le jardin en écharpe jusqu'à la place de la Concorde.

C'était un jeudi. Partout des enfants jouaient avec le fracas du jeune âge; tout ce petit

1. Contes (*Divine Bontemps*).

monde courait et criait, assoiffé d'espace, le bout du nez et les joues rouges. D'innombrables diabolos circulaient dans les airs et sacrifiaient la sécurité des passants à leurs gracieuses paraboles. Dans le bassin, le vent penchait les flottilles de façon périlleuse ; il y avait de vraies petites vagues et des naufrages pour rire.

Au delà, tout au fond, le long du mur de la terrasse exposé au midi et abrité de la bise, contre les arbres en espaliers engourdis par la saison froide, les familles se chauffaient aux rayons obliques. Sur cet aspect lointain, immobile, le soleil versait une lumière jaune et enfumée comme la patine d'un tableau très ancien ; la vie semblait arrêtée et cela était *la promenade publique*, d'il y a cent cinquante ans, comme cela était les Tuileries de nos jours. Dans l'air limpide traversé de cris d'enfants, les statues des fleuves étaient d'un gris tourterelle, doux et infiniment vétuste.

M. de Scoury pensait : « Quelle lumière !... le soleil est tout de même un joli vêtement,

Toutes ces choses sont ternes, insignifiantes, plates dans l'habitude brumeuse des journées d'hiver et voilà le soleil qui vient, prince timide, qui dore la moisissure des pierres, habille, caresse, enveloppe les troncs tournants des arbres, baise les visages et les cheveux auréolés des femmes; il se reflète à l'infini dans les gouttelettes éparpillées des jets d'eau et dans la nacre tremblante de tous les yeux. O soleil, magicien inlassable, par toi, du Carrousel aux Chevaux de Marly et à l'avenue triomphale, le jardin est tout poudré de gloire et tu prodigues jusqu'aux horizons de la vue la joie chantante de tes bienfaits. »

Ainsi, épris de l'heure et lyrique en lui-même, parmi les gamins turbulents et la lumière paisible, M. de Scoury promenait son désœuvrement solitaire.

Il franchit la grille et gagna les quais, se dirigeant vers le Trocadéro.

M. de Scoury portait une âme ardente

dans un corps paresseux. Il était jeune encore et il aimait la vie. Comme les femmes décevantes étaient les seules qu'il aimât, comme telle il chérissait la vie pour ce qu'elle contient de promesses mirifiques et de déceptions qui font délicieusement mal. Et à travers les femmes et à travers le temps, il se découvrait lui-même, évoluant, changeant, incertain, amoureux de tout et aussitôt lassé, rebâtissant sans cesse des projets innombrables qui, pour la plupart, s'évanouissaient dans la fumée des rêves. Éternellement dédoublé, spectateur amusé de ses propres illusions, il trouvait la vie un fruit d'une saveur toujours nouvelle, la pressait dans ses mains, la respirait, la buvait à pleine bouche. Mais tandis que dans son âme offerte et épandue, les lumières, les senteurs et les harmonies de l'atmosphère entraient à flots comme dans une chambre aux fenêtres ouvertes, un peu d'ironie y entrait avec elles et son esprit souriait sans haine des ivresses de son cœur.

Et, par une pudeur qui datait de son enfance, il interdisait avec soin aux regards l'accès de

ses faiblesses ; il estimait qu'à ce point de vue, chacun est indéchiffrable aux autres et l'immixtion de jugements ou de conseils étrangers dans les secrètes complications de son âme, lui semblait la souillure intolérable de doigts grossiers et sales sur une étoffe fine.

Par contre, il concédait largement à la foule la part ironique de lui-même, aimait la société en ce que les gens vus superficiellement sont rieurs, aident à ne point penser et que la parole futile est le délassement du silence. Aussi s'accordait-on généralement à trouver qu'il avait une heureuse nature et qu'il n'était bon à rien.

Mais, dès que le monde l'avait quitté, il repartait bien vite vers « *la contrée lointaine des Splendeurs et des Terreurs* » où, à côté de voisins inconnus, — car les murailles entre les rêves sont hautes — et qu'il aimait cependant pour un éclat de voix tantôt entendu, il possédait pour lui tout seul un jardin idéalement clos et touffu, odorant, avec une allée ratissée et douce, un banc pour s'asseoir et,

entre les branches mouvantes, un coin de ciel pour songer.

En somme, quoique sociable, M. de Scoury vivait très indépendant et seul. Orphelin de bonne heure, sans foyer à dix-huit ans et livré à la banalité polie de ses proches, il avait pris, dès en arrivant à l'adolescence, l'habitude d'une liberté sans contrôle, et son éducation jadis entreprise par un austère collège religieux ne l'avait amené qu'à l'incertitude de tout, comme quelques sérieuses indigestions enseignent aux apprentis pâtissiers la vanité des tartes aux fraises.

Ainsi, la tête mollement appuyée à l'oreiller du doute et merveilleusement oisif, prodigue de ses paroles et avare de lui-même, il regardait la vie de sa Tour d'Ivoire qui, en l'occurrence, était un confortable rez-de-chaussée dans une avenue près du Bois.

Ce jour-là, le charme délicat et imprévu de janvier attiédi baignait de bleu son âme ver-

satile et il marchait heureux, sans joie précise, battant allègrement le trottoir de sa canne et de ses talons rageurs.

Il constatait :

« Pourquoi suis-je joyeux sans cause? Serai-je toujours de papier buvard comme les jupes des petites poupées-hygromètres qui passent du mauve à l'azur au gré changeant des nuages ?

» Il est vrai qu'aujourd'hui la journée est singulièrement légère à respirer. Avec le soleil déclinant, tout le ciel sur l'informe Trocadéro est jaune vert, diapré et irisé comme le cuivre dans le feu; la Seine clapote au long des quais et porte gaiement le travail de sa vie mouvante; le Petit Palais offre en paix au couchant les écailles d'ardoises de ses coupoles et les miroirs de ses grandes baies vitrées.

» Au-dessus de moi, dans une envolée héroïque vers l'éther, les coursiers dorés du pont Alexandre III trouent l'azur de leurs sabots immobiles.

» Et je pense à toutes les statues de pierre, de

marbre et d'or que, depuis des millénaires, les hommes enthousiastes dressent dans l'air bleu, en un témoignage immuable de leurs pauvres triomphes : les immortelles statues grecques que nous copions et recopions toujours, chevaux impétueusement cabrés, Jupiters libérateurs, Némésis, déesses des justes vengeances, Minerves d'ivoire et d'or du Parthénon, Renommées clamant à travers les siècles dans leurs trompettes éclatantes les noms impérissables des héros, victoires surgies des flancs du Pentélique qui fêtèrent Marathon, Salamine et Mycale et qui couvrent encore du frisson de leurs ailes éployées la mer Égée et la mer de Myrtos.

» Le même soleil qu'Iphigénie aimait et qui caressait la gorge d'Aspasie à travers les plis des légères étoffes blanches, me remplit aujourd'hui d'allégresse et je vais dans l'enchantement perpétuellement jeune du monde; l'existence est harmonieuse, sereine et charmante et demain me semble aussi lisse que la route unie qui se mesure à mes pas.

» Voici maintenant deux maisons neuves que j'ai vu bâtir, passant ici tous les jours, et qui s'élèvent côte à côte comme deux sœurs jumelles toutes blanches. Elles sont finies : les maçons viennent de les livrer aux menuisiers et aux peintres, après avoir planté sur leur faîte le drapeau coutumier et, sous peu, elles vont être habitées. Par les fenêtres sans carreaux, on peut encore voir dans l'intérieur comme on plonge dans les regards ingénus des petites filles. Les fenêtres sont les yeux des maisons; bientôt les habitants ombrageux tireront sur elles l'abri des volets, des stores et des rideaux et les enfants grandissantes baisseront aussi leurs paupières pour masquer leur pudeur et toute l'intimité de leurs pensées mystérieuses.

» Je n'aime pas ces volets pliants en fer qu'on a coutume d'usiter actuellement et qui font paraître les façades des maisons trop nues en leur prêtant un aspect de casernes. Combien plus jolies étaient ces persiennes en bois qui habillent les fenêtres comme les cils encadrent les yeux et qui, par leurs couleurs et

leurs mouvements divers, donnent à chaque croisée un petit air personnel.

» Une maison neuve, c'est une histoire qui commence, c'est l'avènement au monde d'une dynastie nouvelle de concierges et, du trottoir au dernier étage c'est, sur tous les paliers, l'aurore des tragédies domestiques.

» La maison est là, séduisante, blanche de ses pierres vierges, et des gens seront tentés qui visiteront et viendront y nicher leurs mobiliers et leurs familles. Les uns, qui s'appellent sages, tasseront avec soin dans les chambres ce qu'ils ont de plus précieux et jugeront que l'appartement est trop vaste encore pour leur petit bonheur tout fait. Les autres, ceux que l'on nomme les fous, arriveront les bras chargés de projets, emménageront pêle-mêle en coup de vent leur cargaison de meubles et de chimères et trouveront le local bien étroit pour contenir leurs espoirs immenses.

» Et le temps injurieux moisira les pierres, affrontant les trésors recroquevillés du sage comme la fortune échevelée du fou. Des en-

fants nouveau-nés ouvriront les yeux dans la maison nouvelle, des cercueils partiront sous les tentures noires, des hommes et des femmes se feront du mal par amour ou par haine et, petit à petit, sur les malpropretés et les grandeurs intimes de la vie, la demeure se créera son histoire.

» Alors, ce ne sera plus la maison neuve d'aujourd'hui, inconnue, énigmatique, engageante, mais pour tous une maison du passé et pour certains une vieille amie ou une vieille ennemie. Personne ne se rappellera l'avoir vu construire et il semblera qu'elle a toujours été là. Mais en rencontrant sa figure hostile, peut-être des mères en deuil se détourneront et passeront vite parce que leur fils y est mort par un jour de printemps déjà lointain. Et je vois aussi des hommes vieux attardés devant la façade ternie comme leurs visages et disant : « Ici, il y a vingt ans ; c'étaient ces fenêtres-là, à gauche. Ah ! les yeux bleus de mon amie ! »

A ce moment, une automobile dépassa le promeneur dans un mugissement de con-

quête, et, par la portière, il vit une jolie figure souriante, coiffée d'un chapeau fou, retournée vers lui et une petite main gantée de blanc qui lui disait bonjour.

Cette rencontre ayant changé le cours de ses méditations, il pensa qu'elle s'appelait Lucienne Anémone, qu'il la connaissait à peine, mais qu'elle avait une bouche retroussée des coins, amusante et mobile, des joues un peu pâles et des cheveux noirs bien tirés sur les tempes, qu'elle lui plaisait pour mille autres raisons encore obscures, que, sans avoir jamais abordé ce délicat sujet, elle était consentante par l'abandon tacite de ses yeux et qu'il convenait de saluer en elle aussi une des formes de sourire de la journée.

Et, pimpant, M. de Scoury rentra chez lui.

CHAPITRE II

LA PENDULE

« Celeres deae », les Heures.

Comme six heures sonnaient :

— Il faut que je m'en aille, dit madame Fontauger d'une voix dolente.

Et sautant prestement du lit, elle se mit en devoir d'enfiler ses bas.

Depuis près d'un an, madame Fontauger venait à des jours variables et dans des séances qui, selon l'usage, se tenaient à la fin de l'après-midi, orner de sa radieuse présence l'appartement de M. de Scoury.

Elle était mariée; mal peut-être au gré de ses secrets désirs, mais assurément bien au point de vue du confortable, car son mari la laissait dans une paix absolue. Ce monsieur chassait à courre et, le reste du temps, on n'en entendait jamais parler.

Elle était très grande et mince; l'inflexion sévère de sourcils olympiens donnait à ses yeux clairs une apparence cruelle et offensée, et la nature, secondée par l'eau oxygénée, lui faisait une auréole de cheveux blonds ardents. Son caractère était difficile et son cœur véhément; elle apportait à l'amour et à la discussion un goût également vif et paraissait une fille de Jupiter née tout armée pour les combats. Ce jour-là, cependant, une lassitude heureuse et terrestre humanisait ses traits :

— Vous avez dans cette chambre une jolie pendule, reprit-elle au bout d'un moment et depuis longtemps déjà que je viens chez vous, je la regarde toujours avec plaisir, mais aujourd'hui elle a véritablement marché trop vite.

M. de Scoury, enfoui dans le désordre des couvertures et qui semblait sommeiller sur ses lauriers, se souleva à demi, sensible à l'amabilité du compliment, appuya sa tête au creux de sa main et répondit en ces termes :

— Cette pendule est pour moi une vieille amie, car elle me fut donnée dans mon enfance en souvenir d'un oncle mort vers 1887. Elle est d'époque Louis XV et représente la Guerre et l'Amour. Le sujet m'en semble heureusement traité : surmontée, comme vous pouvez le voir, d'un trophée d'armes et de drapeaux, elle est flanquée à gauche d'un Amour dont l'arc bandé nous menace, et à droite, d'un petit guerrier joufflu qui s'abrite derrière son bouclier. Remarquez qu'auprès de l'Amour gît une épée et que deux colombes se becquètent aux pieds du soldat. L'attitude de ce jeune guerrier moins offensive que celle du redoutable enfant Eros, et l'interversion voulue des attributs tendres et belliqueux m'apparaissent pleins d'une gentille philosophie et j'en sais gré à l'auteur inconnu pour

moi qui donna à la Grâce le pas sur la Force brutale.

» Quand la pendule me fut donnée en cette année déjà lointaine, on la mit sur une cheminée de marbre gris dans la chambre que je partageais avec mon frère cadet. Elle eut là comme compagnie une statue en plâtre polychrome du Sacré-Cœur, les deux tableaux de première communion qui surmontaient nos lits durs et étroits, un portrait de ma grand'-mère qu'on avait relégué dans notre chambre, car il avait été peint jadis par une de ses amies, et les divers objets d'art innommables dont les enfants ont coutume d'encombrer leurs étagères. Et les deux petits personnages dorés de la pendule virent deux autres petits personnages en chair et en os, grimaçants, aux mollets hâlés et barrés d'égratignures, qui jacassaient, jouaient, sautaient d'un lit sur l'autre et se battaient comme des héros d'Homère.

» Mais la pendule qui comptait et recomptait les heures sans se lasser, parce que le vieux et fidèle valet de chambre la remontait

tous les mercredis, vit peu à peu les deux gamins qui grandissaient, se lavaient plus et se battaient moins. Et un soir de mois de juin, comme le printemps par-dessus la végétation minable du boulevard, entrait à flots par les fenêtres de la chambre, la pendule se fit moins héroïque et sonna des heures plus émues, pendant qu'à la table de travail, son malheureux propriétaire, le cœur défaillant d'aspirations vagues et tendres, suivait dans le cours des nuages un rêve confus où son enfance était finie ; et la bonne pendule sonnait doucement les dix-huit ans, l'adolescence émerveillée, et les portes radieusement ouvertes sur la vie.

» Puis des jours plus incertains succédèrent aux heures paisibles de l'enfance et la pendule se mit à suivre ma fortune changeante dans les endroits divers qu'il plut à ma fantaisie d'habiter. Je tiens à elle comme un ancien, respectueux des croyances, tenait à ses dieux Lares et les emportait jusque dans l'exil. Aussi fut-elle tour à tour citadine ou rurale, et dans ses nombreux déplacements, elle n'eut

jamais une défaillance ni un mouvement d'humeur ; pareille au coursier généreux, parfois voudrait-elle aller trop vite et c'est là son seul défaut ; elle est laborieuse, impassible, indulgente et discrète ; jusqu'ici presque toutes les heures de ma vie ont tourné sur son cadran d'émail, au bout de ces aiguilles amies...

— Levez-vous, voyons, chéri, pour m'agrafer ; je vais encore être en retard, dit madame Fontauger en entrant les derniers peignes dans sa chevelure redomptée, mais, regardez, il n'y a pas de flèche à l'arc du petit Cupidon.

— En effet, cette pièce manque à la pendule. Vous voyez dans la main droite la place où elle était vissée, mais la flèche a dû disparaître depuis longtemps.

— Dans quel cœur de femme as-tu laissé ton trait, amour de petit Amour, reprit plus gravement madame Fontauger, dans quel cœur d'autrefois qui en a perdu tout son sang ?

As-tu percé le sein d'une coquette marquise prise à ses propres filets, qui hochait en gémissant l'édifice poudré de sa coiffure, ou celui de la jeune fille au nom de Muse, aimable et pudique, soupirant pour son héros retenu aux camps ? As-tu, de ta flèche acérée, fait une blessure voluptueuse à la dame au visage ovale encadré de repentirs, qui promenait sur la harpe ses doigts effilés et romantiques, ou à la beauté du second Empire dont les épaules paresseuses laissaient tomber sur les bras le décolletage arrondi ?

» Combien, pendule, as-tu marqué, dans ta course ronde et séculaire, d'instants exquis, d'instants terribles auxquels tu ne t'es pas attardée ? As-tu compté aux amants d'autrefois ces heures furtives, érotiques et brèves dont les gravures galantes nous évoquent encore la tendresse frivole ? As-tu égréné au malade les minutes interminables de la souffrance, sèches de fièvre et pesantes d'ennui, journées indéfinies qui se traînent, et lui as-tu précipité les dernières secondes de sa dernière heure, quand, la tête renversée sur

l'oreiller, il a enfin consenti à mourir ? As-tu vu ta demeure envahie par les révolutions des hommes et tes motifs dorés reflétés à l'infini dans les yeux injectés et cupides des foules ? As-tu vu... Mais continue d'amasser tes secrets, pendule implacable et vigilante qui me fixes et m'effraies de ton froid cadran sincère ; ton aiguille éternellement fuyante déchire à mesure le voile opaque et ténu de l'avenir pour en faire le présent sans consistance et le passé lourd de regrets. Les yeux adorables qui se sont levés vers tes heures de jadis, humides de reconnaissance ou de douleur, sont fermés au fond de cercueils peut-être eux-mêmes réduits en poussière, et tu me dispenses à mon tour, de ton balancier équitable, ma part du temps et du bonheur.

» Amour, tu m'as vue heureuse aujourd'hui, très heureuse ; que cette vision soit pour toi la dernière.

Et ramassant un petit ruban détaché de son corsage, elle en ceignit la tête de bronze doré comme d'un bandeau minuscule.

Ainsi s'exprimait madame Fontauger penchée sur la pendule et aveuglant superstitieusement l'Amour. Son amant voyait dans la glace se refléter les beaux yeux douloureux et rêveurs ; un attendrissement les gagnait de sentir, pour un moment du moins, leurs âmes si pareilles et, dans la tiédeur recueillie de la chambre, la demie de six heures hésita, se détacha cristalline et tomba dans le passé.

CHAPITRE III

LE MARASME

> Quand la pluie étalant ses immenses traînées
> D'une vaste prison imite les barreaux,
> Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
> Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux.
>
> CHARLES BAUDELAIRE [1].

Bien que l'on eût ouvert les volets depuis plus d'une heure et qu'un triste jour gris vînt baigner la chambre, Adalbert de Scoury dormait.

Au pied du lit, roulé en boule sur une peau de chèvre blanche, le vieux caniche Hylactor sommeillait également.

Pourquoi Hylactor ? Ce nom, comme presque personne ne sait, fut celui d'un des chiens

1. *Fleurs du Mal* (Spleen), LXXX.

d'Actéon, et M. de Scoury l'avait relevé à cause de sa sonorité et de son origine parlante. Les gens tout à fait spirituels et très au courant des choses de la Fable, disaient bien : « Quand tu seras marié, ton chien te mangera » ; mais un nom, quel qu'il soit, prête le flanc à de faciles plaisanteries, et tout le monde ne peut pas s'appeler Azor.

Hylactor était caniche, vieux et noir, encore qu'il commençât à grisonner, et depuis bien des années, gardien des pénates de son maître, il avait ses attributions précises et une existence des mieux réglées. Par les fortes chaleurs, on le tondait tout ras, puis il passait les hivers sous une fourrure hirsute, mais le printemps qui était son triomphe, le voyait accommodé en lion, avec des bracelets de poils aux poignets et des macarons réservés sur les cuisses. Alors, un petit ruban dans les cheveux, soigné comme un jardin de Versailles et conscient de sa beauté, il régnait véritablement sur le quartier dans un rayon de cinq cents mètres autour de son domicile.

Au demeurant, c'était un honnête chien gai et affectueux et qui, bien au delà des limites de la jeunesse, avait conservé une humeur folâtre ; il faisait à son maître des fêtes ingénues et éternellement renouvelées et, au moindre compliment, agitait avec frénésie ce que les ciseaux du sacrificateur lui avaient laissé de queue. Il avait la notion du juste et de l'injuste et subissait les reproches avec de beaux yeux tristes ; mais si, d'aventure, il avait commis quelque méfait et qu'il eût le temps d'échapper au coup de pied vengeur, il rampait précipitamment jusqu'au coin, tout au fond sous le lit, comme Pausanias se réfugiant dans le temple de Minerve Chalciœcos pour fuir la colère des éphores, asile intangible d'où la véhémence des menaces, non plus que le sucre alléchant des promesses ne réussissait jamais à le faire sortir.

Ni la lumière du ciel, ni le passage grinçant des tramways, ni toute la vie industrieuse du matin ne semblaient devoir troubler ces sommeils jumeaux, quand tout à coup Hylac-

tor se leva en grondant, découvrit des crocs terribles et se mit à aboyer de toutes ses forces tandis que du dehors une voix bien connue criait :

— Eh bien quoi? Hylactor; veux-tu te taire : on ne reconnaît plus les amis ?

Et Paul Jacquemont, dit Paulus, entra dans la chambre.

— Comment? Dix heures et pas encore levé? Vieux fainéant !

Scoury serra la main de son ami, eut un geste maussade vers la fenètre et dit seulement :

— Pourquoi me lever? Le temps me dégoûte, et que faire un dimanche ?

— Allons, ne fais pas le neurasthénique, répondit Paulus, en allumant une cigarette et en se carrant confortablement dans un fauteuil de cuir; si tu ne consens à te lever et à ne sortir que les jours de beau temps, tu risques de finir ton hiver au lit ; tu as dû rentrer trop tard cette nuit, ou bien tu n'as pas reçu ce matin une lettre que tu espérais et voilà la

cause de ton marasme. Tu n'es pas intéressant.

Paulus qui se permettait d'interpeller aussi familièrement M. de Scoury et un des seuls camarades qui le tutoyât, était un ami depuis vingt ans. Ils avaient subi le collège ensemble pendant toute la durée de leurs études et y avaient noué une solide amitié. Comme ils ne luttaient ni l'un ni l'autre pour la première place, aucune rivalité scolaire n'y était venue assombrir leur entente et d'autre part, ils n'avaient jamais songé à tomber, malgré les exemples engageants tirés de l'antique, dans une de ces amitiés virgiliennes qui, au collège, poussent souvent les amis à des transports un peu trop affectueux.

Depuis, la vie qui les avait séparés, vaquant chacun à des oisivetés dissemblables, avait fait de Jacquemont un grand garçon blond, vigoureux, à la denture solide, pratiquant les sports et le plaisir avec une satisfaction tranquille et dont la seule faiblesse semblait être son indulgence envers son vieux camarade.

Ils avaient continué de se voir le plus fréquemment possible et, heureux de posséder un ami dévoué et un confident de tragédie, Adalbert de Scoury lui racontait ses secrets, lui imposait ses préférences, l'entraînait de force vers ses fantaisies et le victimait sans relâche.

Adalbert reprit :

— Je suis rentré de bonne heure hier soir et je n'attends de lettre d'aucune femme, mais je trouve que pour nous autres oisifs, le dimanche est toujours sans raison d'être, stupide et attristant, et particulièrement, un pauvre dimanche trivial de janvier comme celui-ci. Il a plu toute la nuit ; la pluie maintenant a un peu cessé et après le déjeuner je vois d'ici les bourgeois qui vont se hasarder dehors, un parapluie dans leur main prudente et traînant derrière eux madame enfanfreluchée et le moutard au nez sale, coiffé du patriotique et bien français képi des lycéens. Vers quelle exposition de sauvetage, d'hygiène ou d'animaux gras vont-ils diriger leur désœuvrement hebdomadaire ?

» Toute la journée, la famille va crotter dans une boue noire et ignoble trois ou quatre paires de modestes godillots et vers cinq heures, quand les réverbères piqueront de gros points blancs ou de petits points jaunes le manteau bleu de la nuit, l'honnête ménage, las de patauger, regagnera sa maison et, par une ascension laborieuse, son troisième, bas de plafond : monsieur, renversé dans un fauteuil oriental et pelucheux de la Place Clichy, le ventre à l'air et la patte de chemise sortant entre le pantalon et le gilet déboutonné, les pieds, empire des cors et de toutes les horreurs, confortables en des chaussons feutrés, lira sans émoi les nouvelles alarmistes de la *Patrie*, sous la calotte verte de la suspension de salle à manger.

» Cependant une odeur grasse de chou, de miroton se répand dans la pièce et Virginie, cuisinière aux pommettes rissolées et aux paupières chassieuses, prépare de ses grosses pattes rouges le repas familial, la soupe sacrée, source de joies.

» L'odeur épaisse et chaude a pris possession de tout l'appartement et maintenant va jusque dans l'escalier se fondre aux senteurs des cuisines mitoyennes.

» Et dans tous les escaliers suintants, éreintés et fétides du Paris modestement bourgeois, repos dominical, puanteur, médiocrité.

— *Aurea mediocritas !* Ces gens-là sont très heureux ainsi, hasarda Jacquemont.

— Tais-toi. Tu n'as pas la parole. Je me souviens d'un pareil dimanche de janvier, il y a trois ou quatre ans ; j'étais dans le midi, à Beaulieu, dans une gentille villa qui s'appelait la Villa des Mandarines, et, de fait, le jardin en était tout rempli : oranges, mandarines, citrons, détestables d'ailleurs, mais amusants de couleur dans leurs petits arbres joujoux.

» Et l'après-midi de ce dimanche-là, comme par toutes les portes-fenêtres ouvertes sur la mer, nous respirions le soleil convalescent de l'hiver méridional, il vint jusque dans le jardin un de ces petits orchestres ambulants d'Italiens aux jambes entourées de lanières,

qui chantent en s'accompagnant d'instruments variés.

» Ils chantaient à tour de rôle, soit en français et avec trop d'accent des chansons comiques, soit leurs romances traditionnelles dans cet adorable italien de cristal où chaque mot est une caresse même pour qui n'en comprend pas le sens.

» Ils m'étaient cachés par l'appui de la terrasse et je n'avais devant moi que la Méditerranée au-dessus des orangers comme une immense plaine bleue et tranquille ; les deux jeunes femmes, chez lesquelles j'étais, écoutaient, un instant méditatives, avec dans leurs yeux tout le reflet, et sur leurs lèvres tout l'arome salé de la mer. Et cette voix du chanteur, grave et chaude, montait dans la limpidité turquoise du ciel, droite comme une fumée de sacrifice.

— Je me rappelle très bien le séjour que tu as fait cette année-là à Beaulieu, interrompit de nouveau l'incorrigible Paulus, mais ta mémoire bienveillante ne me semble plus garder trace du fâcheux contact que tu pris

en ce pays avec la roulette et je crois me souvenir que, sur le moment, tu ne fus pas aussi bibliquement heureux que tu veux bien le dire, entre tes deux jeunes femmes.

— Je crois, continua M. de Scoury, que la question du décor doit jouer un grand rôle dans l'existence et qu'il nous faut, dans la limite de nos moyens, situer nos actes dans une atmosphère de beauté propice à leur accomplissement. Il y a d'ailleurs répercussion immédiate du décor sur l'acte : j'entends par là que le cadre doit nous inspirer et il me semble que, si j'étais acteur, je jouerais mieux mon rôle dans le costume et le milieu de l'époque, qu'en redingote et la brochure à la main.

» Mais si malheureusement, dans les circonstances actuelles de la vie, nous sommes rarement assez privilégiés pour entourer nos actions de ce cadre de beauté qu'il faut pouvoir commander à l'espace et au temps, nous avons du moins le loisir d'y suppléer par l'imagination.

» Regardons jouer la vie comme le specta-

teur voyait jouer les pièces au temps du grand roi, avec la seule indication du lieu où la scène se passe. De même que, sur la foi de son illusion, il imaginait de somptueux décors, de même, penchés sur une seule rose qui s'effeuille, nous pouvons respirer tout un été flamboyant de parfums et si par hasard trois notes saugrenues d'un orgue de Barbarie viennent pleurer à notre fenêtre, partir en nacelle bleue sur l'Océan du rêve, vers les contrées mirifiques et fabuleuses.

» Alors, pour celui-là, il n'y a plus ni brouillards tristes sur la ville, ni regards menteurs de femmes, ni paroles haineuses, il y a la Beauté insaisissable et fugitive qu'il cherche à travers tous les paysages et à travers toutes les créatures et vers laquelle jusqu'au dernier jour il tendra inlassablement les bras.

— Plus fort que l'ambitieux de la fable, tu cours après le bonheur et tu l'attends en même temps dans ton lit, répondit finement Paul Jacquemont. Tu as peut-être raison, mais moi, je ne puis me résoudre à tendre les bras vers une Beauté et un Bonheur insai-

sissables. Je me contente de croquer les nombreux petits bonheurs que la Providence met sur ma route et j'aime mieux que ta Beauté des laideurs plus substantielles. Ce sur quoi, je rentre déjeuner.

Hylactor accompagna pas à pas Jacquemont jusqu'à la porte, digne comme un huissier, puis il revint près du lit et sembla dire de ses beaux yeux intrigués et expressifs :

« Enfin seuls! Il est près de midi; mon bon maître, levez-vous. »

Alors, M. de Scoury se leva.

CHAPITRE IV

LA LETTRE D'AMOUR

« Nous sommes entre gens du monde : les idées n'ont pas cours ».

CAMILLE MAUCLAIR [1].

Ce soir-là, M. de Scoury rentrait de mauvaise humeur et le caniche Hylactor, quand il vint comme d'habitude rendre compte qu'il ne s'était rien passé de nouveau en l'absence de son maître, reçut avec une stupeur résignée, dans les côtes, une de ces bourrades imprévues qu'il encaissait aux profits et pertes.

Le bon maître vida le contenu de ses poches dans une des vasques de la cheminée

1. *La Ville-Lumière.*

en se regardant hargneusement dans la glace, puis quitta ses vêtements de soirée pour revêtir un complet de chambre dont la nuance exquise et la coupe attestaient de longues études et le hardi souci de ne point passer inaperçu dans l'intimité.

Ainsi paré, et pour lui-même, car il n'attendait personne, Adalbert de Scoury songea qu'il n'avait pas vu la tendre madame Fontauger depuis l'avant-veille et que, d'après leurs conventions, il lui devait une lettre d'amour.

S'étant donc assis à un petit secrétaire, il trempa énergiquement sa plume dans l'encrier et traça d'une belle écriture majestueuse du grand siècle :

« Mon amie aimée, virgule... »

La nuit d'hiver était taciturne : à peine à de rares intervalles au travers des rideaux épais et des fenêtres closes, le passage assourdi d'une voiture ramenant des gens du

théâtre avec le trot du cheval qui martelait l'avenue. Dans la chambre chaude, les lampes électriques voilées d'abat-jour jaunes mettaient leur lumière immobile et dorée : le feu achevait de mourir dans un crépitement doux :

« Mon amie aimée, virgule... »

L'inspiration ne venait pas. Mais aussi pourquoi cette soirée perdue qui l'avait mis de méchante humeur? Il y a tant de jolies choses à faire dans un de ces soirs de Paris : les spectacles de musique où, dans un fond de loge, on ferme les yeux et on laisse les archets des violons se promener sur vos nerfs comme une râpe ; le jeu, avec son angoisse de toutes les cinq minutes, le jeu imprévu, multiforme, déprimant et exquis ; ou bien encore simplement chez soi dans un fauteuil, la divine rêverie sans effort, nuageuse et serpentine comme la fumée du cigare.

« Mon amie aimée, virgule... »

Il écrivit :

« N'ayant pas été convié à dîner en ville aujourd'hui, je résolus de profiter de mon congé en employant bien ma soirée. Je pris donc un fiacre et me fis conduire au petit théâtre des Narcisses dont on m'avait tantôt vanté le spectacle. Eh bien ! les pièces étaient idiotes, les acteurs déplorables et la majorité des spectateurs cependant satisfaite.

» Ayant loué une place pour un prix des plus formidables, je fus pendant un entr'acte, introduit par une ouvreuse jusqu'à un fauteuil assez étroit. Je m'assis : à quelques centimètres devant moi une monumentale coiffure de dame flattait agréablement mes regards en me faisant regretter le temps des chapeaux ; une grosse voisine empiétait sur ma frontière ; le pianiste jouait sans aucun sentiment ; la soirée promettait d'être exquise.

» Elle le fut.

» Grands dieux ! Je ne jetterai pas la pierre à ceux qui écrivent leurs divagations, mais

quel besoin a-t-on véritablement de réunir tous les soirs cent ou cent cinquante personnes différentes (je dis différentes, car je ne veux pas supposer qu'il y en ait qui reviennent), pour bien leur proclamer qu'on est un crétin et cela par l'organe éraillé de quelques grues arrachées à leurs si utiles occupations.

» Le visage des femmes est composé d'un peu de nature et de beaucoup d'artifice. Ces malheureuses dont les charmes vétustes résistent encore le soir à la lumière discrète d'une loge ou s'abritent l'après-midi derrière de savantes et flatteuses voilettes, ne se rendent donc pas compte de l'effet de hideur produit à bout portant sur un spectateur impressionnable par une figure croulante et usagée dont la rampe crue accentue férocement les rides, les poils et les bajoues.

» Pauvres femmes qui fûtes jolies, si je m'en rapporte au témoignage verbal ou écrit des générations précédentes, pauvres femmes, c'est un combat bien inégal que vous prétendez livrer à la fois à la lumière, aux gestes

ridicules, à l'indifférence du public et aux rangs pressés des années. Retournez, croyez-moi, à vos champs de bataille horizontaux, fleuris et parfumés, vous êtes les guerrières de la pénombre et du silence.

» Les pièces étaient l'abomination de la désolation et à chacune je pensais de l'auteur ce que disait au cercle le vieux monsieur, d'un jeune homme qui étonnait tout un auditoire par des récits vraiment extraordinaires : « Si ce jeune homme ne se fout pas de nous, je le plains. »

» Quant aux décors, il n'y en avait pas, une espèce de vieille toile à peine peinte, raccommodée et recrevée depuis, figurait inlassablement les époques et les lieux les plus divers, mais c'est toujours assez bon, n'est-ce pas, pour un public élégant ?

» Chaque petite pièce était encadrée de deux copieux entr'actes. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de ces nombreuses demi-heures de répit si l'exiguité des dégagements et la foule compacte ne m'avaient interdit le déploiement d'un journal.

» Les ouvreuses également étaient légion : on me quêta pour le programme, pour le petit banc, pour le vestiaire avec une ténacité qui n'eut d'égale que ma résignation.

» — Mais pourquoi, me disais-je, mélancoliquement appuyé à un rebord de loge, pourquoi cette salle est-elle comble puisque le prix des places est très élevé et le spectacle bref et sans intérêt ? Tous ces fauteuils ne représentent pas des billets de faveur, puisque le théâtre a la réputation de faire de bonnes affaires ; tous ces messieurs ne sont pas l'amant de la vedette puisqu'elle est d'un âge à n'en plus pouvoir recruter que sur le boulevard extérieur ; alors, n'étant venue, ni pour les pièces, ni pour les interprètes, cette foule est donc venue là uniquement pour elle-même. La foule est un corps dont les parties humbles admirent à chaque instant les parties distinguées : le spectacle est dans la salle ; on vient là car on croit qu'on est chic quand on y vient ; on vient là parce qu'on espère que le roi des Belges y viendra ou

parce qu'il est venu l'avant-veille. Et ce sont les bons bourgeois les plus excités, ceux qui ne connaissent personne. On ne connaît pas madame Une Telle, pas même de vue, mais un ami vous la montre et, titre durable de gloire, on aura été aux Narcisses le même jour qu'elle.

» Ah ! que ces gens-là sont bêtes, et comme au fond l'auteur et le directeur ont raison de leur offrir à un bon prix ces poisseuses âneries. Pour moi, si j'étais auteur et que j'aie écrit une pièce intelligente, deux hypothèses sans vraisemblance mais non inconciliables à priori, je voudrais garnir les loges de trottins et les fauteuils de camelots, car je suis porté à croire que tout l'esprit de Paris, honteusement expulsé par le sport, le snobisme et le bridge, est descendu dans la rue. »

S'étant ainsi soulagé en imprécations de ce que son âme contenait de fiel, M. de Scoury remarqua judicieusement que, pour une lettre d'amour, celle-là contenait peu de tendres

serments. Aussi ajouta-t-il au bas de la page les mots :

« Je vous aime. »

Puis il signa Dada, diminutif de son nom qui peut paraître vulgaire mais que dans l'intimité, lui et ses amis avaient accoutumé d'employer, et il colla avec la plus grande attention sur le coin de l'enveloppe deux timbres à vingt-cinq centimes, parce que la lettre était lourde et que, pour apposer des timbres bien droits dans un juste souci d'esthétique, il ne se fiait à personne qu'à lui-même.

Le lendemain, dès la première heure, ce qui veut dire la neuvième, le domestique qui avait des ordres une fois pour toutes, prit la lettre posée bien en évidence sur le coin du bureau et partit mélancoliquement vers la boîte aux pneumatiques, car, tout en regrettant les temps heureux où les mortels presque nus correspondaient par des colombes, tandis que

les dieux s'expédiaient Iris ceinturée d'un arc-en-ciel, les amoureux d'aujourd'hui ont intérêt à s'adresser au service d'État des P. T. T.

CHAPITRE V

LA MAISON DE CAMPAGNE

— Ah ! Jeunesse, qu'un soir vous ne soyez plus là,
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses,
Les Plaisirs et l'Amour vous tenant — quelle chose
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela...

COMTESSE M. DE NOAILLES[1].

Scoury avait emmené Jacquemont passer les derniers jours de la semaine sainte dans une petite maison qu'il possédait à une cinquantaine de kilomètres de Paris, sur le bord d'un village perdu en forêt. Il habitait là l'automne pour la saison des chasses et n'y faisait le reste de l'année que de brefs séjours, soit qu'il se découvrît une vocation éphémère d'ermite, soit qu'aux prémices d'une liaison,

1. *L'Ombre des Jours.*

il y fit en douce compagnie des essais généralement infructueux de chaumière et de cœur.

Par ce matin aigre de mars, les deux amis, précédés d'un Hylactor campagnard et jovial, foulaient les allées du petit parc et du potager, deux hectares clos de murs, domaine modeste, légèrement en pente, d'où la vue s'étendait par-dessus la clôture sur une plaine striée de blés verts et de labours et limitée par les masses brunes et grises de la forêt. Dans l'immense ciel blanc glissaient sans trêve des nuées sombres, lourdes, chargées de la neige et de la tristesse du nord.

— Nous ferons maigre demain vendredi, dit Adalbert, et ce n'est pas tant pour respecter tes convictions de vieux clérical que pour ne pas me heurter aux traditions de ma cuisinière et, partant, froisser tout le pays; car, si je puis t'expliquer les raisons qui me font paraître cette commémoration inutile et surannée, je ne puis cependant les expliquer

sur le menu du déjeuner, et ma domestique, qui me pardonne aisément de ne pas assister aux offices du dimanche, lèverait les bras au ciel et croirait que je vais attirer le malheur sur ma maison. Ainsi, dans beaucoup de circonstances, nous sommes obligés de donner au vulgaire des gages de solidarité, de même qu'au régiment nous devons attendre que le plus bête du peloton ait compris le commandement : « Par le flanc. Droite » pour passer au mouvement suivant. Au surplus, le boucher du village fermera demain sa boutique, nous ferons donc maigre.

— Tu te rappelles la semaine sainte au collège, dit Paulus, les offices des Ténèbres avec le chandelier triangulaire et le chemin de Croix et la promenade dans la chapelle de tous les abbés en chaussettes qui nous ravissait de joie.

— Oui. Quel souvenir d'orgue, d'encens et combien de punitions n'avons-nous pas encourues pendant ces cérémonies périlleuses pour notre sérieux. Mais maintenant, cela ne me donne plus envie de rire quand j'entre

parfois dans une église, pour me rappeler. Alors, tout à coup, je me retrouve tout petit, si petit qu'il me semble que je suis un autre et que moi je n'ai pas vécu depuis jadis. Il y a toujours le même silence, les grandes traînées lumineuses, rouge et bleu-violet qui rayent l'espace depuis les vitraux jusqu'au dallage, de la douceur et de la tristesse dans l'air, une toux, un prie-Dieu qu'on remue.

» Aujourd'hui jeudi-saint, quelle animation va remplir toutes les cryptes et quelles moissons de fleurs vont dans toutes les paroisses joncher les tombeaux divins.

» L'année passée, ce même jeudi-saint, je suis entré dans une de ces chapelles funéraires et là, près de l'amas des couronnes de roses blanches et des croix de violettes, dans l'odeur fondue des fleurs et de la cire, j'examinais les visages : c'était presque uniquement des femmes ; au milieu de beaucoup de deuils prosternés, de douleurs anonymes, de tristesses quelconques apportées là en toute confiance, dans un geste abandonné, dans un

cri : « Ah! Seigneur, je n'en puis plus, soulagez-moi », quelques belles figures ardentes, tourmentées, inquiètes, aux yeux meurtris. Et je me disais : Que font-elles ici, ces femmes de passion que l'amour marque au front de son signe tragique? Folles qui pleurent sur le tombeau du Christ, qui baisent ses pieds exsangues et rêvent à son visage régulier et roux, sont-elles des amoureuses déçues ou des amoureuses trop fières? Et parce que celui-là qu'elles aiment est parti ou parce qu'elles se débattent et se refusent à leur destinée, elles se pâment dans les églises et elles regrettent sans se l'avouer, à travers le Dieu mort, les étreintes chaudes et vivantes...

— Dis-moi donc, interrompit Jacquemont, aujourd'hui jeudi, n'est-ce pas jour de chasse à courre?

— Parfaitement, mais en l'honneur de la semaine sainte, on ne chasse pas aujourd'hui. Je le regrette, car nous aurions eu chance ce soir de voir rentrer l'équipage qui traverse presque toujours le village à la tombée de la nuit pour regagner le chenil.

» De loin, on entend les trompes, et comme il n'y a pas de nombreuses distractions dans le pays, tout le monde se précipite. Je me mets à une croisée du premier étage d'où je puis plonger sur la route. Les piqueurs et les camarades me disent bonsoir en passant et sonnent la retraite prise. Sur la rue, les fenêtres s'ouvrent, les vitres tremblent au son formidable de la fanfare, tous les chiens du village aboient, le poil hérissé et le nez inquiet contre la porte de leurs demeures.

» Et le retour dans l'ombre de ces hommes chamarrés, parmi le fracas des cuivres qu'accroche par instants un éclat de lumière, le tumulte des pieds de chevaux sur le pavé et les hurlements des roquets en terreur, ne va pas sans une certaine grandeur primitive. Les petits garçons de l'école écarquillent dans la nuit des yeux d'admiration et les fillettes craintives se cachent la figure dans un coin de tablier, comme si cela était la vraie guerre. Moi-même qui me prétends affranchi des émotions du commun, je suis chaque fois impressionné par cette retraite empanachée et con-

traint de reconnaître qu'il faut bien peu de chose, malgré l'orientation nouvelle de nos vues et l'ordonnance policée de nos instincts, pour nous rendre en un clin d'œil l'âme héroïque et sauvage de nos ancêtres. »

A ce moment, la sonnette de la porte d'entrée se mit à tinter furieusement sous le lierre du mur, immédiatement suivie de retentissants abois, et au bout d'un instant un homme d'écurie, les pieds alourdis de galoches, vint en courant jusqu'au potager apporter une dépêche.

Adalbert lut le télégramme et le brandissant vers son ami, s'écria sur le ton du triomphe :

— Paulus, je suis amoureux !

— Ah ! encore. Et de qui ? répondit avec sérénité Paulus encadré de deux groseilliers, espoirs acides de la saison prochaine.

— De Lucienne Anémone.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, mon ami... c'est tout, c'est ce auprès de quoi rien n'existe, pas plus toi, mon dévoué Paulus, que ce groseillier stupide qui te fait pendant, c'est ce qui remplit le monde depuis l'horizon jusqu'à mes yeux, c'est la joie, c'est l'oubli du passé, c'est l'avènement de la minute présente, c'est :

Le vierge, le vivace, et le bel aujourd'hui.

Ce vers n'est pas de moi mais de Mallarmé; je te le dis parce que tu ne le sais certainement pas et je crois d'ailleurs que c'est le seul vers de ce poète que j'aie jamais compris. En veux-tu d'autres :

Vois mon cœur bondissant, ivre comme un bateau
Dont le vent rompt le mât et fait craquer la toile...

Cette fois, c'est de madame de Noailles[1]...

— Ah! trêve de citations! De grâce, n'en jette plus, mais explique-moi plutôt dans un langage moins affecté ce qu'est cette femme-fleur dont tu m'as jusqu'ici célé l'existence et

1. *Le Cœur innombrable.*

montre-moi ce télégramme qui remplit ton cœur d'allégresse. »

La dépêche portait ceci :

« *Anémone est triste.* »

— Alors, c'est cette misère qui te met en joie, mon pauvre Dada. Mais c'est une dépêche pareille à toutes les autres dépêches qui glissent et se croisent sur des millions de kilomètres de fil télégraphique et la tienne n'a qu'une particularité, c'est d'avoir dû intriguer la petite pucelle que j'ai vue dans le bureau de poste et qui songe que le plus chic habitant du village mène une vie de patachon. »

Mais, prenant le bras de son ami, M. de Scoury lui expliqua qu' « elle » était actrice, qu'ils s'étaient rencontrés maintes fois et que depuis bientôt quelques jours, « cela » était arrivé parce que le hasard d'un soir les avait réunis et parce qu'entre de certains yeux, du premier coup, un avenir charmant s'élabore, comme on entend des oiseaux encore

invisibles s'appeler déjà et se répondre dans le ciel... et que maintenant il l'aimait.

Il racontait, prenant plaisir à répéter le nom de Lucienne Anémone, les syllabes de ce nom lui caressaient les lèvres, le grisaient un peu ; ses yeux suivaient dans les nuées une vision gracieuse et les arbres fruitiers encore navrés par l'hiver lui semblaient aussi roses et aussi fleuris que les arbres de Judée au mois de mai.

Jacquemont subissait le lyrisme confidentiel de son ami. Il pensait en marchant : « Il fait diablement froid » ou « va-t-il bientôt être l'heure du déjeuner ? » car éternellement les amoureux déversent leur déception ou leur joie puérile dans le cœur des bons amis et le cœur des bons amis écoute charitablement, n'y comprend rien et s'en fiche.

La cloche enfin sonna le déjeuner et à ce signal joyeux Hylactor partit comme une flèche vers la maison où les deux amis le retrouvèrent contre la porte d'entrée, sur là der-

nière des trois marches qui formaient une sorte de petit perron. Gravement assis près de lui, le chat, qui connaissait également les promesses de la cloche, attendait l'accès du festin en fixant sur les arrivants ses prunelles précieuses.

— Tu connais les autres chiens de la maison, dit Adalbert, la chienne danoise Ophélie, le chien blanc à taches marron Picolo et le petit fox Moustique qui vit avec les chevaux. Eh bien! aucun d'eux n'a jamais eu comme ces deux privilégiés que voilà, le droit de venir recevoir à la table du banquet une pluie d'os de côtelettes et autres mets exquis, ce qui prouve que l'égalité n'existe pas, même entre les animaux d'un seul domaine, ou plutôt qu'ils jouissent de l'égalité basée sur l'inégalité, chère à Platon, si j'en crois les savantes études de M. Faguet. Chacun d'eux a sa fonction et les prérogatives qu'elle comporte; pendant qu'Hylactor garde la maison et veille sur le repos de son maître, Ophélie doit protéger le jardin et la basse-cour contre les

coups de main des maraudeurs ; Picolo m'accompagne à la chasse dans la plaine où flottent au ras de terre de bonnes odeurs de lièvre, et Moustique massacre les souris dans la paille. Invèstis depuis toujours par leur instinct et la volonté de l'homme, d'une mission différente, ils se sentent égaux chacun dans sa sphère et ne se jalousent point, étant heureusement de simples chiens ; car, s'ils avaient une parcelle d'âme humaine, Picolo voudrait déjeuner à table et Hylactor courir après les rats et les pires révolutions de palais auraient déjà ensanglanté mon home.

» Au lieu de cela, une paix de l'âge d'or, les jeux, les ris et les grâces, sauf toutefois pendant certaines périodes engageantes de l'existence d'Ophélie qui incitent les trois chiens à se mesurer dans des batailles horrifiques. Mais alors c'est un noble motif qui les pousse les uns contre les autres avec des crocs meurtriers ; une valeur indicible les anime, les oreilles sont traversées de part en part, le sang coule et des touffes de poils jonchent le sol. Au demeurant, la haute stature de leur

reine débonnaire la rend inaccessible à toute surprise et, comme le fait se vit souvent dans l'histoire des hommes, nos paladins combattent pour une chimère. »

Après le déjeuner, dans le salon gai et rustique, tendu d'une étoffe rouge à dessins indiens, M. de Scoury, assis à une table, s'essayait à résoudre le difficile problème de rédiger pour Lucienne Anémone une dépêche amoureuse, spirituelle, originale et laconique. Jacquemont, vautré sur un divan, les pieds en l'air au dossier d'un fauteuil, fumait un cigare dans cette posture congestionnante et abandonnée.

— Alors, dit Paulus, tu es encore amoureux et c'est ton droit, bien que je ne voie pour toi à cette situation aucune sorte d'avantages. Mais, dis-moi, cette série d'expériences ne saurait durer toujours ; tu t'y livres déjà depuis pas mal d'années, nous ne sommes plus de la première jeunesse et, en admettant

que tu en aies une deuxième, voire une troisième comme madame Prune, que comptes-tu faire lorsque tu seras irrévocablement défraîchi?

— J'allais précisément te questionner à ce sujet, répondit Adalbert, et c'est la préoccupation qui me gâte actuellement le bonheur auquel je puis encore décemment prétendre. Je me demande parfois si, tout jeune, je n'aurais pas dû choisir une de ces carrières définitives qui remplissent une existence entière, une carrière scientifique par exemple : on s'intéresse une fois pour toutes à une vérité qu'on pressent et qui dort dans sa gangue, on travaille, on travaille abrité de la vie comme le laboratoire est à l'abri des orages ; chaque jour, on découvre avec un étonnement ravi un peu plus de la belle dormeuse et l'on meurt les yeux pleins de foi, homme d'un unique labeur et d'un unique amour. C'est beau, mais quand je dis cela, je me leurre, car si j'avais devant moi mes dix dernières années, ah ! mon pauvre ami, avec quelle joie je les revivrais et ferais les mêmes folies !

» Je lisais il y a quelque temps cette phrase :

Le drame de la vieillesse n'est pas qu'on est vieux, mais bien qu'on fût jeune.

C'est dans un beau livre d'Oscar Wilde qui s'appelle *le Portrait de Dorian Gray.* L'aurais-tu lu?

— Je ne lis pas les livres d'Oscar Wilde, qui était un saligaud, répondit Paulus.

— ... *Mais bien qu'on fût jeune,...* continua M. de Scoury tristement. Nous avons peine à croire que les vieillards nous ont précédé dans les émotions que nous découvrons à notre tour, et eux-mêmes croient-ils que nos passions sont comparables à celles dont leurs souvenirs s'illuminent encore?

» Quand jadis mon âge tendre me permettait le luxe d'avoir de vieilles tantes, je voyais parfois chez quelques-unes des élégants surannés qu'on disait avoir été leurs amants. Tous les jours, à la même heure, le même vieil élégant faisait son entrée chez la tante, avec ses favoris roulés, son col évasé et

très haut pour cacher les plis du cou, les genoux en dehors et le dos arrondi. Pour moi, petit jeune homme écervelé, ces deux amants avaient toujours été vieux, mais depuis j'ai maintes fois recréé leur histoire.

» Quel travail insensible et tenace avait petit à petit décrépi leurs corps et usé leurs âmes et changé les amants fringants d'autrefois en deux bons vieux amis grotesques et touchants? De quoi parlaient, quand j'étais parti, la tante à la belle figure empâtée et son chevalier voûté et rhumatisant? Comme ils chauffaient leurs pieds frileux aux éternelles braises de la cheminée, ils devaient ensemble tisonner leurs vieux cœurs presque consumés et faire jaillir en étincelles précaires les dernières bribes de leurs souvenirs.

» Elle avait peut-être eu plusieurs amants, comme lui de nombreuses maîtresses. Et puis ils se sont rencontrés à l'âge où l'on commence à réfléchir et à jeter de temps en temps de petits regards attendris en arrière ; alors, leur mutuelle détresse les a mis la main dans la main et, comme ils connaissaient tous

deux les mille désillusions des voyages, ils se sont fixés pour toujours.

» Mais, quand on est si vieux, comme cela doit être attristant de voir tous les autres jeunes avec leurs yeux flambants et l'éclat de leurs figures. Ah! ne plus être jeune, Paulus, n'avoir déjà plus le cœur comme une belle et forte citadelle imprenable érigée dans le ciel bleu, où l'enthousiasme fait claquer ensemble tous les drapeaux de la joie, et sentir que chaque jour précipite l'abandon et la ruine de nous-mêmes. Est-ce qu'on peut encore regarder la mer, les plaines et les aspects des nuages sans y voir flotter le sourire d'une femme? Est-ce que le soir peut encore être beau quand on n'en reporte plus la magie sur personne? Être seul, affreusement seul et ne plus jamais voir de doux yeux qui s'émeuvent!

— Voyons; calme-toi, dit Jacquemont, tu me fais l'effet d'être un type dans le genre de Jérémie, prophète verbeux et malsain, ou plutôt, reprit-il sérieusement, tu m'attristes quand je te vois forger des douleurs aussi

chimériques. Tu ne tiens aucun compte de l'évolution de nos idées, et tu te représentes déjà en vieillard avec les sentiments que tu nourris pour l'instant, ce qui est absolument faux. Tu reconnais toi-même ne plus envisager la vie maintenant comme tu le faisais à vingt ans. En as-tu pour cela moins de joies? Nullement. Ce ne sont plus les mêmes, voilà tout. Tu goûtes le charme de l'heure présente, ce qui ne t'arrivait pas quand tu avais toute la vie devant toi, et ce que tu te figures être de la souffrance n'est que la conscience du plaisir. Ne crains pas l'avenir ; comme tu le disais tout à l'heure, nous ne serons pas les premiers qui auront vieilli. Nous serons très heureux, nous n'aurons plus un cheveu, mais de bons gros petits ventres avec une belle chaîne de montre pour les habiller un peu, nous marcherons à pas raccourcis et prudents, nous trouverons tous les gens plus jeunes que nous idiots et nous jouerons aux dominos ou au piquet. Et en été, quand assis côte à côte sur un banc, nous rôtirons nos vieux os au soleil, je te dirai :

« Dada, te rappelles-tu, et ceci, et ceci, quand tu étais amoureux? » Et Dada dira : « Mais oui, mais oui », en tapant le bout de sa canne sur le sable avec un petit air conquérant. »

Paulus parlait le langage de la raison, M. de Scoury laissait parler son cœur qui était d'un fou et chacun, suivant les tendances inconscientes de soi-même, se taillait dans le beau trésor offert de la vie, une part différente. Quel était le plus heureux?

CHAPITRE VI

LA NUIT ROSE

« Nous nous embrassâmes... Il me sembla que toute ma vie était centralisée dans un point de joie couleur de rose. »

OSCAR WILDE[1].

M. de Scoury regardait Anémone dormir.

Près du lit, une petite lampe toute seule, discrètement voilée, noyait la chambre d'une faible teinte intime et rose. Roses aussi les tentures et les rideaux des fenêtres, et la soie des bergères, d'un rose fané, vieillot d'étoffes ou de robes retrouvées après cent ans. Le pied doré du lit et les cadres des gravures gardaient seuls les reflets de la lumière; au

1. *Le Portrait de Dorian Gray.*

fond de la pièce, la petite pendule de biscuit laissait deviner ses grêles blancheurs et le bruit à peine perceptible de son balancier.

Couché sur le côté et appuyé sur son coude, un peu las et doucement enivré comme s'il eût été plongé au calice d'une rose géante, Adalbert regardait dormir la jeune femme qu'il aimait. Comme elle avait été brusquement surprise par le sommeil, elle reposait tournée vers lui, la figure encore expressive, et lui tenait la main. Elle était à peine décoiffée, les cheveux tirés sur les tempes amenuisaient son front étroit ; sous les sourcils fins comme dessinés au pinceau, les yeux n'étaient pas tout à fait clos et un peu de vie filtrait entre les paupières ; la bouche, à son habitude moqueuse, était redevenue puérile, détendue et sans défense ; tout le visage était abandonné, confiant, délicat et mièvre.

M. de Scoury songeait :

« Comme elle est fragile et précieuse, depuis sa figure transparente jusqu'à ses petites chevilles de porcelaine ! Elle est fragile, fac-

tice et mystérieuse comme les orchidées des serres chaudes qu'elle préfère aux autres fleurs. Et pour pouvoir épingler tous les jours à sa poitrine le bouquet bigarré de ses sœurs lointaines, on dit qu'autrefois elle a ruiné des hommes. On la dit insatiable, implacable, mais qu'importe ! Voici qu'oublieuse de ses maléfices, elle dort candidement dans l'écrin rose de sa chambre. Elle rêve : derrière son petit front, la fable, fille du sommeil et de la nuit se marie au mensonge : je sens contre moi le rythme égal de son corps qui respire et la chanson écarlate du sang qui bat dans son poignet.

» Anémone, combien je vous aime, vous qui m'aimez aujourd'hui et ne m'aimerez plus demain : je vous sais capricieuse, décevante et cruelle, mais à cette heure vous êtes ma conquête et ma douce proie. Le sommeil vous a volé votre petite âme féroce, il l'a emportée dans les limbes de son royaume indécis, et vous n'êtes plus qu'une forme gracieuse, ingénue et sans vouloir ; les lumières trompeuses de vos yeux sont éteintes et votre

bouche pour un moment a cessé de se dédire.

» Ah ! votre bouche endormie, Anémone, votre bouche adorable, légèrement entr'ouverte, porte de délices, votre bouche nue qui rayonne et resplendit comme une fleur miraculeuse.

» Si, dans les figures, les yeux sont les routes profondes de l'âme, la bouche, c'est la joie du visage, la place offerte du baiser, l'invitation continuelle et rouge à l'amour ; et comme il flotte ainsi, par le monde, rencontrées au gré du hasard, de jolies bouches qui plaisent, toutes différentes et pourtant toutes filles parfumées des fleurs et des fruits.

» Il y a celles que l'on nomme voluptueuses, un peu charnues, luisantes et gonflées, quêteuses de morsures ; il y a les bouches plus réservées, les énigmatiques aux lèvres minces et pudibondes, à peine d'un rose de corail ; les bouches méditatives et sinueuses, les mélancoliques où les coins semblent boudeurs, les taquines au contraire dont l'arc renversé retrousse ses extrémités audacieuses,

les bonnes où la lèvre inférieure plus forte se soutient moins et s'amollit d'un excès d'indulgence, les bouches enfantines où la lèvre du haut seule est développée et surplombe dans une expression de naïveté perpétuelle, et les lascives, et les altières, et les joyeuses, et les meurtries.

» Bouches baisées par l'hiver au travers des voilettes, bouches éclatantes qui boivent l'aurore, bouches du soir qui vont défleurir, bouches effeuillées à tous les vents, bouches d'ici et d'ailleurs, en pétales de géraniums, en œillets poivrés, en piments, en grenades, en cerises, bouches exotiques en roses-thé et en bronze vivant, lèvres brûlantes, fiévreuses d'amour, lèvres fraîches, dispensatrices d'oubli, lèvres humides et odorantes, lèvres de soie.

» Et les dents saines, régulières et carrées qui font une belle ligne coupante, celles plus petites que le sourire découvre en grains de riz ou en trésor de perles, les dents de jeunes loups pointues et cruelles dans l'écrin rouge de leurs gencives.

» Et le mouvement des bouches que l'on regarde parler : les lèvres qui s'incurvent aux voyelles, qui se baisent aux labiales, qui vibrent, qui tremblent, qui se jouent, qui supplient...

» Alors, les yeux captifs de cette bouche qui vous attire, on dit :

» — Je n'ai pas saisi un mot de votre phrase, mais, de grâce, continuez à parler : la musique de votre voix m'enchante, chaque syllabe prend au contour de vos lèvres une figure matérielle et harmonieuse, et je meurs de l'envie d'écraser ma bouche contre la paroi blanche et mouillée de vos dents.

» C'est ainsi, Anémone, que je suis prisonnier des paroles mimées par votre visage : je ne crois pas aux mots d'amour que vous dites, mais j'aime le jeu de vos lèvres qui les prononcent. »

Dans la brume rosée de la chambre où la nuit déroulait ses heures taciturnes, Adalbert rêvait sur son coude engourdi.

Il caressait lentement le bras de son amie ; au passage de ses doigts, du poignet à l'épaule, le grain délicat de la peau se rétractait et cédait tour à tour. Par l'ouverture large de la manche, il glissa petit à petit et appuya le creux de sa main sur la poitrine chaude et arrondie. La dormeuse fit un vague mouvement pour se défendre, ouvrit lourdement ses yeux encore remplis de sommeil, regarda et sourit, et toute la joie d'aimer fleurit dans son regard et sur ses lèvres ; les douces pointes de ses seins se gonflaient, rigides et vivantes ; alors, déjà à demi pâmée, elle prit avec force son amant par le cou, le renversa sur elle et lui baisa violemment la bouche.

CHAPITRE VII

LA CHASSE A COURRE

« Peut-être la femme ne devient-elle notre sœur que par tout le mal que lui fait notre amour. »

MYRIAM HARRY[1].

— Scoury, vous êtes amoureux d'une autre femme, dit madame Fontauger.

— Non, répondit Adalbert.

Ils galopaient côte à côte dans une grande allée droite sous futaie. C'était une des dernières chasses de la saison ; le printemps menaçait ; embusqué dans toutes les branches et dans les premiers effluves chauds du vent, il pointait aux bourgeons et avait déjà envahi

1. *La Conquête de Jérusalem.*

le sol d'une coulée luxuriante de fleurettes et d'herbes avant-coureuses :

— Il ne fera pas bon chasser aujourd'hui, avait déclaré le piqueur, ça pue la violette.

Et en effet, ça puait la violette, la jeunesse de l'année qui se détire et se réveille, l'éternel renouveau, et les chiens chassaient mollement. On les entendait donner de la voix, là-bas dans le lointain, renforcés à grands coups de trompes, mais ils avaient tant d'avance que leurs indistinctes clameurs ne troublaient pas le chant des moineaux qui dans les arbres proches, célébraient le soleil.

— Scoury, vous êtes amoureux d'une autre femme, répéta madame Fontauger.

— Oui, répondit Adalbert.

Madame Fontauger montait un grand diable de pur sang alezan brûlé magnifique qui s'en allait librement, tout moiré de sueur, la tête fine et mobile, en envoyant à chaque foulée des flocons d'écume de sa bouche. L'amazone avait les joues vermeilles d'excitation et de

châleur, et le courroux de la réponse entendue les empourprait encore. Ses yeux bleu de ciel en paraissaient plus clairs et plus durs sous les sourcils froncés. Elle était moulée dans une longue redingote bleue, et sur le galon de vénerie du col, son petit catogan lui battait désespérément la nuque :

— Fille de Jupiter, reprit M. de Scoury, pourquoi avez-vous voulu savoir une vérité que j'étais disposé à vous taire? Oui, je suis amoureux d'une autre femme et je coule avec elle des jours heureux (quand je dis des jours, mettons quelques heures), mais pourquoi êtes-vous curieuse de choses qui ne sont pas votre secret? Pour moi, je ne suis jamais ni curieux ni jaloux, et je tire de cette double réserve des avantages appréciables. Mais les femmes ont la sotte manie de tenir la curiosité pour un devoir et la jalousie pour un droit. Toujours tout savoir, tout, surtout ce qu'on veut qu'elles ignorent et pour arriver à quoi? A changer en un vilain chagrin le petit bonheur confortable qu'elles avaient

dans leur main. Et la jalousie? De quel droit êtes-vous jalouses? Oh! je sais bien que quand vous avez fait le don de vous-mêmes, vous prétendez exiger la fidélité en retour : ce sont des mots. D'abord qu'est-ce que le don de vous-mêmes? Un beau mouvement de générosité, soit; mais l'expression de don est impropre, c'est un simple prêt et un prêt usuraire, si j'en juge par ce que vous réclamez ensuite du monsieur, de soins, de dévouement et de patience. Et si la jalousie est un sentiment indomptable, vous devriez vous efforcer à la dissimuler comme une défaillance honteuse et non pas l'affirmer avec ostentation comme vous le faites toutes.

— Je ne suis pas jalouse, je suis triste de votre méchanceté et parce que vous ne m'aimez plus, dit humblement madame Fontauger.

La fille de Jupiter pleurait : les larmes sillonnaient son visage altier et noyaient ce qu'il pouvait rester de poudre de riz sur ses joues. Elle eut attendri un bourreau. Mais

aussi, quelle détresse dans cet après-midi de printemps! C'est trop triste de s'être réveillée ce matin si disposée à vivre, si chantante, si élancée et mince devant le miroir dans son amazone bleu de France, et maintenant de galoper là, un manteau de plomb sur les épaules, effondrée comme une petite épave, dans la joie moqueuse de cette nature, de cette forêt hostile, à côté d'un homme injuste, insolent et méchant, trop gâté, et que l'on aime malgré tout.

— Je vous aime toujours autant, amie aimée, dit Adalbert avec une tendre férocité, mais ne me demandez pas d'être fidèle. Que vous importe, si je viens encore à vous comme autrefois (quand vous ne saviez pas), le reste de ma vie qui s'écoule loin de vous? Il ne m'appartient pas d'être constant, je suis versatile, esclave de l'heure et changeant avec elle, à la merci d'yeux qui passent, d'un timbre de voix, d'un souffle tiède dans le cou, que sais-je? Aux heures où je vous vois, vous me garderez pour vous, mais aux

autres, vous ne me garderez pas contre moi-même.

La journée était mauvaisement excitante et la brise molle charriait des désirs malsains. M. de Scoury prenait sa joie à faire pleurer son amie, comme les enfants cassent les pattes aux oiseaux ou martyrisent les petits chats, peut-être avec le secret espoir de les soigner et de les raccommoder par la suite. Il n'était pas plus méchant qu'un autre, mais les âmes sont de belles nappes d'eau limpides qui ont un fond de vase et il est des jours où l'on a un plaisir indicible à taper dans l'eau à grands coups de bâton pour la rendre trouble et faire remonter toute la boue fétide à la surface. Le lendemain, la vase a regagné son lit d'ombre et l'eau est aussi nette que si elle n'avait jamais été troublée, mais Adalbert était dans un jour d'âme fangeuse.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, n'est-ce pas? gémit sa victime qui se raccrochait à un dernier espoir, et ce que vous

m'en dites est dans le seul but de me faire de la peine?

— Je ne vous dis que l'exacte vérité. Au reste, d'autres que moi ont dû vous renseigner à ce sujet.

Madame Fontauger répondit qu'en effet une de ses amies avait pris le soin de l'avertir le matin même par une lettre (touchante sollicitude) des débordements d'Adalbert, qu'elle avait tous les détails et que d'après sa correspondante, il n'apparaissait pas que sa rivale fût jolie.

Sur ce dernier point, M. de Scoury protesta avec feu. La fille de Jupiter avait séché ses larmes et repris son attitude olympienne. Une juste fureur l'envahissait toute, et au ton où se hissait cet amoureux dialogue, une issue tragique devenait à craindre.

— Est-il possible, conclut madame Fontauger, de me préférer une grue?

— Distinction subtile, répondit M. de Scoury

avec quiétude, et permettez-moi de relever ce mot de grue que vous employez avec une trop grande facilité. Pour moi, je ne divise les femmes qu'en deux catégories : la première, innombrable et sans intérêt, des femmes avec qui je ne couche pas ; la deuxième infinitésimale, mais très choisie, de celles avec qui je couche. Libre à vous de ranger ces dernières dans les femmes de qualité ou dans les grues.

C'en était trop et la colère divine ne se fit pas attendre. La fille de Jupiter indignée s'écria :

— Vous êtes un mufle et je ne vous reverrai de ma vie !

Et brandissant son manche de fouet sur l'infortuné Adalbert, d'un coup formidable elle le cravacha en plein visage, puis repartit au galop.

Comme madame Fontauger s'enfonçait sous la futaie, toute blonde, courroucée et frémis-

sante, M. de Scoury aveuglé par la douleur put encore lui jeter de loin le compliment de « sale garce ! » puis, sortant mélancoliquement une petite glace de sa poche de gilet, il se mit en devoir d'y mirer sa figure afin de constater l'étendue du dommage.

Quand, considérablement retardé par les événements précités, il rejoignit la chasse, le cerf tenait les abois dans une plaine au bord de la rivière. M. de Scoury expliqua par la rencontre brusque d'une branche avec son visage le mystère de sa joue tuméfiée et cuisante et se mêla discrètement à la foule de ses camarades.

L'animal de chasse, adossé à un buisson contre un mur, tenait fièrement en respect les chiens et les hommes : les chiens l'aboyaient à distance ; les membres de l'équipage, dans leurs beaux uniformes bleus, le considéraient avec intérêt ; des cavaliers mettaient pied à terre, des groupes se formaient de gens distingués revêtus de déguisements pleins de fan-

taisie, et la nature, indifférente à l'agonie du cerf comme aux disputes des amants et aux élégants costumes des chasseurs, continuait avec sérénité dans le ciel la fête de sa journée resplendissante.

M. Fontauger, maître d'équipage à la figure puissante fleurie d'une vaste barbe rouge, et muni d'un grand couteau, lutta contre le cerf à armes égales. La fortune, d'abord indécise, sembla subitement pencher en sa faveur et, frappé par ruse au jarret, le cerf s'abattit, aussitôt terrassé par les chiens dévorants.

Et tandis que le maître d'équipage acceptait les compliments sur la prise de son huit cent quatre-vingt-dixième cerf, M. de Scoury se reprenait pour madame Fontauger d'un goût très vif, moins parce qu'il s'était conduit comme un mufle et l'avait fait souffrir que parce qu'elle l'avait cravaché. Les hommes et les femmes aiment les coups ; on les prend mieux avec du vinaigre qu'avec du

miel et si, dans les branches diverses de l'industrie, de la science ou du commerce, ils peuvent se montrer pleins d'intelligence, au point de vue de l'amour, ils sont et resteront des brutes.

CHAPITRE VIII

LES ENFANTS

O vous dont c'est la force et l'ineffable charme
D'avoir quelques printemps déjà de moins que moi...

COMTESSE M. DE NOAILLES[1].

PERSONNAGES

LE PIANO A QUEUE.
LE DEMI-VIOLON.
LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

LA JEUNE MÈRE,
LA FILLETTE,
LA TOUTE PETITE FILLE,
MONSIEUR DE SCOURY.
} Personnages muets.

A la campagne, pendant les vacances de Pâques, le salon de la jeune mère au rez-de-chaussée du château. Des boiseries grises à filets roses, une étoffe de Perse, des portraits de famille aux murs, des meubles clairs,

1. *Les Éblouissements* (Les Adolescents).

trois hautes portes-fenêtres cintrées donnant sur une terrasse et un jardin à la française.

Le matin, avant le déjeuner.

Au dehors, deux étages de balustres et d'ifs taillés et un grand miroir rectangulaire serti d'un double alignement d'ormeaux. Premiers essais victorieux du soleil ; par la fenêtre de droite entr'ouverte, la brise, timide comme une haleine, joue avec le bas d'un rideau

M. de Scoury a consenti à distraire en faveur de ses hôtes deux de ses jours précieux, et la jeune mère, désireuse de faire montre des progrès de ses filles, leur demande d'exécuter au noble invité un morceau pour piano et violon, une *Sonatine de Schubert*.

Elle prépare la musique sur le pupitre de la violoniste, ouvre le piano, exhausse la chaise de l'épaisseur de deux Larousse et y installe la fillette, tandis que la toute petite fille sort de l'écrin avec un respect soigneux le demi-violon et l'archet.

M. de Scoury se carre dans une bergère et s'apprête à perdre la notion du réel.

Penchée au-dessus de la fillette, la jeune mère bat deux mesures pour rien.

Le piano prélude par quelques accords.

La toute petite fille, debout à son pupitre, la joue appuyée à un mouchoir sur le violon, attend anxieuse le moment de commencer et tient au-dessus des cordes son archet menaçant.

A vous, toute petite fille ! L'archet s'abat, caresse la

corde en gémissant, un peu timoré, un peu hésitant, ainsi qu'il sied, puis il s'enhardit, il prend confiance, il se livre et se mêle au piano avec une joie sonore.

Et tandis qu'ils causent amoureusement tous les deux, les autres personnages pensent tout bas mais ne disent rien.

*
* *

LA TOUTE PETITE FILLE, *à part.* — La, fa, ré dièze, do, maman va s'apercevoir que je me suis mangé les ongles et je vais être grondée ; j'aimerais mieux être au piano. Cela se verrait moins.

LA FILLETTE, *à part.* — Un, deux, trois, quatre... Que c'est ennuyeux de jouer ce stupide morceau de piano par un si beau temps ; maman se figure que cela amuse monsieur de Scoury de nous écouter ; il aimerait bien mieux se promener avec nous ou ramer sur la pièce d'eau ; mais c'est un homme bien élevé, alors il dit comme maman. D'abord, moi, je n'aime que les jeux de garçons : cet après-midi, j'irai me promener sur ma bicyclette si le jardinier a pu la réparer après la pelle d'hier.

Mais cet été plus de bicyclette, je monte à cheval. Encore un mois et demi avant ma première communion et papa m'a promis un poney pour ce jour-là. Quatre, un, deux, trois, quatre...

LA JEUNE MÈRE, *à part.* — Un, deux, trois, quatre... elles sont gentilles, mes filles. Comme elles grandissent. Les voilà sages comme de petites grandes personnes.

MONSIEUR DE SCOURY, *à part.* — On est bien ici ; premiers beaux jours. Cette musique peut-être laborieuse me semble facile ; je serai public indulgent ; je me sens recueilli, confortable, somnolent et je voudrais que personne n'entre plus et que cela dure toujours.

LA TOUTE PETITE FILLE, *à part.* — Je meurs de faim et dire qu'il y a encore vingt minutes avant l'heure du déjeuner. Comme monsieur de Scoury est là, il y aura un entremets excellent. Et puis je demanderai à monsieur de Scoury de me faire des dessins

comme la dernière fois qu'il est venu, l'histoire du petit garçon qui, à force de manger, était devenu si gros qu'il devait porter son ventre dans une brouette.

MONSIEUR DE SCOURY, *à part.* — Foyer fleuri de petites filles, aspects honnêtes et reposants, je vous salue...

Enfants de mes amis qui venez à moi les bras tendus et me hurlez des accueils enthousiastes parce que je vous fais des dessins ou vous raconte des histoires facétieuses, vous ne savez pas combien je vous aime, moi qui n'ai pas de famille, vous ne savez pas combien il est parfois triste d'être éternellement libre et d'être partout l'étranger.

Vous le sauriez d'ailleurs, que vous vous en ficheriez pas mal, car vous avez déjà de vrais petits cœurs humains.

Mais ce qui serait pour vous surprendre, c'est que j'ai été un enfant, moi aussi, et qu'il n'y a pas en somme extrêmement longtemps, je jouais d'un air renfrogné (car j'étais très méchant) des morceaux de piano pour des

invités qui me semblaient antédiluviens.

Comme je vois ici aux murs les portraits ovales de messieurs poudrés et vêtus de clair et de jeunes dames à l'inlassable sourire, de même je regardais alors des tableaux tout pareils.

L'air des grandes villes est mauvais pour les portraits de famille : on change trop souvent de domicile, on n'a pas le temps de penser à eux. Alors on les relègue à la campagne ou dans une demeure abandonnée de longs mois, mais plus ancienne et plus digne, ils se nouent silencieusement l'un à l'autre depuis maintenant et naguère jusqu'à jadis, en attendant le nouveau chaînon que nous sommes. Sauf pour les plus proches ou les plus illustres, on ne sait presque rien des ancêtres ; les maris et femmes se reconnaissent pour la plupart à leurs encadrements semblables et à ce qu'un même peintre les a destinés à se faire pendant ; leurs prénoms sont inscrits sur le cadre entre l'année de la naissance et celle de la mort, les seules dates dignes de souvenir. Pour le reste, rien : ils sont nés, ils sont morts ; qu'ont-ils fait entre

ces deux parenthèses, peu importe. Il faudrait se livrer peut-être à des recherches minutieuses et c'est là une besogne spéciale et rare qui ne concorde plus avec les goûts de notre époque. Il suffit qu'ils soient là, dans leur attitude éternelle, qui montrant les plans d'une forteresse, qui une fleur à la main.

Et pourtant, sans les approfondir, on les aime. Ils sont mieux qu'un meuble, une vanité ou une valeur marchande et l'idée confuse de race qu'ils expriment les fait différents des tableaux de musée.

Je les désignais par leur costume, car les noms de Drouais, de Roslin ou de Largillière m'étaient moins familiers que les attrayantes couleurs des accoutrements. Il y avait l'habit mordoré, avec une figure brune et sévère comme celle d'un toréador ; il y avait un ménage plus ancien, représenté, lui en Vertumne, elle en déesse Pomone. Dans quel but? Malgré leurs divins attributs, ils semblaient vieux et tristes. Puis la tante costumée de satin blanc, toute jeune, souriante, menue

et si fragile, morte depuis, si j'en crois son cartouche, à quatre-vingt-quinze ans; il y avait encore l'habit bleu de velours épinglé qui portait mon prénom et l'habit violet qui avait été guillotiné, le pauvre... et devant cette assemblée muette et aussi devant les hôtes désuets de ma grand'mère, je jouais avec acharnement mon morceau de piano dans une atmosphère chargée de vagues compliments et de plus réelles menaces de gifles.

LA FILLETTE, *à part.* — A quoi pense-t-il, monsieur de Scoury? Il ne m'a pas l'air de nous écouter beaucoup; du reste, je sais bien qu'il n'est pas musicien du tout. Papa dit que c'est un fumiste et un rigolo. Qu'est-ce qu'il a, à regarder fixement le mur? Il est si moqueur, il doit se payer notre tête ou bien chercher une bonne blague à faire ce soir dans la chambre d'un invité.

LA TOUTE PETITE FILLE, *à part.* — Monsieur de Scoury, vous voyez comme je

joue déjà bien du violon ; je suis contente de jouer devant vous et je m'applique parce que vous êtes gentil et que vous m'appréciez plus que ne le font les autres grandes personnes.

Mais toutes les histoires que vous me racontez sont-elles arrivées ? Est-il vrai, comme vous me l'avez dit, que les assassins crèvent les yeux aux gens avec une fourchette ?

MONSIEUR DE SCOURY, *à part.* — *Musica me juvat* ou *delectat.* Age bourré de pensums et victimé sans relâche, mais que nous nous rappelons avec attendrissement parce qu'il est peuplé de silhouettes disparues.

Je courais comme vous, petites filles, dans des allées où de vieux ouvriers travaillaient sans cesse, l'été à arracher les herbes et l'automne à balayer les feuilles mortes, et je grimpais jusqu'en haut dans un grand sapin, les mains gluantes de résine.

Les souvenirs qui sont entrés par nos jeunes yeux restent éternellement précis : les chambres et la disposition de leurs meubles,

les écuries avec leurs belles rangées de stalles aux cuivres étincelants et les chevaux qui font un petit cri quand on approche du coffre à avoine ; les canards de la basse-cour qui, mangés tous les ans, renaissent toujours pareils en leurs enfants ; le potager bien aligné, le verger aux murs agrémentés de pêches et de raisin en sacs ; le grand hêtre creux où de tous temps loge un pivert ; la mare sur les bords de laquelle les grenouilles respirent avec leurs petites gorges flasques et, dans la garenne, le sentier taillé au travers des buis qui suit le ruisseau dans tous ses caprices. Et puis une grand'mère qui vient doucement et qui sourit, car lorsqu'on est vieux on peut voir tristes les grand'mères des autres, mais la sienne, on ne l'a jamais connue que souriante.

Il me semble qu'hier encore j'étais suspendu comme vous, enfants, au bord de la vie, et pourtant presque toutes ces choses déjà sont mortes, me voici au milieu du chemin et la plus belle partie de la route est derrière moi.

LA JEUNE MÈRE, *à part.* — Dieu! que ce Scoury a l'air abruti au creux de sa bergère, les yeux vagues et la figure tirée. Pourtant, si j'en crois la glace qui là-bas me renvoie mon image, penchée sur mes deux chéries, nous n'offrons pas un spectacle désagréable, et si notre hôte, qui se prétend artiste, avait l'âme d'un Boilly, il ne manquerait pas d'en saisir l'harmonie plaisante ; mais malheureusement seul le grotesque le touche et rien ne l'attendrit. Il est de fait que la vue archaïque d'une mère et de ses filles au clavecin n'est pas pour forcer l'attention d'un ironiste ou d'un satyre. Ah! que faut-il donc pour vous émouvoir, monsieur de Scoury, des lèvres peintes, des attitudes alanguies, des sous-entendus égrillards ; nous ne possédons point ces flèches dans notre arsenal vieillot et notre innocente coquetterie ne s'étend qu'à montrer nos progrès en musique. Insensible Scoury, contempteur de tous sentiments honnêtes, pardonnez-nous et subissez-nous.

MONSIEUR DE SCOURY, *à part.* — Enfants

de mes amis, je retrouve avec vous mon cœur puéril de onze ans que j'avais cru perdu et vous me rendez pareil à la vieille boîte dans laquelle on a remis des chocolats frais.

Petites filles aux jambes grêles, petits garçons tumultueux et despotiques, vous limitez l'univers à votre ignorance, vous vivez des jours démesurés dans des maisons que votre taille disproportionne, vous aimez les plats sucrés, vous avez de grands yeux limpides et indécis, des fronts lisses et des joues transparentes, vous êtes gros comme des moineaux et cependant vous contenez tout l'avenir.

Car voici que confiants et les yeux éblouis, avec le gréement charmant de la jeunesse, vous allez appareiller à votre tour pour le merveilleux voyage. La vie, à son début, ne vous sera que bienveillance, chaleur et parfum. Puis, un jour imprévu, la peine vous jettera rudement à terre, et comme vous trébuchez maintenant sur les sentiers en pente et vous relevez pleins d'éraflures et de larmes, vos cœurs prendront peu à peu autant de re-

prises que la peau de vos genoux et vos joues seront meurtries à force de pleurer.

Mais vous vous accoutumerez à vos chutes ; vos yeux, petites filles, s'embelliront encore de leurs cernures et vous comprendrez alors seulement que le délicieux plaisir du chagrin est la poupée des grandes personnes.

Et moi, à cette époque, ayant quitté la route batailleuse où j'ai marché trop longtemps, je serai assis au versant paisible et ensoleillé de la dernière colline, celle où l'on repose enfin son vieux cœur, mais d'où malheureusement plus personne n'aperçoit de Terre Promise.

M. de Scoury, somnolent en mesure, songe à sa vieillesse.

Le morceau est sur le point de s'achever.

Des pas dans la pièce à côté.

LA FILLETTE, *à part.* — Chouette ! Chouette !

LA TOUTE PETITE FILLE, *à part.* — Enfin ! Le déjeuner !

La porte s'ouvre à deux battants.

LE MAÎTRE D'HOTEL, *d'une voix forte.* — Madame est servie.

CHAPITRE IX

LES BOUQUINS

> Les amitiés d'hommes sont des collaborations d'idées.
>
> MAURICE BARRÈS [1].

Au coin du pont du Carrousel et du quai Malaquais, M. de Scoury évita miraculeusement un autobus furibond qui semblait le viser ; après quelques oscillations entre la vie et la mort, il put échapper au monstre, sauta sur le trottoir et dit avec un feu contenu au monsieur qui l'accompagnait :

— Nom de Dieu !

Notre époque comporte, au théâtre et dans

1. *Voyage de Sparte.*

Universitas
BIBLIOTHECA

les salons, un langage d'une trivialité incontestable. Les circonstances de ce récit étant contemporaines, nul ne s'étonnera donc de trouver ces paroles dans la bouche d'un civil de bonne compagnie. Aussi bien, en tous temps, une émotion vive suscite et justifie de pareils accents.

L'interlocuteur qui reçut sur le trottoir propice Adalbert et son apostrophe était un curieux petit homme, tout noir, mince et fluet, élégamment vêtu avec une grande recherche de sobriété, mais chaussé de bottines éclatantes dont l'impeccable vernis reflétait le ciel printanier.

En dehors de la tige jaune-serin des bottines, ce qui frappait tout d'abord dans cette physionomie était une moustache énorme d'un noir bleu, relayée de deux sourcils du même, mais les reflets d'un binocle vacillant devant les yeux et par ailleurs l'aspect grêle du personnage atténuait aussitôt l'impression tzigane que ce luxe de poils donnait à première vue.

Périclès Volos, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était grec, aisé, célibataire, intelligent et habitait Londres qu'il détestait. A ces nombreuses originalités, il joignait celles d'être timide et défiant de lui-même, comme pour prouver qu'il y a des exceptions sous toutes les latitudes. Il était de profession armateur et sa vie consistait à dépêcher d'Angleterre vers la mer Noire de jolis bateaux chargés de charbon qui revenaient chargés de blé. Il apportait dans son travail autant de méticuleuse mollesse que Scoury déployait d'activité à ne rien faire, et chacun estimait l'autre à sa propre valeur.

Quelques années auparavant, quand leurs carrières disparates ne les réclamaient pas encore, ils se rencontraient souvent sans se connaître dans des restaurants de nuit où leur jeune âge excusait leur présence. Un soir qu'ils occupaient des tables mitoyennes, le contenu sur leurs deux visages d'un bock destiné à un tiers, les présenta l'un à l'autre, et l'affront ayant été lavé dans le champagne de nombreuses tournées, ils sortirent du restau-

rant au petit jour, assez saouls et très liés.

Au cours de leurs expéditions nocturnes, les deux nouveaux amis échangèrent leurs vues. L'atmosphère des soupers est favorable aux causeries philosophiques : le vin délie les idées et inspire la manière élégante de les produire ; les couples valsant dans un espace trop restreint parmi la fumée des cigares semblent l'effort de rêves harmonieux et captifs, et le rythme des marches donne aux femmes une agitation postérieure qui transmet aux banquettes la mesure de l'orchestre.

Adalbert découvrit en Périclès un délicieux causeur.

Mais, pour beaucoup, la crise des vadrouilles est éphémère, et laissant l'élite de leur génération se confirmer définitivement sur les magnums, ils se rangèrent peu à peu à l'écart de la fête bruyante. Sur les injonctions d'une famille lointaine, mais impérieuse, Périclès, le cœur un peu chagrin, dut même se résigner à aller habiter Londres afin d'y

continuer les traditions prospères de sa maison.

Depuis, la vie leur monnayait de temps à autre quelques heures d'agréables conversations. Ils aimaient à circuler ensemble, au hasard de leur caprice, tout en abordant tranquillement et pêle-mêle les sujets les plus futiles et les plus graves problèmes où se puisse hausser l'humanité. Leur ignorance commune permettait d'éterniser la discussion, mais ils ne s'en faisaient point accroire et de leurs opinions divergentes ne prétendaient faire jaillir aucune lumière. Périclès apportait à Scoury l'appoint d'un esprit plus mathématique et de quelques connaissances précises.

— Votre Paris devient déconcertant, dit Périclès, car si dans les rues le piéton continue d'être sacrifié, la circulation est également impossible pour les voitures. Actuellement, c'est l'homme possédant six sous qui est le roi. Il a pour lui en pleine ville un métropolitain, que je ne lui discute pas parce que

souterrain, mais des trains et des tramways multiples, qui culbutent tous obstacles dans l'axe immuable de leurs rails, et des autobus aux zigzags homicides. Pour ma part, j'ai à peu près renoncé à me servir de mon automobile pour les courses dans l'intérieur de Paris, mais même les simples fiacres sont molestés et doivent céder la place à ces engins de transport en commun qui sifflent, clochent, cornent, injurient et bousculent avec un détestable sans-gène. Or, le fiacre est un véhicule démocratique et il ne me semble pas juste que le même individu qui a le droit d'écraser pour six sous, n'ait plus pour quarante que le devoir d'être écrasé.

— Pourquoi parler de justice, ô Périclès, et vous croyez-vous donc avec des contemporains de votre illustre homonyme, en train d'ergoter dans les jardins d'Academos? Il est de fait que le privilège d'écraser, jadis réservé à la classe aisée, a passé à celle des prolétaires. Mais, piéton que je suis, peu me chaut d'être occis par la qualité ou d'être occis par le nombre; ma carrière est si peu remplie qu'il

n'est pas temps d'y mettre fin et ma vie m'est, sinon précieuse, du moins assez chère pour que je songe à la préserver par tous les expédients dont le meilleur, en l'occurrence, était une fuite agile. C'est pourquoi, en cette minute, j'ai encore le plaisir de causer avec vous.

» Évidemment, la traction automobile a réalisé le carrosse pour tous, mais elle a surtout favorisé de façon prodigieuse l'éclosion d'une classe nouvelle sortie du peuple et appelée aux plus brillants destins.

» C'est là le véritable progrès démocratique, et le permis de conduire, mieux qu'un titre du pape, est le sésame de toutes les grandeurs.

» Regardez-le passer, ce produit de notre époque, le chauffeur à son volant, puissant par la vitesse, martial par la moustache, souteneur par la casquette, engloutisseur d'essence, broyeur de chiens, séducteur de jeunes filles.

» L'avenir est à ces gens-là. Ils sont à cent coudées des cochers leurs pères et leurs prédécesseurs.

» On cite chez eux de surprenantes carrières. Ils le savent, et ne le savent que trop, car tous les nouveaux venus se figurent avoir un bâton de maréchal sous leur capot et en attendant les autres jouissances de la fortune qui leur est due, ils s'adonnent déjà sans mesure à la grossièreté qui, de tous les luxes, est généralement le premier en date et en tout cas le plus facile.

» Ainsi toute révolution s'affirme au début par des excès ; mais, si vous le voulez bien, nous nous essaierons pour un moment, à oublier ces jeunes arrivistes et leurs injures en furetant quelque peu dans les boîtes de bouquins alignées sur le parapet du quai. Ces livres sont, pour la majeure partie, poudreux, dépenaillés et dégoûtants, mais l'inexprimable confusion des volumes promènera de façon amusante nos idées parmi les sujets et les âges, et leur aspect hideux nous rappellera la vanité brève des choses.

La journée était de celles où la tiédeur de l'air dispose à la flânerie et où personne ne

paraît pressé. De vieux messieurs que l'on s'imaginait savants avaient leur tête myope entièrement enfouie dans les boîtes, et de tout jeunes gens au menton ornés de poils follets, dévoraient d'un air détaché quelqu'un de ces livres pornographo-physiologiques que de soi-disants docteurs dédient à l'adolescence malsaine. Sous le frissonnement léger des feuilles, les marchands somnolaient ou rangeaient leurs volumes et les deux amis s'acheminaient lentement vers l'Institut, s'arrêtant parfois à un étalage.

Périclès avisa une vieille édition de la *Vie de Xénophon*, par *Diogène Laërce*. Sur la première page était gravé le portrait du héros, un buste qui surmontait cette inscription : « *Avec un air modeste, il étoit beau jusqu'au prodige.* »

— Venez voir, Adalbert, et dites-moi si la juxtaposition de ces deux qualités de beauté et de modestie ne vous paraît pas étonnante. Ou bien l'historien partial nous a trompés et devons-nous lire : « Avec un air

fat, il était beau jusqu'au prodige », ou bien ce Xénophon était un bénêt. J'en appelle à tous les hommes beaux de notre époque. D'ailleurs loin de moi l'idée de honnir la beauté : au contraire, elle est pour moi un spectacle plaisant, et à défaut de la modestie, elle confère au titulaire bien d'autres avantages, y compris le toupet. Et c'est même à ce dernier point de vue que je regrette de n'être pas beau.

— Mais vous n'êtes pas laid, Périclès.

— Je ne dis pas, répondit Périclès sans amertume, que je sois laid à la façon de ce Brothée, fils de Vulcain et je crois, de Minerve, qui fut la risée du monde à cause de sa laideur et se précipita de désespoir dans le feu du mont Etna ; mais mon anatomie est mesquine et ma myopie me désole. Quel moyen, au travers de ce maudit lorgnon qui me chevauche maladroitement sur le nez, de donner à mon regard cette flamme langoureuse que les femmes aimeraient à y voir briller ? Bref, je ne me sens pas beau et cette défiance me rend timide ; elle s'étend même

à mes avantages moraux et j'arrive à douter de mon intelligence. D'ailleurs, pour l'existence de tous les jours, plaignons la beauté morale si elle est desservie par ce qu'on appelle élégamment une trop sale gueule. Mais c'est une énorme infériorité, mon cher Adalbert, d'être défiant et hargneux avec soi-même, car on n'a de réelles dans la vie que les qualités qu'on s'attribue. Si j'arrive au théâtre avec deux amis, et qu'il n'y ait pour nous au contrôle que deux bonnes places et une mauvaise, je vais d'instinct m'asseoir à la mauvaise, où on me laisse généralement. C'est ainsi que toute ma vie, j'occuperai le strapontin.

— Périclès, vous avez raison, non pas d'occuper toujours le strapontin, quoique de cet humble siège vous puissiez intérieurement étudier et railler la superbe de vos éblouissants voisins, mais vous avez raison de penser que d'une façon générale, le physique crée l'emploi. Montaigne avant nous a dit qu'il n'est rien de plus vraisemblable que la conformité et la relation du corps et de

l'esprit. Ainsi, pour ce qui est des visages, nous pouvons les ranger en trois catégories principales, ceux qui ont des lignes nobles ou lignes tombantes, ceux qui ont des lignes hilares ou lignes retroussées, enfin ceux où les lignes sont contrariées, soit l'absence de lignes ou visages de foule. Eh bien ! si un jouvenceau est gratifié par la Providence de quelques lignes hilares, sa bonne figure de pître réjouira ses camarades dès le collège. Son aspect seul mettra tous les assistants en joie et, sans violence, il en viendra à jouer les comiques dans la vie comme il l'eût fait au théâtre, parce que son physique l'y prédestinait. De même, le beau ténébreux, à la figure régulière et triste, lira peu à peu sa vocation dans les confidences sévères de son miroir qui lui dira : Sois embêtant. Seulement les gens penseront avec conviction : Il est ténébreux parce qu'il a des chagrins, et en cela ils se tromperont comme d'ailleurs à peu près chaque fois qu'ils se mêlent de penser.

— Quoi qu'il en soit, reprit Périclès en

refermant le volume sur les traits divins de Xénophon, toute beauté est chose admirable, mais je ne sais rien qui vaille la régularité d'un beau visage jointe aux harmonieuses proportions d'un jeune corps. Ni les pulsations magnifiques du cerveau le plus illustre, ni la théorie innombrable des astres dans le ciel, ne détrôneront jamais la figure humaine et l'Apollon, adolescent et cruel, restera pour l'éternité le roi du monde. Moi-même qui me complais dans la précision des chiffres et veux convertir en vibrations toutes les choses que nous pouvons percevoir, je subis le prestige commun. Aussi, me traitez-vous injustement d'érotomane quand, sur la plage de Deauville, je prends un innocent plaisir au bain de nos modernes Naïades.

Périclès, qui savait à merveille le français, parlait d'une voix lente et un peu monotone. Les paroles glissaient une à une sous cette étonnante moustache, empreintes d'un accent indéfinissable, cristallines et très douces.

— Je ne peux pas faire abstraction dans les modernes Naïades de leur médiocre personnalité, répondit Scoury, et si par une heureuse fortune, j'en surprends une dans une attitude gracieuse, je crains toujours qu'elle ne vienne par un geste gauche ou une parole malséante briser le charme trop fragile qui me subjugue. L'appréhension du grotesque imminent m'empêche de partager votre admiration paisible, mon cher Périclès, et pour goûter pleinement la beauté sereine, j'aime mieux m'évader des vivantes.

» Le calme des musées sied à cette occupation. Soyez discret comme pour un rendez-vous et venez avec moi dans les salles du Louvre réservées aux anciennes statuettes de terre cuite. Heureusement flanquées, d'un côté par le salon carré qui attire et retient les Cooks, et entourées d'autre part de désolantes salles de poteries étrusques chocolat et noir qui les protègent aussi bien qu'une barrière, elles demeurent presque inviolées. Elles sont pleines de silence, un fantôme de gardien y bâille dans l'embrasure d'une

fenêtre et un passant rarement les traverse, d'un pas pesant et pressé qui s'approche, craque un instant sur les lames du parquet et s'atténue aussitôt dans le lointain.

» Il y a là d'admirables et minuscules pièces d'Égine, Tanagra, Locres, Smyrne, Tarse, Myrina, etc., etc... Et qu'elles viennent de Grèce, d'Italie, de Cyrénaïque ou d'Asie-Mineure, ces figurines, mieux que les grandes statues nous représenteront l'antiquité hellénique ; j'entends par ce dernier mot une petite antiquité sans prétention, telle que la peuvent concevoir des profanes comme moi, faite de quelques lectures et de plus d'imagination, un peu vague comme dates et documents, bien erronée sans doute, mais très attachante tout de même et très nette, avec discours volubiles sur le Pnyx, costumes blancs, monuments de style et décor de perpétuel beau temps.

» Dans de grandes vitrines noyées d'oubli, tout le peuple sage des statuettes éternise ses gestes immobiles. Des animaux sont là, dans des attitudes familières, des chiens, des bœufs,

des têtes de chevaux en forme de vase ; puis des philosophes, des Amours ailés, de petites scènes à deux ou trois personnages, enfin et surtout des femmes.

» Les jambes longues, le buste mollement ployé sur les hanches, elles vont avec leur cou gracile et leur petite tête ; elles sont ou debout, ou assises, ou dansantes, vaquent aux soins du ménage, jouent de la lyre, toutes élancées et charmantes. Quelques-unes, écartant leur manteau, offrent leur ventre nu et la pointe de leurs seins, mais pour la plupart une mode uniforme dispose l'étoffe de leurs robes légères en plis harmonieux et pudiques : elles tiennent à la main un écran et de leurs grands chapeaux en forme de boucliers, elles semblent encore défier le soleil. Des traces d'or ou de peinture fanée colorent à peine les tuniques et le modelé délicat des visages ; les gorges lisses et rondes se dessinent toujours sous la finesse des voiles, et patiemment, déesses, danseuses et courtisanes évanouies dans un sommeil millénaire, elles sont des Galathées qui nous attendent.

» Auprès d'elles, oublions toutes les imperfections de la misérable beauté vivante et remontons le cours des siècles, portés sur notre glorieux rêve. Ressuscitons ces femmes sans ressusciter leurs tares, et rajeunis de deux mille ans (et beaux naturellement, mon cher camarade, puisque c'est un rêve), nous entrons avec elles dans le port de la radieuse Athènes, sur la galère Salaminienne. C'est nous qui ramenons la Victoire et lui coupons les ailes pour l'enchaîner à jamais ; tout au long des longs murs un peuple entier nous acclame ; l'ardente mythologie palpite dans tous les souffles de la brise : le sol parfumé, la mer cœruléenne et l'infini bleu du ciel fourmillent de dieux ingénus.

— Pardon, objecta doucement Périclès, mais ne croyez-vous pas qu'étant donné notre peu de goût pour la popularité, c'eut été pour nous trop d'éblouissement et n'aurions-nous pas fait plutôt sur la terre d'Attique, deux pacifiques et interminables causeurs ?

— Laissez, reprit Adalbert ; il est permis dans les rêves de se parer de qualités hé-

roïques et de troquer ses plaisirs tranquilles contre une joie plus barbare, comme les timides vieilles filles s'exaltent aux romans d'aventures.

» Que les choses que nous faisons sont peu auprès de ce que nous aurions voulu faire ! Notre corps est si petit, Périclès, et notre âme est tellement immense ! N'aurions-nous pas voulu vivre cent mille vies, tout voir, tout embrasser ? Qui, passant au British Museum dans les longues salles des sarcophages, et s'arrêtant un instant devant la momie de Cléopâtre, n'a point fait un rêve où il était Marc-Antoine ? Quel est celui qui n'a pas, à Pierrefonds ou dans quelque château gothique, baisé les mains d'une châtelaine invisible ? Contre une fenêtre, assise sur un banc dans l'épaisseur du mur, elle se tenait un peu hautaine et triste ; une raie médiane partageait sa chevelure en deux lourdes nattes blondes tressées d'un ruban et ses regards suivaient, au travers des carreaux sertis de plomb, un vol lointain d'oiseaux dans le ciel gris... et vous étiez son page.

» Toute époque mérite qu'on s'y attarde, et encore je ne parle que du passé. Pourtant cet avenir aussi qui se précipite et nous laisse plantés là, témoins vieillis de choses déjà disparues, que de beautés va-t-il faire éclore, mon pauvre Périclès, dont nous ne saurons jamais l'adorable suavité.

» Notre présent même, ce laps de temps d'impalpable durée qui est notre vie, en profitons-nous pleinement? Nous nous disons d'une part : *carpe diem ;* mais en même temps : Pressons-nous. Trop de séductions nous appellent, mais en même temps cette brièveté de nous-mêmes talonne nos loisirs et nous gâchons ainsi bien des jours qui auraient pu être beaux.

» Que de choses nous ratons dans la vie !

» Je me souviens d'un voyage que j'ai fait dans les Antilles. Nous nous arrêtions dans les grandes îles, mais pour ne pas faire escale à tout moment, nous étions obligés d'omettre les plus petites. Alors, le bateau serpentait tout le jour entre des îlots montagneux

et verts comme des cabochons d'émeraude. La terre était assez proche pour nous envoyer la caresse de ses parfums et le détail de ses collines ensoleillées et de ses vallées pleines d'ombre bleue. Parfois, au seuil de la mer unie, sur une petite plage bordée d'un feston d'écume, un village de cinq ou six maisons dormait au soleil près d'un bosquet de palmiers. Je me disais : Je voudrais y finir mes jours... et le navire passait.

» De même des âmes se rencontrent, se rapprochent. Elles sont tremblantes, tout au bord des yeux ; un mot les fera fondre dans une félicité infinie. Mais la minute passe, la phrase magique n'a pas été dite et les âmes furtives s'éloignent. Pourtant peut-être était-ce dans ce village, était-ce dans ces yeux qu'aurait tenu toute ma joie ? Le regret de toutes les femmes et de tous les paysages que nous n'avons pas eus, gît dans notre cœur inassouvi, mais, les eussions-nous connus, que nous en inventerions d'autres pour nous créer de la mélancolie, car, comme pour la pauvre Psyché d'immortelle mémoire,

notre lampe brûle le plus beau de ce qu'elle met en lumière.

— Vous êtes difficile à contenter, Adalbert, dit Périclès, et à vous qui vous sentez attiré par la Grèce antique, je ne puis offrir qu'une Grèce moderne, bien amoindrie et végétant sur ses décombres, mais j'aurai plaisir, si vous le voulez bien, à vous y emmener tout de même. Nous partirons sur un de mes bateaux qui a deux cabines assez confortables où nous gîterons de notre mieux et je vous ferai faire connaissance avec le Parthénon. Sur sa colline changeante selon les heures du jour, il est devenu jaune d'or pour avoir bu deux mille quatre cents ans de soleil; il est petit, demi-ruiné et cependant magnifique. Si d'autres points du sol hellénique peuvent vous décevoir, je ne doute pas que celui-ci vous agrée et il vous sera libre, entre ses colonnes, de promener vos regards du mont Hymette au golfe du Phalère et de disperser, au gré des vents favorables, votre âme païenne parmi les dieux, demi-dieux, héros, génies et démons qui peuplent l'atmosphère.

— Ne me blaguez pas, reprit Scoury, car vous êtes aussi païen que moi : après tant de siècles accumulés d'oubli, au sortir des fanfaronnades du romantisme, notre époque enfin a réentendu la simple vie dans le murmure des feuilles et dans l'eau chantante des fontaines ; nous savons que l'intelligence universelle meut inégalement mais du même fluide notre cerveau vers le progrès et la fleur vers le soleil, et pour nous, toute la nature est redevenue divine. Aussi la Grèce, berceau de nos croyances, terre nourricière de l'idée, m'a toujours appelé comme une infiniment lointaine et première patrie.

» Mais ferons-nous jamais ce passionné pèlerinage et ne sera-ce pas encore une désillusion de le faire ? Êtes-vous bien sûr que le Parthénon qui existe puisse soutenir le parallèle avec celui que j'ai construit dans mes rêves ?

— Venez, répéta avec un doux entêtement Périclès. Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux ; c'est celui-là. Et alors vous direz :

O noblesse! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexion, au prix de longs efforts...

... Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre...

... J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai

d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire; aide-moi, ô toi qui sauves [1] *!*

1. E. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse :* La Prière sur l'Acropole.

CHAPITRE X

LE RETOUR SUR SOI

> Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.
>
> CH. BAUDELAIRE [1].

Étant allé passer quelques jours à Bruxelles, sous le prétexte plausible de visiter des musées et de retrouver quelques camarades brabançons, M. de Scoury dut s'y livrer à de crapuleuses orgies qui ne furent pas sans lui laisser dans la bouche un goût de cendre, si nous en croyons ces réflexions sévères et désenchantées qu'il confia au papier dans une heure de retour sur lui-même.

1. *Œuvres posthumes*, Mon cœur mis à nu.

Méditation
de M. de Scoury par un matin de mai.

Je suis à Bruxelles ; je suis rentré cette nuit à quatre heures du matin après la fête inepte et traditionnelle à laquelle je me crois forcé de me livrer chaque fois que je viens ici. J'ai fait à pied le chemin du dernier restaurant à l'hôtel et j'ai traversé tout le Parc : le jour délicat nuançait les jeunes verdures avec une tendresse infinie, les arbres étaient peuplés de pépiements d'oiseaux et, au milieu de cette grâce qui s'éveillait comme en un matin de l'Éden, dans ce soleil d'aurore, ces arbres et ces oiseaux éternellement pareils à ceux des premiers âges, je marchais, moi, honteux et furtif, seul être ayant progressé depuis la naissance du monde, représentant affiné de la civilisation par mon habit noir fripé et mon cerveau pensant dont les fumées d'alcool, en voilant les quelques modestes pics du savoir, faisaient une belle plaine étale et morne.

Après un sommeil sans rêves, je me suis levé et me voici écrivant près de la fenêtre. Il est onze heures : de la hauteur de mon deuxième étage, je domine une belle place régulière avec deux grands triangles de gazon flanqués à leurs coins de rhododendrons et de lauriers en massifs ; à gauche, le parc du Palais, à droite les Avenues et en face les Écuries de la Reine.

Une pluie fine et oblique tend devant ma fenêtre d'imperceptibles barreaux d'acier, puis le soleil paraît timidement : il pompe l'eau entre les pavés ; les passants minuscules ferment leurs parapluies qui s'égouttent encore, et se croisent en tous sens, hâtivement, fiévreusement, parce qu'ils craignent l'averse prochaine ou simplement parce qu'ils sont pressés. Où courent-ils, petites taches sombres, suivies chacune de son reflet renversé dans le trottoir luisant ? Qu'espèrent-ils? Arriver à temps à une gare, à un enterrement, à une noce, être vite à la poste pour trouver une lettre de leur amie qui est loin et se lamente, ne pas manquer un ren-

dez-vous avec un inventeur qui vient d'inventer la fortune et tient à la partager, ou avec un camarade qui doit payer l'apéritif? Comme ils vont vite, rapetissés et silencieux par l'éloignement! L'un se presse pour gagner trois francs, l'autre pour trouver plus vite une déception qui lui gonflera les yeux ce soir; celui-ci verra, au détour de la rue, la journée lui sourire par une bouche de femme ou par une chance quelconque de la vie; celui-là confiant se hâte vers le tramway que son ange gardien en distraction va lui laisser passer sur le ventre.

Pauvres gens qui vont heurter violemment leur destin en courant après une chimère! Car, s'il est infiniment probable qu'il y en a les trois quarts qui ne savent pas ce qu'ils veulent et qui, bêtes de somme humaines, atrophiées par la misère, saignant au collier et les yeux à terre, travaillent parce qu'ils l'ont fait hier et le recommenceront demain, le dernier quart a son idée et vous parle avec flamme de la fortune, de la renommée et de

l'amour qu'il définit presque synonymes du bonheur. Dans ce panorama de l'avenir, leur œil médiocre ne distingue pas l'endroit où le relief cède la place à l'illusion et ils me semblent dire : Quand je serai chargé d'années, de gloire et de richesses, rompu, ayant enfin droit au repos, j'irai m'asseoir sur ce banc là-bas qui est peint sur la toile de fond.

Pendant que ces gens affairés se ruent et se précipitent, comme des enfants armés de filets en tulle vert courent après les papillons capricieux, trébuchent dans les ornières et, même tombés, les suivent encore de leurs yeux pleurants et pleins d'envie, moi je regarde de ma fenêtre, sans faire un geste pour les atteindre, voleter mes papillons aux nuances changeantes.

Sur leurs ailes et sur ma vie, comme sur cette large place nue et terne, il passe de grandes vagues de soleil ou de tristesse. Mais moi-même, pourquoi suis-je si loin de chez moi, pourquoi suis-je dans ce pays, à regar-

der devant moi le jeu alternatif des lumières et des ombres? Que fais-je, sinon comme eux courir, courir, inlassablement déplacé et cela sans même l'excuse de tendre les bras vers un décevant mirage?

Vivre, c'est remuer ses jambes et ses bras dans un espace limité par des murs, des maisons et des océans, et ses pensées dans un espace également limité, mais dont nous ne voyons pas les frontières, parce que nous sommes myopes et que nous appelons l'infini parce que nous sommes prétentieux et grandiloquents.

Si humbles qu'ils soient, les actifs, a-t-on coutume de dire, se rendent utiles à l'espèce et, pour cette raison, ont le pas sur moi. De cela je ne suis pas bien convaincu, et quand je suis inerte à ma fenêtre à dire : il pleut ; ou : il fait soleil, suis-je vraiment plus inutile que le médecin ou le savant dans le rouage des mondes ?

Qui sait ? La conscience de mon inutilité est peut-être mon utilité ici-bas.

Tout est vain. Nous sommes dans le bruit de la vie comme le cheval du manège forain qui tourne sans trêve au milieu du vacarme avec son bandeau sur les yeux. Nous avons cru faire depuis un an mille choses comme peut-être le cheval derrière son masque rêve qu'il fait un chemin imaginaire, et quand nous avons bien vécu, dit des bêtises, fait des méchancetés, essayé les formes multiples du bonheur, nous nous retrouvons au bout de l'année à la même place. Nous avons fait un tour de plus, voilà tout.

Et après un certain nombre de tours, avec le vieux cheval, nous tomberons fourbus, morts sur notre piste piétinée avec encore les cuivres de la musique dans les oreilles. Nous serons étendus là sur le côté et alors seulement on nous enlèvera notre masque, mais il sera trop tard, car nos yeux seront sans regard, à moins qu'ils ne regardent à l'intérieur cet inconnu nouveau et insondable où nous allons tous...

CHAPITRE XI

LA MUSIQUE

> Mais il y a dans les sons, même maniés par un sot, une telle puissance de vie, qu'ils peuvent déchaîner des orages dans une âme naïve.
>
> ROMAIN ROLLAND[1].

C'était au théâtre de l'Opéra-Comique ; on donnait *Madame Butterfly* en matinée et, dans une minuscule baignoire de face, soigneusement grillée, madame Fontauger et M. de Scoury gisaient. Une fin de mai pluvieuse et froide leur avait fait préférer pour le dimanche, à la glorieuse boue du turf, l'intimité plus confortable de ce réduit et, côte à côte comme deux enfants bien sages, derrière un

1. *Jean Christophe* (L'Aube).

épais treillis de baguettes en losanges, ils prêtaient leurs oreilles aux notes délicates que dans une heure d'inspiration favorable, leur avait destinées le maëstro Puccini.

Le rideau tomba sur la fin du deuxième acte, laissant l'infortunée *Madame Butterfly* continuer derrière la toile sa mélancolique faction près de la fenêtre aux carreaux de papier, et les spectateurs revinrent peu à peu d'un Japon de paravent à la notion des contingences. Le besoin de se dégourdir les jambes, ou tout autre, poussa les hommes vers la sortie et ils défilèrent pêle-mêle devant la petite baignoire, insipides pour la plupart, quelques-uns délicieusement laids. Des yeux, mus par une vague curiosité, tentèrent en vain de percer le mystère du grillage, mais avec une certaine retenue. C'était un public de matinées, public spécial, correct et tranquille, jeunes gens en jaquette sombre oubliant pour un instant leurs théorèmes, et pères de famille de tout repos. Par endroits, des Saint-Cyriens, avec leur tête rase ou le

plumet clair de leur shako, mettaient dans la foule des taches martiales.

La salle s'était à moitié désemplie ; seules les femmes étaient décemment restées vissées à leurs fauteuils ; des matrones corsetées au prix de rudes efforts couvaient des jeunes filles aigrelettes ou aux joues timides. Les coiffures étaient honnêtes, quoique travaillées ; il y avait quelques robes à pleurer d'attendrissement. Un brouhaha discret s'échappait de ces poitrines bourgeoises : la qualité des artistes et la tristesse du livret devaient faire tous les frais de la conversation.

Profitant de l'entr'acte pour vaquer à ses affaires, une vieille ouvreuse passa devant la baignoire grillée et remit avec ostentation un petit banc à une collègue en disant :

« Rendons à César ce qui est à César. »

— Non, mais pigez-moi la binette de César, dit M. de Scoury à sa compagne, de la pauvre, triste, misérable, calamiteuse et risible César, recevant son petit banc enguirlandé de

style noble. Le langage pompeux ou plutôt pompier, insupportable chez les gens du bel air, devient d'un grotesque touchant dans la bouche du peuple, comme le hâve figurant à quarante sous évoluant avec dignité sous les habits du grand seigneur, excite le rire et la pitié.

» Fille de Jupiter, vous qui savez tout, ou du moins presque tout, est-ce que les ouvreuses ont une âme?

— Scoury, vous êtes stupide.

— Merci. Mais je vous pose cette question parce que je crois qu'elle a été peu étudiée. Pour tout le monde, une ouvreuse, c'est un vieux petit tas informe, surmonté de quelques rubans jeunets, qui ne vit que de huit heures à minuit, à qui on donne de l'argent pour ne rien faire et qui doit mourir discrètement, un balai de cabinet à la main. Qu'une ouvreuse n'ait pas de sexe, cela est indiscutable, mais qu'elle ait ou non une âme ou, si vous préférez, une intelligence, une conscience, voilà ce que je voudrais établir avec vous d'une façon définitive.

» L'idée de ce problème m'est venue, il y a quelques jours, par la contemplation de mademoiselle Lestime.

» Cette personne dont le nom seul semble une profession de foi, est une couturière que vous avez peut-être aperçue travaillant chez moi, les trop rares fois où vous m'avez fait la grâce de me rendre visite incognito.

» J'avais besoin dans mon ménage de garçon d'une lingère qui vînt de temps à autre jeter un coup d'œil sur l'état de mes effets et se livrer à différents petits ouvrages d'aiguille auxquels un valet de chambre est impropre. J'ai eu l'idée de génie, pour obtenir cette perle, de m'adresser à l'une de ces bonnes œuvres qui ont pour but de placer de vieilles filles respectables et momentanément dans la purée. Et voilà comment mademoiselle Lestime me fut envoyée par votre amie madame de Coursant.

— Ah ! madame de Coursant ! en voilà une peste que j'ai en horreur, s'écria madame Fontauger.

— Oui, je sais que vous êtes très liées, re-

prit Adalbert. Il est à remarquer que les pestes et d'habitude toutes les femmes féroces ont un goût particulier pour l'exercice de la charité : Marat était humanitaire. Mais cela n'a rien à voir avec mon histoire.

» Donc, mademoiselle Lestime, probablement garantie vierge et, en tout cas, quinquagénaire, débarqua un matin chez moi, expédiée par la peste madame de Coursant et, depuis lors, deux fois par semaine, elle vient s'installer dans ma salle à manger transformée en lingerie pour y passer la journée à des besognes minutieuses.

» Elle se tient bien tranquille sur sa chaise près de la fenêtre avec, sur une autre chaise, sa boîte de mercerie. Elle est maigre et vêtue de noir ; elle a des cheveux gris, une toute petite bouche pincée, un nez anémique et des yeux tristes. Elle ne remue pas, elle ne parle pas, elle ne tousse pas. Le spectacle de la rue est pour elle sans intérêt et les gens qui entrent dans l'appartement ne lui sont rien. Elle coud, elle marque, elle reprise, et seul le bruit crissant des ciseaux est vivant dans ce

silence. A six heures, elle se lève, repique sur sa tête son petit chapeau bégueule ; on lui donne cent sous et elle disparaît dans le soir.

» A quoi diable peut bien penser mademoiselle Lestime?

» Peut-être, sous son corsage étriqué, possède-t-elle une âme fulminante qui se débat dans cette prison sans ampleur. Elle eut peut-être une jeunesse romanesque, fut belle, aimée, enlevée, trahie, ruinée, que sais-je? et cache à présent en elle-même une terrible désespérance de se survivre. Elle est peut-être dans l'armée obscure des femmes de journée comme ces soldats anonymes de la légion étrangère qui sont d'anciens officiers ou des archevêques ayant eu des déboires. Et elle ne pense plus à rien, ayant eu tant de larmes et de misère qu'elle a le cœur ratatiné comme une vieille pelote, dans lequel les petites aiguilles des ennuis et les longues épingles à chapeaux des chagrins s'enfoncent maintenant sans laisser de marque, tellement il y a déjà de trous.

— Ou bien, ce qu'il me semble plus logique d'admettre, dit madame Fontauger, c'est que mademoiselle Lestime ne pense guère à ses amours problématiques, mais bien aux avantages de gagner cinq francs. Comme elle est honnête, elle veut mériter son salaire et pour ce faire, ne gaspille pas son temps à regarder dans la rue ; la journée finie, elle rentre dans sa chambre, la conscience paisible, la vue fatiguée et les reins moulus, et dort bien ; elle va à la messe le dimanche et arrose tous les matins un géranium malingre sur le rebord de sa fenètre. Pourquoi vouloir faire chausser à tout le monde les bottes du géant ? Il y a à Paris et ailleurs, mon ami, des milliers et des milliers de ces pauvres gens qui ne demandent à un labeur quotidien que le droit de vivre et de manger. Ils s'usent petit à petit, ils s'effacent comme les profils sur les pièces de monnaie, à force de rouler et, entre le moment de leur naissance et celui où un corbillard lamentable les emmène en les brimbalant sur le pavé, suivis de leur concierge et du marchand de vin, ils n'ont

jamais eu une minute de loisir pour dévider les grands espoirs et les vastes pensées. »

Les violons se raccordaient en grinçant. Madame Fontauger se tut.

Assis un peu en arrière, M. de Scoury pouvait l'admirer en silence. Elle avait un chapeau magnifiquement sombre, de paille parce qu'il pleuvait et gigantesque pour avoir été destiné au théâtre. Sous un fouillis vaporeux et caressant de plumes qui se mouvaient au zénith de la baignoire, la figure noyée d'ombre était tournée vers le spectacle ; au travers des barreaux, les mille et une lampes de la salle n'arrivaient qu'à sertir d'un faible trait la ligne impérieuse du nez et à mettre sur la joue une douce tache de lumière. Dans la prison semi-obscure flottaient tous les parfums d'Arabie, et aux poignets de la somptueuse captive, brillait dans la nuit la servitude d'or de ses bracelets.

Comme la baignoire comportait quatre places et qu'ils n'étaient que deux, ils pou-

vaient péniblement réussir à se mouvoir. Adalbert fit avec effort une légère conversion vers la gauche, découvrit un point stratégique d'où il pouvait apercevoir la scène entre le chapeau et les grillages, et, peu soucieux d'en profiter, ferma les yeux.

La voix et les violons lui agaçaient délicieusement les nerfs ; il eut une envie irrésistible d'Anémone, de l'avoir là, à l'instant, à la place de celle-ci. Pourquoi ? Il n'en savait rien : celle-ci était trop bonne, trop dévouée, intelligente, musicienne, insupportable de qualités ; l'autre était sans instruction, frivole, superficielle, ne comprenant rien, charmante. Il est probable néanmoins qu'il eût regretté madame Fontauger, si d'aventure il se fût trouvé au théâtre avec Anémone, mais l'esprit de contradiction guidait toujours ses désirs, souvent ses actes et, de fait, il regrettait Anémone.

Et cette musique aussi par maintes analogies lui rappelait celle d'une soirée récente.

Lucienne venait de louer à Neuilly une villa en bordure de la Seine pour y passer l'été, et ils y étaient partis tous deux, leurrés par les premiers beaux jours : une maison accueillante et rieuse aux fenêtres ouvertes, de grandes pièces claires inondées de soleil, et en dessous, le jardin d'émeraude, soyeux comme un tapis de prières, offert aux pas, lustré, pomponné par le mois de mai. La soirée s'annonçait si belle qu'on avait pu dresser dehors la table du dîner, et ce fut un festin champêtre aux bougies, servi par une soubrette fantôme, un repas entre le ciel et la terre, mais plus près du ciel, et du septième, avec peu de prosaïques viandes, mais du vin pétillant et léger et des fruits comme seules peuvent en produire les grandes villes. Anémone avait eu l'idée d'envoyer un de ces Aeolians qui, attelés sur un piano, remplacent sans les faire oublier, les plus étonnants virtuoses. Sa vieille et fidèle gouvernante y fut installée d'office et révéla aussitôt de très heureuses dispositions dans une sélection de la *Vie de Bohème*. Ah ! Mimi, Musette, si proches pa-

rentes de la *Madame Butterfly* d'aujourd'hui ! Et les flambeaux éteints, dans l'ombre accrue, les deux amants restaient, blottis l'un contre l'autre, entre cette harmonie humaine, sonore, vivante, trébuchant sur ses phrases de sanglots, d'angoisses et de déchirures et l'autre harmonie silencieuse et lointaine des étoiles qui déroulait dans l'infinie sérénité du ciel les thèmes immuables de ses constellations. D'un gros bouquet de pivoines rouges posé sur la table, des pétales moites leur tombaient sur les mains.

Et puis le lendemain, dès le matin, une pluie diluvienne fouettait les vitres de la chambre ; une dépêche arriva, rappelant à Anémone qu'elle n'était point femme uniquement pour se distraire et qu'un puissant industriel du Nord, commanditaire important de son luxe, viendrait dans l'après-midi lui rendre visite. Il fallait donc retourner à Paris prématurément ou risquer de compromettre une situation solidement établie. Anémone offrit spontanément le sacrifice de ses intérêts avec une mauvaise foi qui n'eut d'égale que

celle de M. de Scoury à refuser cette offre généreuse. Nous en voulons aux femmes des sottises qu'elles font pour nous et encore plus de celles qu'elles ne font pas. Le retour fut donc boueux et maussade. Adalbert aurait voulu trouver plus d'égards là où il n'avait aucun droit ; il estimait que dans le combat de générosité, Lucienne s'était avouée trop tôt défaite et songeait tristement : « Dois-je déjà désapprendre de l'aimer ? Et, bête que je suis, je l'ai fondue et mélangée à toutes les bonnes choses, si bien qu'il me semble maintenant que je doive arracher de moi toutes les joies en même temps qu'elle. »

Depuis ces deux jours disparates, il était resté meurtri. Aussi l'opéra, qu'il entendait en compagnie de madame Fontauger, le pénétrait étrangement. Aux cœurs tuméliés, pesants de soucis vagues, la musique est sans seconde. Les spectateurs ne pleuraient pas sur madame Butterfly, c'était elle qui, chargée de tous leurs chagrins, pleurait pour eux tous. Et les âmes, délestées de leur part d'amertume,

redressaient sur les tiges leurs corolles éclatantes.

Adalbert refleurit. Il revint d'un lointain voyage et, pèlerin poudreux qui, les yeux encore embués de visions fabuleuses, chérit la simplicité de sa maison revue, il regarda son amie familière. Sous le chapeau mirifique elle souriait doucement ; alors il se pencha vers elle et lui baisa les lèvres ; et tandis qu'il embrassait longuement l'une, peut-être était-ce encore un peu à l'autre qu'il pensait ?

CHAPITRE XII

LE DINER

> Il est sage, celui en qui une déception ou une trahison ne descendent que pour purifier la sagesse davantage. Il est sage, celui en qui le mal lui-même est obligé d'alimenter le bûcher de l'amour,
>
> MAURICE MAETERLINCK [1].

Ce fut certes un événement sensationnel que l'entrée de Périclès et de sa nouvelle maîtresse Concepcion de Bobadilla au pavillon d'Armenonville, le 7 juin au soir, en pleine semaine de grand prix. L'heure était fashionable, car le vulgaire avait presque achevé de dîner et déjà la foule des croquants envahissait sous les arbres les tables dites de

1. *La Sagesse et la Destinée.*

limonade, quand d'une automobile arrivée sans bruit, le couple surgit dans la porte du restaurant.

L'apparition était éblouissante. La plupart des dîneurs se retournèrent. Un silence se fit, et les femmes trouvèrent instantanément aux entremets un goût saumâtre.

D'un fouillis indescriptible de blancheurs, d'une crème fouettée de dentelles, de tulles et de gazes, émergeait une créature splendide, brune et fatale, magnifiquement fardée de couleurs éclatantes. Autour de son cou, des chapelets et des rosaires de perles roulaient, dévalaient et cascadaient en rangs compacts. Sur son corsage, trois pavés d'émeraude, pareils à des pierres tumulaires, faisaient du milieu de sa poitrine une opulente vallée de Josaphat ; deux perles énormes étaient vissées à ses oreilles et de sa chevelure d'encre s'échappait vers l'arrière une sorte d'oiseau omnicolore.

Mais déjà un pilote attaché à l'établisse-

ment la faisait évoluer dans la salle et la menait jusqu'à sa table au milieu de la mer houleuse des clients. Périclès, petit et derrière, semblait le youyou amarré à la somptueuse chaloupe.

Adalbert et Jacquemont, invités par l'heureux amant et qui se morfondaient depuis une heure, se levèrent avec empressement.

Périclès ne s'embarrassait qu'accidentellement d'une femme, mais, quand il venait à Paris, il louait souvent à la semaine, au hasard de l'offre, une maîtresse richement meublée, cela non par ostentation, sentiment dont le modeste garçon était bien éloigné, mais par amour du confortable. « Vous ne couchez pas seulement avec une femme, disait-il, mais aussi avec les draps fins du lit, l'argenterie, les fauteuils délectables, la bonne cuisinière et l'automobile. » Les femmes l'aimaient pour un motif avouable, sa générosité. De par son origine orientale, il avait pour elles le mépris le plus poli et ne les détestait pas voyantes.

Sa nouvelle acquisition n'était pas une inconnue pour Adalbert. Il l'avait rencontrée jadis, alors que petite figurante à l'Olympia, elle représentait, avec d'aimables jambes en manches de veste, le deuxième oignon, la troisième salade ou d'autres légumes décolletés, dans plusieurs revues (toutes spirituelles, sans conteste, puisque la critique n'existe pas pour les music-halls).

Concepcion, ainsi que son nom l'indique, avait le type espagnol et était de Paris. Elle ne parlait que peu le français et pas d'autres langues ; elle était intéressée, bête comme une oie et d'une immodestie canine. Toutes les bonnes fées semblaient donc s'être penchées sur son berceau pour lui prédire une brillante destinée. Et sa carrière fut en effet un perpétuel triomphe. Tout ce que Paris compte de riches défila dans son lit pour des prix variés, souvent surfaits ; tout ce qu'il existe de nobles ou de simili y passa également à titre gracieux, car elle avait le sentiment des usages. Avec cela, sans rigueurs pour les gens de lettres par snobisme, accueillante par goût aux

cabots, voire aux athlètes, accessible enfin à ses moments perdus à quelque déclaration féminine, elle était somme toute assez sympathique. Chez une belle femme d'ailleurs, la stupidité nous apaise : c'est un peu notre revanche. Ainsi, sous la double égide de son vocable immaculé et de son front serein, Concepcion cueillait toutes les joies de la vie : elle ajoutait Périclès à son bouquet.

— Tiens, Dada ! s'écria-t-elle en apercevant Scoury ; on ne vous voit plus jamais. Que devenez-vous ? Avez-vous acheté une conduite ? Cela ne vous réussit pas, vous êtes ravagé et vous avez l'air gaga.

On lui présenta Jacquemont. Jacquemont qui, lorsqu'on le présentait à une femme, avait une certaine façon de coucher les oreillles et d'avancer la mâchoire avec un air avantageux et bestial, parut faire sur elle le meilleur effet.

Concepcion mangea quelques hors-d'œuvre

impressionnistes avec la physionomie dégoûtée que seuls savent prendre ceux qui ont jeûné toute leur enfance, puis on attaqua lâchement un potage qui se défendait mal d'être tiède et, à partir du poisson, le dialogue se divisa. Tandis que Périclès et Scoury reprenaient leurs discussions coutumières, Jacquemont, assis en face de Concepcion, s'ingéniait à la tâche ardue de descendre au niveau de la belle créature et semblait y parvenir sans effort apparent.

Il n'est telle séduction pour ces sortes de femmes qu'une cordiale confraternité dans l'ineptie. Paulus savait à merveille manier cette arme redoutable : Concepcion se croyait en pays de connaissance, elle se livrait, elle racontait son histoire, sa mère abandonnée par un grand d'Espagne qui lui avait promis le mariage. « Un laissé-pour-compte des grands d'ailleurs, » interrompit Jacquemont. Mais Concepcion ne cherchait pas à comprendre, comme chaque fois du reste que les choses lui semblaient compliquées; elle poursuivait, abordait magistralement la politique

étrangère sur laquelle elle assurait avoir de secrets renseignements, mais sans s'y attarder, et enfin ils s'arrêtèrent au thème inépuisable, les qualités de leurs amis communs. Ah ! alors ce fut une battue royale, un véritable massacre. Les hommes eurent leur paquet : on les accusa d'avoir de mauvaises mœurs, de monter à cheval avec des étriers de trois points trop courts et autres choses effroyables. Mais les femmes ! Que de flèches perfides les percèrent, que de pesants coups d'assommoir leur tombèrent sur le crâne ! Dans cette corrida où Concepcion figurait le taureau, Paulus continuait de poser d'adroites banderilles, et frémissante, excitée, la superbe brune, sans le savoir, saluait déjà en lui son vainqueur.

Dans la salle, une intense veulerie montait avec les spirales nuageuses des fumeurs. Les petits vases, sur les tables, laissaient pendre lamentablement leurs trois roses nostalgiques entre les lampes, les tasses à café et les boîtes de cigares. Les Tziganes, hongrois quant à

la moustache et l'aspect verdâtre, renforçaient de phrases molletonnées le tissu pauvre des conversations. Déjà des couples s'en allaient et, le long des vitres de l'aquarium, des lanternes d'auto glissaient dans la nuit bleue.

— Que dites-vous de ma maîtresse? dit à mi-voix Périclès à Adalbert.

— Je la trouve fort belle, mais je ne suppose point que vous en tiriez vanité, car est-il un homme tant soit peu désireux de briguer le titre de sage, et vous êtes du nombre, qui ait la prétention de choisir ses maîtresses et ne laisse pas au hasard le soin jaloux de le jeter dans les bras d'une appétissante créature ou souvent, hélas! d'un chameau? L'amateur éclairé gravit l'escalier de l'Hôtel des Ventes, d'un pas fébrile, il est vrai, mais ne se targue pas de rapporter chaque jour une merveille, et quand un commissaire-priseur enjoué et un engageant expert lui ont insinué une fois de plus un immonde bibelot, il l'accepte avec résignation : « C'était écrit », dit-il ; et il le range

méthodiquement dans sa vitrine, en bonne place auprès des horreurs précédentes. De même vous et moi, Périclès; nous ne visons rien, ne sommes sûrs de rien, mais vivons tranquilles dans l'incertitude acceptée. Le dieu Hasard a notre pratique. J'ai une gravure de Cochin le fils qui représente ce dieu : c'est un jeune homme qui, les yeux bandés, prend des billets dans une urne. De la draperie tombent ensemble des joyaux, des couronnes, des chaînes, des fleurs, des épines, emblèmes des biens et des maux. Aujourd'hui Concepcion a gagné les joyaux, vous les fleurs et les couronnes; vous aviez de bons billets. Mais tirerez-vous jamais le lot des chaînes?

— J'en doute, répondit Périclès, car pour des raisons que je vous ai maintes fois énoncées, je suis sans prétention à l'égard des femmes, et, leur donnant peu de mon temps et encore moins de moi-même, je ne leur demande en retour que quelques complaisances, de bon ton, bien entendu. Peu m'importe qu'en ce moment la belle Concepcion se laisse

faire la cour par votre ami Paulus et que les propos stupides s'échappent de ses lèvres peintes aussi naturellement que le parfum du calice des roses. Je n'ai nul souci de sa pensée absente et m'attache seulement à sa forme matérielle qui, pour l'instant, est assez présentable.

— Périclès, avez-vous jamais été amoureux ?

— Je me suis figuré une fois ressentir ce sentiment violent, à dix-sept ans ; j'étais très épris d'une institutrice de ma sœur qui se refusait et avait en cela de la vertu, car elle couchait déjà avec un de mes oncles, et il n'y a que le premier pas qui coûte. Mais ce n'était là de ma part qu'un enfantillage.

— Après tout, vous n'êtes qu'un sale Turc, reprit M. de Scoury. Il y a autre chose en amour que de gorger de champagne de vagues Concepcions et d'aller, pacha mesquin, jeter le mouchoir de cinq à sept, à des plats du jour adipeux. La belle satisfaction, que de pouvoir réaliser instantanément des désirs aussi vulgaires !

» Rien de ce qui est facile n'est agréable et l'existence de nos jours est trop transparente, inodore, incolore, insipide, comme nous disions au collège, si nous ne prenons pas le soin de la troubler de complications pimentées.

» Je ne vous citerai que pour mémoire et sans expérience personnelle, la stoïque jouissance de résister à une tentation, mais je sais bien que vouloir céder avec le plus mol abandon et voir tout à coup la tentation qui se refuse, est également d'un raffinement exquis.

» En dehors de ce que les femmes nous donnent, nous pouvons espérer ce qu'elles ne nous donneront jamais, et à dater de cet espoir seulement commence le véritable plaisir, car il nous fait les esclaves, non pas d'elles, mais de nos propres chimères. Or, il n'y a qu'un plaisir, c'est ce qui fait mal [1], a dit madame de Noailles.

» Écoutez ceci :

1. *La Nouvelle Espérance.*

» Il y a trois jours, j'ai rencontré au Jardin de Paris une femme qui me veut en ce moment quelque bien. Elle était venue avec son amant que je ne connais pas. Comme je m'étais approché d'elle à la faveur de la séance cinématographique qui clôture le programme, elle me dit à voix basse tout en regardant le spectacle de l'air le plus innocent du monde : « Je veux vous voir. Je me sauverai cette nuit et j'irai chez vous; j'entrerai par la fenêtre. Ne m'attendez pas avant une heure. »

» Je vous laisse à penser l'allégresse où me mit l'annonce de cette escapade. Aussi, quittant sans retard la vile multitude, je rentrai directement chez moi me recueillir et préparer la réception. Vous connaissez mon domicile : j'entr'ouvris légèrement les volets d'une fenêtre dans le salon, sans rien allumer pour ne pas attirer de curiosité indiscrète, puis je me retirai dans ma chambre et, au fond d'un bon fauteuil, un livre à la main, j'attendis.

» La veillée d'armes commença.

» Tel, le futur chevalier devait attendre dans la chapelle féodale l'aube de l'insigne journée,

ou le néophyte des catacombes passer en prières éperdues la nuit qui précédait son baptême. Ah ! l'attente d'une femme, Périclès, minutes adorablement lentes qui tombent une à une sous l'approche du bonheur comme des guerrières vaincues, minutes gonflées d'espoir ou enserrées de doute, pourquoi en ignorez-vous le mystérieux malaise?

» Et pourtant elle était déjà venue, cette femme, je la connaissais, mais cette fois la circonstance renforçait son prestige. Ses paroles furtives m'étreignaient et me brûlaient encore : tout à l'heure elle allait fuir vers moi, elle allait naître toute blanche de la nuit et entrer comme une radieuse passagère ; elle réveillerait des éclats de sa voix mes meubles familiers, et de sa robe odorante que je dégraferais en hâte, comme de la ceinture d'Aphrodite, s'échapperaient les attraits, le sourire engageant, le doux parler, le soupir persuasif et l'éloquence des yeux.

» Il était près de deux heures ; je ne lisais guère mon livre. Je n'avais cependant pas choisi un roman, sachant qu'il me serait

impossible d'y prendre goût, mais un volume de poésie qui, en l'occurrence, se trouvait être celui de Baudelaire. Aux moments d'agitation, je trouve qu'on ne peut lire que des vers : ils épousent les vagues désordonnées de notre pensée, ils s'adaptent, se lient à nous ; ils sont une musique tout bas qui fait vibrer à chaque instant notre âme sonore. Pour les heures tout à fait désolées, je préfère un ouvrage sur les marques de porcelaines, en ce qu'il fait violence à notre attention et nous dirige sournoisement vers l'oublieux sommeil.

...Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche [1].

»Allait-elle venir? L'heure s'avançait oppressante, hostile, énigmatique. Mon esprit aux aguets disséquait littéralement la nuit ; je faisais le départ des moindres bruits dans l'éloignement et si une voiture semblait s'approcher, mon cœur angoissé battait désespérément la chamade, mais elle passait, et puis longtemps après, une autre, et puis une autre encore.

1. *Les Fleurs du Mal.* Recueillement.

» L'avenue se faisait de plus en plus silencieuse. J'étais engourdi sur mon fauteuil, maussade et déconfit comme un enfant à qui on refuse un joujou; les objets dans ma chambre, les tableaux, les meubles devenaient sans consistance, fuyants, ternes et comme infiniment las et tristes. Ils paraissaient partager ma déconvenue et avoir sommeil. Je sentais mes yeux se tirer de fatigue; la visite était maintenant tout à fait improbable et pourtant je voulais espérer encore. Enfin, à trois heures...

Ici M. de Scoury s'arrêta, ménageant son effet.

— Eh bien! à trois heures? dit Périclès.

— Eh bien! à trois heures elle ne vint pas plus qu'à deux ni qu'à une, mais je me couchai, car déjà les moineaux commençaient leurs premiers guilleris et les arroseurs n'allaient pas tarder à répandre sur la ville une rosée municipale. Ce n'était donc plus le mo-

ment pour une femme en bonne fortune de circuler par les rues : une fois de plus, la nuit ensorceleuse, câline et décevante, cédait la place au hideux matin, cet exécrable matin que je ne connais d'ailleurs que par ouï-dire, car je n'ai pas l'habitude de me lever tôt. Mais tout ce que je vous ai raconté est à seule fin de vous prouver que le dénouement de cette histoire fut le plus heureux qui soit. Pour étrange que cela vous paraisse, cette nuit fut admirable, Périclès, car il ne fallait pas que la femme vînt.

» Je la désirais avec violence, je vous l'accorde, j'aurais fait à ce moment tout au monde pour l'avoir, mais le destin fut clément et sage de me la refuser. Mon angoisse fut ainsi prolongée, je nourris une émotion surhumaine, j'eus le temps d'idéaliser cette femme, je la magnifiai, la parai de toutes les vertus de l'absence et, si elle fût entrée alors, qui sait avec quel désavantage sa pauvre réalité se fût mesurée à mon divin mensonge ? Au lieu de cela, elle resta pour cette fois illusoire, lointaine, inachevée, vaporeuse, intangible et

quand, le cœur chagrin, je m'endormis au petit jour, mon sommeil encore fut tout illustré d'elle.

Périclès, dont le binocle jetait des feux malicieux, dit, peu convaincu :

— Vous cultivez les paradoxes en agréable jardinier, mais pour une autre fois, je vous souhaite qu' « elle » vienne.

— Quelles cochonneries racontez-vous donc tout bas à Périclès? interrompit Concepcion.

— Rien. Je lui récite des vers.

— Ah bien! alors, ce doit être quelque chose de propre.

Elle reprit sa causerie avec Jacquemont. On en percevait des bribes :

« Il monte en courses; c'est un garçon intelligent. »

Il est dû à la vérité d'ajouter qu'il y avait un point et virgule au milieu de la phrase, car, si ce sont là deux qualités très compatibles, ce sont néanmoins deux choses distinctes.

Concepcion buvait des yeux le plastronnant Paulus et il y aurait eu gros à parier que leurs pieds chevauchaient sous la table, ce qui est assurément une piètre prise de possession. Mais si un pied de femme est odieux sur une chaussure bien cirée, sur le vernis plus stable des bottines du soir la souillure est moins visible, et puis c'est l'usage et les pieds ont par la suite un si petit rôle dans la besogne d'amour qu'il faut bien leur laisser leur modeste emploi d'éclaireurs.

— Votre ami Paulus me semble galant à miracle, dit Périclès.

— Mais oui, répondit Scoury, et de plus, il a, comme dit Marc Twain d'un de ses héros, une bonne mémoire et la langue bien pendue, combinaison qui assure l'immortalité à la conversation [1]. »

Tout à coup, Anémone passa près d'eux, Anémone qui n'était pas venue dans la nuit

1. *A la Dure.*

précitée et à qui Scoury pensait en racontant son histoire. Dans quel coin avait-elle dîné sans qu'il la découvrît? La voix du cœur est donc une chimère? Elle passa, suivie de son commanditaire, sans se détourner, rosit un peu et envoya d'entre ses yeux mi-clos un sourire du regard si tendre et si dévêtu qu'Adalbert surpris se troubla, perdit contenance et bafouilla complètement, le malheureux.

— Quel est ce bonhomme qui trimballe mademoiselle Anémone? demanda Paulus.

— Un idiot très riche qui m'a fait la cour, répondit Concepcion avec suffisance et détachement, mais il peut se brosser. Il dit qu'il est de Roubaix. Anémone le fait éclairer ferme.

Scoury dit finement :

— C'est du Nord que lui vient la lumière.

Mais son cœur battait à grands coups et il pensait :

« Dieu ! que je l'aime ! Sa bouche me plaît et il n'y a qu'elle au monde... du moins pour l'instant. »

CHAPITRE XIII

LA NUIT BLEUE

L'amour vibrait en moi comme un clavier qu'on frôle,
O câline d'amour bercée à mon épaule !
Et je t'évoquais toute avec ton grand manteau,
Et la touffe de fleurs tremblante à ton chapeau,
Et tes souliers vernis luisant dans la nuit sombre,
Et ton ombre au pavé fiancée à mon ombre.

ALBERT SAMAIN[1].

Sur ses hautes roues grèles, la grande charrette anglaise roulait joyeusement dans la nuit. M. de Scoury recevait Anémone dans sa maison des champs. Il était allé la querir au dernier train du soir à la gare du chef-lieu, et laissant son cocher prendre livraison de la gouvernante, de la petite chienne et autres indispensables colis, il ramenait

1. *Chariot d'Or.*

chez lui la jeune femme à une allure de rapt.

Huit kilomètres de plaine et de forêt à travers la délicieuse et fraîche brume qui venge des journées trop chaudes, vingt minutes à respirer librement. Vite, vite, le nez vers l'écurie, le cheval tirait à pleins bras, la voiture volait sur la route droite. Sur les côtés, les arbres défilaient pour une parade vertigineuse ; en avant des lanternes, des lapins terrifiés fuyaient à grands bonds dans la lumière mouvante.

La forêt obscure frissonnait. Cela sentait le cheval, la résine et le feuillage frais ; et toutes ces choses pacifiques de la nature, parfums et couleurs du soir, qui sont si douces et bienveillantes, le semblaient plus encore parce qu'ils étaient deux et qu'ils ne parlaient pas.

Anémone se sentait tout imprégnée de nuit : elle était venue là par gentillesse, par désœuvrement d'été et aussi parce qu'elle se plaisait avec Adalbert, mais voilà que, sans timidité devant les foules, elle devenait soudain respectueuse et effarée dans le silence noc-

turne, et sa main blottie sous le bras de son ami, faisait de temps à autre de petites pressions craintives qui disaient :

« Mon bon monsieur de Scoury, dans la cité vous êtes mon serviteur indocile, mais ce soir vous êtes l'homme des cavernes qui m'emporte comme un ravisseur : je suis votre prisonnière et je me serre contre vous parce que je suis toute perdue et esseulée dans les ténèbres. »

La lune se levait au-dessus des arbres derrière les deux pèlerins et, en bas d'une côte, le petit village leur apparut, éclairé de face avec ses toits givrés de clarté. La route le traversait de part en part : ce furent d'abord quelques masures tapies en lisière de forêt, puis tout de suite des maisons plus belles, l'auberge au rez-de-chaussée encore allumé, la mairie-école bien sérieuse et carrée avec sa grande horloge qui marquait onze heures à la lune, la place veloutée d'ombre sous les tilleuls bas et le petit clocher de rien du tout pointant à peine de l'humble église endormie.

Aspect chaste, pieux et classique, décor innocent de sommeil que ne parvient pas à troubler le bruit frénétique des roues affolées sautant sur le pavé.

Encore deux cents mètres de maisons, quelques rares réverbères aux mèches agonisantes, l'abreuvoir désert où chantent les moustiques et, à l'orée du village, derrière un long mur couvert de lierre et de rosiers grimpants, la demeure attend, toute remplie de lumières qui éclatent entre les lames des persiennes. La grille ouverte est gardée par un gamin qui porte une lanterne et, dans un virage scientifique, la voiture rentre au grand trot. Le gravier de l'allée croque sous les roues, de vagues silhouettes de chiens viennent flairer, curieux. On est arrivé.

Anémone saute légèrement à terre et, sans rien regarder, dit ce que depuis trois mille ans qu'il y a des femmes et qui ne pensent pas, disent toutes les femmes qui viennent chez un garçon.

Elle dit :

C'est gentil chez vous.

Dès l'entrée, Anémone retire une à une les trois longues épingles qui maintiennent son chapeau comme un grand papillon captif ; elle enlève sa jaquette.

Elle a une chemisette de lingerie avec un joli jabot plissé et une jupe courte à damiers qui la fait plus mince encore que de coutume.

M. de Scoury ouvre la porte de la salle à manger. Une lumière dorée se reflète aux tentures jaunes, blondit d'intimité la nappe, les verreries et les porcelaines lisses.

Un petit souper naïf est prêt : dans les compotiers au marli rustique, les fruits rouges du jardin montent en pyramides, fraises odorantes et cerises virginales.

Le caniche Hylactor, tondu ce matin en l'honneur de la jolie visiteuse, exhibe un derrière trop nu où les caresses font des claques sonores. Dédaigneux des fraises, il hume autour de la table des promesses de biscuits :

« Mademoiselle est servie. »

Après le souper, la lune, qui monte dans le ciel, semble, des fenêtres du salon, une grosse lampe ronde pendue entre les têtes de deux épicéas.

— Promenons-nous un instant, voulez-vous? dit Anémone.

Elle jette au hasard sur ses épaules un grand collet qui la travestit en pâtre et ils sortent.

Le jardin est coupé par deux longues allées d'arbres fruitiers qui se croisent à angle droit. Le jour, ce sont des allées de curé, bordées d'un fouillis enchevêtré de fleurs tumultueuses et champêtres, mais ce soir, cette voûte basse prend un aspect irréel.

Les feuilles sont imperceptibles, couleur de cendre et d'argent, et en dessous, dominant la foule de leurs sœurs plus humbles et perdues dans l'ombre, les grandes tiges des phlox, des roses trémières et des lis se tiennent raides et figées dans le recueillement de la nuit. Toutes les couleurs trop vives qui vont du

jaune au rouge, rappels éclatants du soleil ou gouttes de sang joyeuses et parfumées, ont disparu, rentrées au cœur même des plantes, car rien ne doit plus être que blanc et bleu. Pas un souffle n'éveille les cimes en prière et les amants marchent seuls vivants dans ce peuple immobile.

La lune irradiante tisse à leurs épaules de somptueux manteaux d'azur semés de perles fabuleuses et leur prête son âme imaginaire. Chemineaux mystiques, ils vont lentement dans la nuit bleuâtre éclaboussée d'argent et leurs yeux sont enserrés d'un étrange vertige.

Sont-ils maintenant dans la forêt hindoue, sur les rives mystérieuses du Gange qui roule sous les lotus ses eaux lourdes de volupté et de pourriture, parmi les lianes inextricables, les fougères géantes et les feuilles moites des grandes sagittaires?

Ou bien est-ce la forêt de Brocéliande aux halliers enchantés, où dans les clairières des coudraies les lutins dansent sur la mousse

leurs rondes de sortilège autour d'une prisonnière aux yeux pâles ?

Lune de porcelaine, lune amie des insensés ; nuit miraculeuse et calme, nuit d'été magique qui transforme la modestie de nos jardins en forêts sacrées et pleines de légende, nuit qui baigne de clarté bleue jusqu'à l'âme obtuse des paysans, qui fait déborder d'extase le cœur trop lourd des adolescents et force au rêve la presque totalité des hommes.

Ils sont assis sur un banc de pierre dans l'ombre d'une allée de tilleuls qui masquent la lune oblique. En avant d'eux, dans le grand ciel clair, les étoiles scintillent. M. de Scoury serre contre lui son amie frissonnante, il la sent comme un doux fardeau tiède et la figure aimée est une tache blanche et indécise.

— Vous ne m'avez jamais dit, petite Anémone, d'où vous vient votre nom de fleur.

— Oh ! c'est bien vieux. Quand j'étais petite

fille, je faisais toujours l'école buissonnière et je rentrais à la maison en retard, ayant couru dans la campagne, hâlée, embroussaillée et tout ébouriffée par le grand air. Alors un vieil ami de mon père qui venait souvent nous voir, un brave homme assez érudit, m'appelait Anémone parce que, disait-il, cette sorte de fleur ne s'épanouit bien que sous le vent. Le nom m'en est resté. Et voilà.

— Eh bien ! moi qui ne suis ni brave homme ni érudit, je sais aussi des choses sur les anémones et je vais vous dire d'où sont écloses les premières de ces fameuses fleurs dont vous avez le nom, parce que c'est une belle histoire pour une nuit d'été.

» Voyez-vous, Anémone, c'était par une nuit comme celle-ci, il y a des mille et des mille ans, dans une forêt du mont Liban. Vénus pleurait sur le corps d'Adonis. Le beau chasseur avait été tué par un sanglier et la déesse, qui en était follement amoureuse, si amoureuse qu'elle avait tout quitté pour le suivre, le trouvait mort auprès d'un ruisseau.

» Alors, tout en sanglotant de façon lamentable, elle lava la plaie et ensevelit le corps sous les feuilles ; et de ses pleurs et du sang d'Adonis qui s'étaient mêlés sur la mousse naquirent les anémones.

» Aussi les anémones sont des fleurs éclatantes et tristes et le poison coule dans leurs tiges ; c'est une lourde origine que la pourpre et les larmes, et vous, leur filleule frêle, petite herbe du vent, que me réservez-vous de chagrin ?

D'un geste câlin, Lucienne se blottit encore plus près et dit tout bas, tout bas : « Je vous aime. »

— Entendez-vous, Anémone, le ruisseau qui s'égrène sur son lit de cailloux ? Entendez-vous, au long de la vallée, les plaintes de l'amante douloureuse ? Adonis ! Adonis ! Elle tient entre ses mains la jeune tête exsangue qui penche en arrière et baise éperdument les lèvres blêmies.

» Ses cris réveillent les échos des rochers et

les nymphes des fontaines. La forêt taciturne s'émeut de proche en proche. Les sylvains étonnés quittent l'ombre des cyprès, les napées et les dryades craintives répètent à mi-voix : Adonis ! Adonis ! et mêlés au bruissement des feuilles, mille sanglots dans la nuit transparente montent ensemble jusqu'aux étoiles. »

Mais voici que minuit sonne au loin à l'horloge de l'église, minuit, naissance du Christ, le minuit gothique des clochers qui éparpille une fois de plus en déroute l'armée charmante des dieux païens.

Les voix plaintives se sont tues. Dans chaque arbre, une déesse se fane et retombe à trois mille ans en arrière, et sous l'emprise de l'heure, la terre dépouillée redevient solitaire et chrétienne.

Il faut rentrer. Les amants reviennent vers

la maison dans la clarté nuptiale. Anémone a sa main sur l'épaule d'Adalbert ; elle regarde le ciel ; elle pleure d'être jeune dans la douceur de la nuit et le reflet blanc de la lune tremble au bord de ses yeux mouillés.

CHAPITRE XIV

LA VIOLENCE

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

CH. BAUDELAIRE [1].

Depuis quelques jours une chaleur terrible écrasait Paris d'un casque de migraine. Sous le soleil sans merci, les marronniers dépouillaient avant l'époque leurs feuilles grillées et les passants se traînaient lamentables, luisants et visqueux. Aux terrasses de tous les cafés, des fleuves de bière et d'absinthe passaient en vain dans les gosiers inassouvis. L'obésité

1. *Les Fleurs du mal* (Le Crépuscule du soir).

devenait une infortune. Le bitume des trottoirs fondait sous les pieds.

La tombée du jour faisait éclore devant les portes cochères, comme des compères loriots autour d'yeux malsains, des poussées de concierges en bras de chemise, fumant leurs pipes à califourchon sur des chaises. Les bouches d'égoût et les soupiraux des cuisines exhalaient leurs âmes jumelles. Des odeurs innommables flottaient paresseusement dans les rues.

M. de Scoury venait de dîner. En smoking, le canotier rabattu sur les yeux, renfrogné, maudissant la chaleur et l'incommodité des vêtements, profondément dégoûté de lui-même et encore plus des autres, il s'en allait à petits pas vers le Jardin de Paris, en compagnie du fidèle Jacquemont.

A l'angle de la rue Royale et de la place de la Concorde, un cul-de-jatte d'abord excita violemment son mépris. Il faut dire que ce mendiant avait craché d'abondance en demi-cercle autour de soi, ce qui n'est pas un sport admis :

— Quel immonde individu ! dit Adalbert. Cet homme que son infirmité rapproche de terre, mais prédispose merveilleusement à la vie contemplative, pourrait s'absorber dans la vision du ciel et s'élever en pensée dans les sphères les plus hautes. Au lieu de cela, il fixe avec une satisfaction de monomane le trottoir où ses crachats figurent les étoiles. Qu'y-a-t-il de commun entre ces gens-là et nous, dis-le-moi, socialiste chrétien, dis-le-moi donc.

Jacquemont ne le lui dit pas, parce que la tour d'ivoire d'Adalbert n'était pas de celles qui s'effondrent sous le bélier de la discussion et que d'autre part son cigare tirait mal. Tous ses soins tendaient à enrayer ce désastre.

Scoury, hautain, et Paulus rejetant sans relâche d'énormes bouffées de tabac, laissèrent à tribord les cafés-concerts aux flonflons engageants, et mirent le cap sur l'avenue des Champs-Élysées.

C'était une fête vénitienne de fiacres aux

carreaux multicolores ; lentement, au trot de leurs rosses désabusées, ils roulaient la foule vers le Bois. Les cochers, jaquette débraillée, le pied sur le garde-crotte, le chapeau coiffant la lanterne, laissaient sur leurs coursiers flotter les rênes.

Dans les voitures, des couples mal lavés, assoiffés de fraîcheur et de pelotage, étaient vautrés, effondrés, les mains invisibles, dans l'affalement d'une demi-possession.

Des automobiles, silencieuses et rapides, les dépassaient sans effort, portant d'autres couples réunis dans le même but, mais un peu plus fortunés.

Dans la nuit étouffante et honteuse, une formidable armée partait à la conquête de la volupté, grognards, jeunes recrues et mercenaires, et c'était l'immense et bref voyage de noces d'une foule mariée pour une heure.

Dédaigneux de ces excursionnistes, des gens plus sédentaires se fiançaient sur les bancs. On distinguait dans l'ombre leurs silhouettes fondues.

— Il y a un bel embarquement pour Cythère ce soir, fit observer Paulus avec un contentement patriotique. Je crois que, grâce à ces braves gens et probablement bien malgré eux, monsieur Piot pourra marquer cette nuit d'un caillou blanc.

— Je me fiche pas mal de monsieur Piot, grommela Adalbert. Aimable perspective, de rencontrer dans quelques mois des femmes horribles étalant d'impudiques grossesses. Car je ne sais pas comment font les autres, mais ce sont toujours les femmes les plus hideuses qui affichent injurieusement dans la rue des ventres difformes comme pour crier bien haut qu'il s'est trouvé un jour quelqu'un, enfin, etc... N'insistons pas sur ces ventres réclames.

» Il est joli, l'embarquement pour Cythère. Où sont les grâces d'antan, les robes zinzolines et les habits de soie aux cassures lumineuses, la dame de qui l'on tient les mains et qui cède à regret? Où sont les nuages illustrés d'amours?

» Nous n'avons plus que de mornes spec-

tacles et il n'y a plus de grandeur que dans le laid.

» Mais celui-ci, du moins, nous reste avec toute sa tragique rudesse. Sais-tu, Paulus, ce qu'il faudrait voir aujourd'hui au lieu de cette fête bourgeoise, semi-hypocrite, frelatée depuis la boisson jusqu'à l'idéal? Il faudrait voir la même nuit chaude bassement glorifiée dans un quartier populaire. Crois-tu qu'il doit se passer là-bas, dans les mansardes aplaties sous les toits, dans les impasses et dans les bouges, d'effroyables choses, des choses à mourir de honte, des choses de violence, de traîtrise et de sang?

» Le soleil a fait éclater toute la journée les idées dans les crânes : ce soir, l'alcool flambe dans les yeux des hommes avec son mauvais éclat de fièvre, le désir leur souffle sur la nuque sa bestiale et monstrueuse haleine et, les mâchoires en avant, d'une ruée sauvage ils se jettent sur les filles. Je vois d'ignobles marchés se traiter sous la lanterne des hôtels borgnes.

» J'entends au travers des minces cloisons

les râles bouche à bouche d'amoureux en démence.

» Tout est frénésie, bataille et luxure.

» Dans les arrière-boutiques, dans les chambres sordides, parmi les menaces, les hoquets et les injures, des brutes en sueur s'accouplent à des femmes flétries ou écrasent de leur pesante ardeur la chair équivoque de gamines impubères. Et dehors, à la sortie des cabarets, des gens guettent dans les ténèbres brûlantes, les couteaux crèvent atrocement les poitrines, pour la joie tumultueuse de tuer. Le sang gluant et noir éclabousse la ville.

» Ah ! juillet qu'on nomme le mois rouge, mois qui déchaîne le meurtre et la folie !

» La terre craque et se fend, les herbes crépitent, l'air chaud monte en tremblant et déforme l'horizon et, à travers les paupières criblées de soleil, de grands ronds rouges dansent devant les regards comme des coquelicots désordonnés dans le fourmillement des épis.

» C'est la hantise de la couleur rouge. L'été appelle le sang pour le marier à la lumière. Les jeux du Midi sont des jeux violents et

cruels. On n'imagine les sacrifices antiques, les égorgements de mille victimes, les combats du cirque que sous un jour ardent et quand, dans les courses espagnoles, le dos du taureau ruisselle en plein soleil par vingt blessures éclatantes, son sang est pour les yeux une telle caresse que les femmes en pâlissent d'émoi et qu'il éteint alentour tous les ors et toutes les soies du monde.

» Depuis des années, cette fin de saison à Paris m'épouvante. Torpeur et anémie. Quand donc septembre, ses premiers feuillages rouillés et son délicieux crépuscule à six heures? »

Jacquemont entraînait adroitement vers le Jardin de Paris M. de Scoury chantant son air de bravoure. Ils firent une entrée discrète, et après quelques circuits à main gauche, vinrent échouer dans les fauteuils en osier qui bordent la piste d'un massif panaché de vieillards et de jeunes crétins.

Ce soir-là, le jeune crétin dominait sur le

vieillard comme le géranium empiète sur le modeste réséda, et essayait contre les femmes la triple séduction du panama avantageux, du verbe bruyant et de l'œil flapi. Résignées par avance, ces dames souriaient professionnellement.

C'était, avec l'enthousiasme du cheval aveugle faisant tourner une noria, la promenade en cercle d'élégantes patibulaires, grosses et paresseuses filles des provinces qui n'avaient de léger que les mœurs, ou Parisiennes grêles, phtisiques, aux yeux charbonnés, inspirant une saine insécurité, le tout splendidement revêtu de toilettes d'un goût nègre, acquises avec conscience.

— La saison et la soirée s'avancent, dit Paulus qui possédait le sens pratique. D'ici une heure on aurait le lot pour pas cher.

Le quadrille naturaliste retenait sa clientèle de doux maniaques, un gigantesque orgue mécanique faisait avec fracas à lui seul la besogne de cent instrumentistes à contre-me-

sure et, dans la cage ronde de l'orchestre, les musiciens sans emploi attendaient mélancoliquement qu'on leur jetât du pain. Dans le tir lointain les sportsmen véritables exerçaient leur adresse en transperçant des œufs et des stocks imposants de pipes.

— Nous sommes bien ici, dit Adalbert dans son fauteuil. Quoique ces gens ne me soient guère sympathiques, leur compagnie matérielle me réjouit. A mon corps défendant, je suis sociable, car il n'est pour moi pire solitude que celle des soirs d'été.

» Tant que le soleil éclaire, sa gaieté m'accompagne, mais dès qu'il est couché et que je ne l'ai plus là pour me soutenir, je retombe tassé sur moi-même, immensément seul. Je ne saurais te dire pourquoi, mais je regarde avec une crainte infinie le désespoir de cette ombre qui croît et envahit mes yeux et j'ai l'envie de hurler dans la nuit, comme sur une plage déserte, un enfant tout nu qui réclamerait sa nourrice.

» Et c'est cela, je crois, qui précipite tant

de gens les uns contre la poitrine des autres, et leur fait joindre de pauvres bouches de misère, c'est qu'il y ait des soirs comme celui-ci où l'on a le cœur si lourd qu'il faut absolument trouver quelqu'un pour vous aider à le porter.

Une femme se détacha d'un groupe, s'avança vers les deux amis et tendit cordialement à Paulus une large main, jadis dédiée à l'évier, puis se tournant vers Adalbert, elle lui dit :

— Tu ne me reconnais pas ?

M. de Scoury assura que, n'étant pas né pour le trône, il n'avait aucune mémoire des physionomies.

— C'est moi qui ai été élevée par ta tante.

A ces mots, les yeux de Scoury se dessillèrent. Il se souvint alors d'avoir rencontré un ou deux ans auparavant à Montmartre cet heureux produit de l'éducation de sa tante. Ils s'étaient mis par hasard à causer et l'im-

prévu de la conversation avait amené la jeune espiègle sur le sujet de ses premières années. Elle était Lorraine, des environs de Nancy et avait été recueillie par une vieille dame charitable qui se trouvait être la tante de M. de Scoury et qui, après une jeunesse à la cour du feu empereur et un veuvage mouvementé, consacrait son gâtisme à préparer les orphelines du pays à des carrières libérales.

— Eh bien ! chère cousine, comment cela va-t-il ?

La cousine dit qu'elle se portait à merveille, mais qu'on la conduisît aussitôt au bar parce qu'elle se sentait fort altérée et qu'on y retrouverait une de ses amies, personne d'un commerce charmant.

Le sentiment de la famille et la soif évidente de Paulus décidèrent Scoury. Habitué à l'eau pure, il but courageusement le plus sévère des cocktails. La petite Lorraine célébra pour les deux amis les vertus de son ancienne

bienfaitrice et dérouta leurs connaissances géographiques en affirmant avoir pris de nombreux bains dans la Meurthe-et-Moselle.

Adalbert l'écoutait, ravi. Elle semblait assez jolie : sa figure était peinte avec plus de bonne volonté que de talent, mais les yeux réguliers et la bouche jeune n'étaient pas pour déplaire. Elle le regardait gentiment. Il la colorait des feux du cocktail et la pochardise lui donnant l'âme de mansuétude d'un Rousseau et d'un Tolstoï, soudainement bon, il cria à ses auditeurs ahuris :

— Je fais des excuses au cul-de-jatte de tout à l'heure. Oui, sans conteste, la vie est belle, mais encore faut-il, pour la goûter pleinement, être sain de corps et insensé d'esprit. Il ne fut jamais, que je sache, d'hommes-troncs parmi les rêveurs illustres, ce qui tend à prouver que pour admirer en toute sérénité le vol glorieux des nuées et l'assemblage étincelant des astres, que pour spéculer à l'infini sur l'éternité dans ses problématiques rapports avec l'espace et le temps,

pour rester divinement immobile enfin, il est indispensable d'avoir des jambes.

» Je fais des excuses à la foule amoureuse que j'ai insultée ce soir par mes propos, car, de ces gens que j'ai rencontrés, ne suffit-il pas que quelques-uns soient sincères pour racheter l'iniquité de tous les autres. Et dans cette nuit d'accordailles, j'aime à voir sur les bancs ces jeunes femmes souples et abandonnées aux bras des hommes et qui, d'un dernier geste de pudeur, rajustent les peignes dans leurs chevelures croulantes.

Déjà, sans déclamation, le voluptueux Paulus avait commencé de lutiner l'autre demoiselle.

L'aurore les trouva dans un restaurant de la place Pigalle. La vaillante petite Lorraine, un bras autour du cou d'Adalbert, pintait verres sur verres, avec la satisfaction justifiée d'avoir déniché rapidement un amateur et la

perspective plus raffinée de devenir pendant quelques instants véritablement la nièce de la vieille tante.

Jacquemont, fortement éméché, dansait un quadrille en face de deux négresses et d'un cocher en livrée.

Ainsi, M. de Scoury se trouvait dans la posture de ceux-là mêmes dont naguère il vitupérait la conduite, et à quelques heures de distance, par la cause initiale d'un simple cocktail, il infligeait dans la pratique un éclatant démenti à ses propres théories ; mais il n'avait pas la prétention d'être logique et d'ailleurs il n'y a que les imbéciles pour ne jamais changer d'avis.

CHAPITRE XV

L'ERREUR

Autour de mon corps las que ton image habite
J'ai porté tout le jour ton ardent souvenir
Roulé comme un ruban d'angoisse et de désir
Qui m'enserre et me précipite...

COMTESSE M. DE NOAILLES [1].

De Deauville. Lettre écrite par M. de Scoury à Lucienne Anémone.

Êtes-vous dans votre jardin, par ces beaux jours interminables de l'été? Vous devez être depuis le déjeuner sur la chaise longue de rotin à l'ombre croissante du bouquet de marronniers : vous êtes étendue dans des vêtements imprécis et diaphanes, deux coussins

1. *L'Ombre des Jours.*

mous sous votre tête et, sur vos genoux, un livre refermé où l'un de vos doigts marque encore la page; votre cou délicat semble ombré de bistre et dans un halo rosé votre figure est toute transparente. La bouche et les yeux sont mi-clos, détendus par la chaleur.

Votre petite chienne, étalée par terre, au soleil, sur le ventre, étire avec précaution ses jambes de derrière et bâille en sortant une langue pâle, mince, immensément longue et qui se retrousse du bout.

Les trois sapins, les ifs dorés, les noyers qui sentent une odeur acide, l'érable aux feuilles frangées d'argent, les genévriers en cônes bien réguliers, les bouleaux dont l'écorce est enduite de chaux, les châtaigniers et les sycomores sont fixés par leurs pieds immobiles, mais tournent vers vous leurs feuillages découpés et vous regardent avec plaisir. Le gazon a ses petits cheveux drus taillés en brosse pour faire doux là où vous marchez, les cerises sont des milliers de

lèvres fraîches qui vous appellent et les fraises vous offrent leurs bonnes joues rouges et cuites pour que vous y mordiez.

Et les petits œillets qui poivrent les narines et les géraniums un peu bêtes mais si éclatants, les dernières roses nées en retard qui affrontent ce terrible mois si chaud, les pensées avec leur habit sérieux et les fleurs innombrables dont je ne sais pas les noms, en grappes violettes, blanches ou roses, tous et toutes vous aiment, fleurissent, mûrissent pour vous et disent :

— Mais où donc est le monsieur qui, d'un air important, faisait un cours de botanique et qui n'y entendait rien? Combien nous serions désireux de le revoir!

Et les grands arbres jaseurs rient en s'éventant du bout de leurs branches.

Souveraine de ces deux hectares de parfums et de sucre, jolie jardinière maniérée sous votre capeline de linon, je pense à votre visage en ce jour languide du mois d'août, et les endroits que j'associe à votre souve-

nir se parent pour moi d'une grâce indicible.

Depuis deux jours que je vous ai quittée, Anémone, il me semble que j'ai encore dans mes doigts la forme et la chaleur de vos bras.

Chaque fois que je vais vous voir, je reviens ainsi grisé de vous, et grisé est un bien vilain mot, mais mon cœur et ma tête sont remplis d'une telle confusion lumineuse et chantante ! Par-dessus les plaines ensoleillées et fertiles, ce sont des cloches à toute volée qui se répondent pour crier le jour de fête; tous les milliers de petits atomes dont je suis fait prennent leur part de ce tintamarre de joie et alors, alors j'écris des inepties.

Comme il est bon, Anémone, de vous aimer et de me lancer sur cette route à une allure d'automobiliste, sans plus penser à rien et ébloui de vitesse. Vivre de plus en plus fort et de plus en plus vite, jusqu'à la bonne culbute avec toutes les côtes et la mâchoire enfoncées.

Évidemment il n'y a qu'une chose qui compte, c'est baiser la bouche d'une femme! Cela est écrit entre toutes les lignes qui ne le proclament pas; c'est la seule vérité qui resplendisse ici-bas. Il n'y a qu'un homme pauvre, qu'un homme malheureux, qu'un homme vraiment pitoyable, c'est celui qui ne désire pas cela ou à qui cela se refuse [1]!

Ici, beaucoup de femmes. Des femmes qui ne sont rien et pourquoi pas vous? Et ne cesserai-je jamais, amie lointaine, de placer entre toutes les figures et moi l'image flottante de votre sourire?

Écoutez la triste histoire de la Rose.

Elle est une belle rose à qui personne ne fait attention. Elle est rouge sang, elle a l'air en velours, elle se pâme d'elle-même sous les effluves de son parfum.

Une jeune dame nonchalante se promène dans le jardin; son cou est nu car nous

1. René Boylesve, *Mon Amour*.

sommes en août et un grand chapeau de paille flexible lui met la figure dans une ombre légère; elle a des gants de suède clairs qui montent jusqu'au coude et sont tout plissés sur ses petits poignets, un sécateur et, au bras gauche, une corbeille, civière pour les fleurs blessées.

La dame cueille à droite, cueille à gauche; sous le craquement brusque de la coupure, les roses-roses et les roses-thé tombent timidement dans la corbeille et les roses France s'écroulent avec lourdeur comme de fiers guerriers mortellement atteints, et aussi les Maréchal Niel et les Gloire de Dijon; notre pauvre rose est triste de ne pas être choisie; pour être respirée par la dame si jolie, elle sacrifierait de tout son cœur le fil fragile de sa vie, mais en vain; la dame s'éloigne sans l'avoir regardée.

La rose n'a plus de goût à elle-même et

..... Douce à souffrir,
Ne sait rien qu'exhaler ses parfums et mourir [1].

1. Albert Samain, *Chariot d'Or*.

Mais elle s'attriste sous le soleil trop dur et quelques jours après, ayant gâché sa vie, n'ayant charmé aucun regard ni embaumé aucun corsage, elle courbe lamentablement son front. Un moineau maladroit heurte en passant sa tige et tous les pétales ensemble tombent en rond sur la terre du massif.

Ainsi de nos journées perdues, ô Anémone.

Avons-nous goûté aucun parfum de ce jour qui s'offrait à nous? Qu'avons-nous cueilli de ces heures qui sont hier et qui seront bientôt autrefois?

Vous gaspillez le temps, femme imprévoyante, comme si ce devait être éternellement l'été.

Croyez-moi. Hâtons furieusement la moisson des fleurs. Jetons-les pêle-mêle en monceaux de parfums dès aujourd'hui dans notre chambre, que toute leur odeur emprisonnée nous monte longtemps à la tête.

Comme les sages abeilles, ivres de soleil et

de miel, je voudrais extraire avec vous toute la joie des jours. »

Cette lettre eut un résultat inespéré. En effet, Lucienne ne la reçut jamais.

M. de Scoury l'avait bien terminée et cachetée, mais encore sous le coup de la nouvelle récente qu'un de ses amis venait de perdre dans un accident assez sérieux son père, sa mère et quelques comparses, et pensant qu'il était urgent de lui envoyer des condoléances, il écrivit par erreur sur l'enveloppe, l'adresse de son infortuné camarade.

Il se disait méthodique, mais pour une fois fut distrait. L'orphelin surpris eut donc de lui une lettre enflammée, et Anémone, ne recevant rien, crut qu'Adalbert l'oubliait et l'en aima davantage.

CHAPITRE XVI

L'INTERMÈDE

J'ai des jardins profonds dans mes yeux d'émeraude,
Des labyrinthes fous, d'où l'on ne revient point.
De qui me croit tout près je suis toujours si loin,
Et qui m'a possédée a possédé la Fraude.

ALBERT SAMAIN [1].

La soirée battait son plein au casino de Trouville. Si dans les salles du rez-de-chaussée, les petits chevaux étaient assiégés par des dames moustachues et de tout jeunes innocents, une chambrée infiniment plus brillante grouillait au premier étage, dans le cercle dit réservé.

Dès le vestibule, une atmosphère de luxe et de sévérité imposait le bon ton. Des marins

1. *Au Jardin de l'Infante* (Orgueil).

du pays, revêtus pour la circonstance de livrées à la française, retiraient respectueusement les manteaux pour le vestiaire et, à la porte, un surveillant malintentionné inspectait chaque entrée d'un œil qui perçait les âmes.

Dans l'espace restreint laissé libre par les tables de baccara, une foule s'écrasait avec des prétentions aux belles manières. Des femmes aux épaules superbes lançaient des toilettes décolletées et coûteuses, et enchevêtraient la majesté de leurs traînes dans les pieds trébuchants des voisins.

Les gens fortunés, propriétaires de bateaux ou d'écuries de courses, coiffés de petits chapeaux mous genre pifferaro, étaient venus là faire la fête, laissant dans les villas leurs femmes jouer au bridge ou à tout autre jeu. Des boutiquiers, mués pour quinze jours en hommes du monde, s'ingéniaient à perdre leurs cinquante louis avec un flegme distingué et sans réclamer un timbre-quittance.

Mais les petits joueurs se ruaient à leur

perte qui les attendait à chaque table sous la forme d'un monsieur juché sur une chaise haute. En effet, la soirée était mauvaise pour les pontes : les banquiers, le cigare aux lèvres, les assommaient sans relâche sous les huit et les neuf.

Périclès et Scoury entrèrent ensemble.

Périclès louait tous les ans la même villa à Deauville et invitait Scoury à y passer le mois d'août. C'était une conjonction qui, depuis deux lustres, se reproduisait avec une régularité astronomique.

Les premières années, Adalbert s'était mesuré au baccara dans des luttes sans gloire et sans succès durables ; la sagesse lui vint avec la diminution des fonds. Périclès n'était pas joueur, mais se croyait forcé de perdre parfois une petite somme, en tant que notabilité de l'endroit et comme il eût payé son impôt au percepteur.

— Si cela ne vous ennuie pas, dit Scoury,

nous aurons tout à l'heure une femme à souper. J'en suis convenu avec elle aujourd'hui aux courses et elle doit nous rejoindre ici. C'est mademoiselle Edith Wintermere, la danseuse américaine qui a eu cet hiver assez de succès à Paris. La connaissez-vous ?

— De nom, seulement. Je ne l'ai jamais vue.

— Vous m'étonnez. Elle est ici depuis plusieurs jours et en ce moment même elle danse au théâtre pour la représentation de charité qui a lieu ce soir au profit des naufragés et autres sinistrés du même acabit. Elle n'a rien de particulièrement beau, sauf des yeux sauvages qui sont intéressants. Vous en jugerez d'ailleurs, si elle vient, ce que je ne garantis pas.

» Il y a encore une forte partie ce soir.

Ils se tinrent un instant près de la table où l'on jouait le plus cher. Aussitôt, comme pour les distraire, celui des pontes qui avait les cartes en main se tint au point de cinq et

fit perdre à son tableau un coup énorme. Un sourd grognement de rage et de mépris parcourut ses compagnons d'infortune ; les spectateurs debout eux-mêmes en frémirent de dégoût ; sous quinze paires de regards vengeurs braqués comme des escopettes, le coupable, un sexagénaire timide, n'osa plus lever les yeux et s'occupa exclusivement de ses ongles qu'il avait sales.

Le banquier, ventripotent, tête nue et frisé, fumait avec le détachement jovial de Bouddha posé sur son lotus.

— Il est regrettable, dit Adalbert, que Sa Sainteté Pie X qui n'aime pas à se taire, ne se soit pas encore prononcé par quelque bref, bulle ou encyclique sur l'opportunité du tirage à cinq.

» Bien que dans cette question particulière, l'infaillibilité ne lui ait pas été assurée par le concile du Vatican, son autorité, j'en suis persuadé, serait d'un grand poids pour faire cesser les discussions. On ne verrait plus comme aujourd'hui, à la suite d'un coup

malheureux, un vieillard, un vétéran du baccara, déshonoré pour le restant de sa carrière et ce serait une consolation dans la perte que d'avoir le Saint Père avec soi.

— L'occasion m'est bonne de vous rappeler que j'appartiens à l'Église orthodoxe, répondit Périclès, et que comme tel je ne m'inclinerais pas devant les décisions dogmatiques du pape. Dans ce temple du hasard, les religions les plus diverses fraternisent et chacun, pour mettre le maximum des chances de son côté, invoque un dieu différent ou suit une méthode empirique.

» Beaucoup sont revenus au culte primitif du fétiche, car personne n'est plus superstitieux qu'un joueur et certaines dames se créent ici de notables revenus par leurs simples fonctions de porte-veine. Elles coupent la banque et assistent à la partie derrière la chaise du banquier, importantes et dans une attitude d'ange gardien aux ailes repliées, quittes à s'éclipser si la chance paraît tourner contre leur protégé et à attendre dans la salle un nouveau Numa en quête d'une Égérie.

» Tous ces petits manèges m'amusent et c'est ce qui fait pour moi la supériorité du baccara sur la roulette trop anonyme de Monte-Carlo : la lutte plus humaine, la physionomie des uns et surtout l'absence complète de physionomie des autres.

» Vous avez là des amis, Adalbert, qui font des différences colossales et que j'admire pour leur impassibilité.

— Pour jouer à ce jeu-là, dit Scoury, il faut avoir la vocation. Avec un peu d'apprentissage, on devient ponte comme en d'autres circonstances on deviendrait conseiller municipal ou vidangeur. Mais on naît banquier.

» La question d'argent est secondaire. On la règle plus ou moins péniblement le lendemain. Le soir, il n'y a que la galerie qui existe : ces messieurs sont en représentations.

» Et c'est là qu'on voit qu'il est plus difficile de gagner que de perdre, je veux dire de savoir gagner avec aisance, placidité et naturel.

» Dans la perte, une gueule empoisonnée, sans récriminations, est de mise et s'acquiert sans trop d'efforts. Ainsi le boxeur en condition reçoit avec renoncement des coups de poing sur le nez. Mais dans le gain ! Il ne suffit pas de s'asseoir sur sa chaise, de se coller un énorme cigare dans le bec et d'abattre neuf à tous les coups ; ce serait trop simple. Au milieu de l'irritation ambiante, de la méfiance hostile des pontes, le moindre geste, la moindre plaisanterie sera imputée à crime et tel qui pourra perdre cinq mille louis avec un tact parfait, ne saura jamais en gagner cinq cents avec ce je ne sais quoi de dégagé qui caractérise le beau joueur, cet air de dire : C'était prévu ; rien de plus rationnel que ce soit vous qui perdiez et moi qui gagne ; nous sommes là pour cela, mais ne m'en veuillez pas, c'est sans importance ; nous jouons des picaillons, des reis, de simples haricots...

— Somme toute, conclut Périclès, rien n'est plus vilain à regarder jouer qu'un beau joueur. Il passe de l'aspect pitoyable du condamné à mort à la physionomie de l'idole

engraissée d'offrandes et, dans ces fortunes diverses, toute expression lui est interdite, hormis celle d'imbécillité. Maudissons le jeu et plaignons le joueur.

» Mais je vois une place libre et c'est précisément le numéro huit qui me porte bonheur. Je m'assois une minute ; vous permettez. A tout à l'heure.

Périclès joua cinq coups et perdit cinq billets de cent francs. Il se leva pour aller retrouver Scoury et l'ayant cherché, il l'aperçut dans un coin du salon causant avec la danseuse aux yeux sauvages.

Brune, sans chapeau et avec seulement un ruban noir dans les cheveux, moulée dans une robe de satin liberty vieil argent, elle était debout, grande, solide, fièrement campée.

Comme l'avait annoncé M. de Scoury, ses yeux immédiatement attiraient l'attention. C'étaient, tout près sous les sourcils extraordinairement fournis et entre les longs cils

sombres, de bizarres prunelles grises de félin, de splendides yeux de mystère et de mensonge, traîtres, câlins, pathétiques, et à s'approcher pour la première fois de cette femme, on avait aussitôt envie de la battre, rien que pour humilier et blesser et faire souffrir ces méchants yeux-là.

— Monsieur Périclès Volos, grec, dit Adalbert ; mademoiselle Edith Wintermere, américaine. Je n'ajoute pas comme une dame de mes amies : Vous devez vous connaître, puisque vous êtes étrangers tous les deux.

Ils allèrent ensemble dans la salle du restaurant. Il y eut une manière de souper avec deux demi-castors qui faisaient des grâces à la danseuse et cinq ou six hommes.

Périclès ne dit presque rien, étant d'un naturel réservé ; Adalbert songeur réfléchissait au moyen de circonvenir la jeune femme. Par contre, les autres messieurs discoururent beaucoup et fort galamment sur les sujets les plus grivois. Mademoiselle Edith but pas mal

de champagne et parla à tort et à travers, spirituellement d'ailleurs. Elle ne manquait pas d'intelligence mais elle semblait d'habitude un peu timbrée et ce soir-là spécialement ses cils battaient et elle donnait des signes d'énervement manifeste.

Les meilleures choses ont une fin; au bout d'une heure, l'agréable société s'était tout dit et on se leva pour partir.

— Monsieur de Scoury, voulez-vous me reconduire jusqu'à ma voiture? dit mademoiselle Wintermere.

— Est-ce que nous rentrons? demanda ingénument Périclès à Adalbert.

Mais celui-ci lui avait déjà envoyé un vigoureux coup de poing dans les reins et lui dit tout bas :

— Taisez-vous donc, animal, et ne dites pas que nous habitons ensemble ; je vais tâcher de me faire rentrer par la bonne femme.

En bas, quand l'automobile fut avancée, Scoury demanda à la dame :

— Où habitez-vous ?

— A l'Hôtel de Paris.

— Comment ? C'est pour aller à l'Hôtel de Paris que vous avez besoin d'une automobile ? Mais il y a cinquante mètres.

— Oh ! je ne tiens pas sur mes jambes.

— C'est juste. J'ai déjà remarqué que toutes les véritables danseuses ne peuvent pas faire trois pas sur le trottoir sans se prendre les pieds l'un dans l'autre et marcher sur les genoux. Manque d'orchestre, sans doute.

» Mais il n'est pas tard ; vous n'avez pas sommeil ; puisque vous avez votre voiture, ce qui serait gentil, ce serait de me reconduire, moi, jusque chez moi.

— Très volontiers. Montez.

Une fois dans la voiture, elle lui demanda :

— Vous n'avez pas donné d'adresse. Où dois-je dire au mécanicien d'aller ?

— A Honfleur.

Elle le regarda un instant fixement et dit au mécanicien :

— Victor, allez à Honfleur.

La voiture montait rapidement le raidillon qui sort de Trouville. Le moteur rageait.

Scoury pensa :

« C'est le moment de dire quelque chose d'idiot. »

Il dit :

— Aimez-vous la truite ?

— En voilà une stupide question !

— C'est parce que vous ne dites rien ; alors je prends mon sujet de conversation habituel pour les dîners en ville auprès de jeunes filles congelées. Ce n'est pas très fort, mais c'est un début.

— Eh ! que voulez-vous que je dise ? Tous ces gens m'ont énervée.

Elle baissa la glace violemment ; elle regardait dehors dans la nuit, dans le vent, et mordait cruellement une rose inoffensive.

Adalbert lui prit le bras au dessus du gant et, la griffant un peu, la força à se retourner :

— Pourquoi avez-vous de méchants yeux?

— Parce que cela me plaît.

Il la griffa plus fort.

— Et moi cela me plaît de vous embrasser. D'abord, c'est poli.

Elle se débattait et le repoussait, disant :

— Qu'est-ce que vous faites? Je ne veux pas, je ne veux pas.

Mais lui l'embrassait au hasard dans les cheveux, dans le cou, il lui parlait tout contre sa joue, d'une voix hachée de baisers :

— La Providence... mystérieuse en ses desseins... n'a pas réuni à une heure du matin... sur la côte d'Hennequeville... Adalbert de Scoury... Français, et Edith Wintermere, Américaine... dans une 24 H. P. Panhard... uniquement pour se parler de truite. Obéissons à la destinée.

A la fin, leurs bouches se rencontrèrent et elle céda, détendue, comme morte.

C'était un long, immobile baiser qui les emportait et glissait sur tout le ruban de la route ; ils s'embrassaient les yeux ouverts. M. de Scoury, qui était à droite, voyait par la portière de gauche scintiller les feux du Havre au-dessus de la mer pleine d'ombre ; sa compagne, moins favorisée, n'avait vue que sur les collines et le défilé fantastique des arbres.

— Vous savez, je ne vous aime pas, dit Edith.

— Mais moi non plus, répondit Adalbert.

— J'aime un homme qui est loin d'ici et je voudrais bien le rejoindre. Je ne vous aimerai jamais.

— Femme aux méchants yeux, moi aussi j'aime une femme qui a de doux yeux, qui est loin d'ici et qui n'est pas une sauvage comme vous. De vous je n'attends que de la haine.

Mais ils se défiaient encore, les bouches

jointes, et leurs caresses démentaient ce que disaient leurs lèvres.

Dans la nuit complice, à toute vitesse, la voiture filait, filait, les entraînant enlacés vers les royaumes ténébreux du désir.

Les phares éclairèrent des blancheurs de maisons. Villerville. Il fallait songer à devenir moins platoniques. M. de Scoury pensait que la limousine automobile, pour être en progrès sur l'antique fiacre, ne recèle cependant pas encore le summum du confortable ; mais à la guerre comme à la guerre ! Il préparait donc ses ultimes dispositions de combat quand la voiture s'arrêta soudain. Le chauffeur descendit et ouvrit la portière.

— Qu'y a-t-il, Victor ? dit miss Edith sortant d'un rêve.

— Je crois que nous n'aurons pas assez d'essence pour aller jusqu'à Honfleur et que ce sera même bien juste si nous en avons assez pour rentrer.

— Eh bien ! Retournez.

— Chauffeur de mon cœur, s'écria Adalbert en lui-même, combien ta flegme sert mes intérêts. Tu es un intelligent mécanicien et tu auras un louis.

Au retour, mademoiselle Wintermere dit d'une voix mourant de honte :

— Faites-vous déposer au casino, à cause du mécanicien, vous reviendrez après. Chambre 78.

Quand Adalbert reparut, essoufflé par l'escalade juvénile de deux étages, miss Edith était déjà couchée. Ses vètements jetés sur une chaise sans aucun soin affirmaient son âme artiste. Une seule bougie l'éclairait, car l'électricité de l'hôtel était éteinte et à cette lueur précaire et mouvante ses regards de fauve brillaient vraiment d'un insolite éclat.

Scoury, qui avait des usages, fit mine de dire quelque chose.

— Taisez-vous, lui dit-elle brutalement, ce sont des paroles inutiles.

Ce fut une étrange nuit, frénétique et muette près des admirables yeux. Ah ! la merveilleuse langue qu'ils parlaient, ces yeux de démence, et quels voyages de rêve on faisait dans leur eau changeante. Ils mouraient et s'allumaient tour à tour, ils variaient à l'infini, transfigurés, agrandis, intenses. Ils appelaient comme d'extravagants abîmes ; le soleil, la joie y glissaient en flottilles heureuses et aussi les tristesses et les envies de pleurer voguaient à la dérive et, sur leur clarté profonde, les désirs passaient tumultueux et noirs comme les nuées de la tempête.

Par intervalles, Adalbert songeait qu'il n'aimait pas cette femme à laquelle il se liait avec tant de violence ; il la connaissait à peine ; elle aimait son amant.

Il pensait :

« Nous sommes des menteurs,

. . . . . Vous mentez, ô fleur nue
De mes lèvres [1]...

» Mais quand donc mentons-nous? Est-ce ici dans l'ardeur de nos corps? Est-ce là-bas dans nos larmes auprès des autres?

Le jour entre-luisait au travers des persiennes. Les petites vagues courtes de la mer mouraient au loin sur la plage.

Lorsqu'il crut avoir suffisamment apprivoisé les yeux sauvages, M. de Scoury prit congé avec discrétion.

Il arriva fort tard à la villa de Périclès, se glissa en tapinois jusqu'à sa chambre et se mit au lit, éreinté, abruti et satisfait.

Quand, vers les onze heures du matin, il fut réveillé par un peu de bruit à sa porte, il ouvrit un œil atone et vit Périclès qui, d'un air farce, lui présentait pompeusement sur un

1. S. Mallarmé, *Hérodiade*.

plateau des couronnes de laurier en papier dénichées on ne sait où.

Adalbert se leva sur son séant et demanda :

— Combien y en a-t-il ?

— Cinq, dit Périclès.

— Trois suffiront, répondit modestement M. de Scoury.

CHAPITRE XVII

LA QUIÉTUDE

> ... les jours ordinaires sont en somme la substance de notre être. Plus d'une année s'écoule sans passions, sans vertus, sans miracles Apprenez-nous à vénérer les petites heures de la vie.
>
> MAURICE MAETERLINCK [1].

Madame Fontauger venait fréquemment de la campagne à Paris, mademoiselle Anémone attendait en paix dans sa maison de Neuilly que revînt l'époque des répétitions à son théâtre et Adalbert avait partagé loyalement son mois de septembre entre les deux.

La sincérité est un défaut intolérable. L'édu-

1. *Le Trésor des Humbles.*

cation actuelle est heureusement arrivée à nous guérir à peu près de cet exhibitionnisme révoltant. M. de Scoury demeuré d'une franchise rétrograde éprouvait encore le remords nécessaire à la jouissance. Sa duplicité le ravissait ; il se complaisait dans son machiavélisme, qui n'étonnait d'ailleurs que lui, car les dames savaient toutes les deux à quoi s'en tenir et ne disaient rien, l'une par petite lâcheté et découragement, l'autre parce que ces considérations la laissaient parfaitement indifférente.

Il est à remarquer que deux femmes qui ne se connaissent pas et que rien n'associe qu'un amant commun, ont une singulière tendance à le convoquer la plupart du temps le même jour. Et c'est là assurément la principale difficulté pour le stratégiste qui doit partout à la fois courir porter la victoire.

Pour qui a la confiance, c'est un de dire et de vaincre et M. de Scoury se tirait assez bien de ces attaques sur plusieurs fronts ; mais,

comme Napoléon, il eut sa guerre d'Espagne. Anémone le perdit.

Au début facile à vivre, elle apparaissait maintenant d'humeur inégale, décevante, semblant se rendre à merci pour se reprendre aussitôt et se dérobant de façon inattendue. Si madame Fontauger, poussée par l'amour, inventait pour venir deux fois par semaine à Paris les prétextes les plus invraisemblables, Anémone, qui n'avait rien à faire, en trouvait par moments d'aussi spécieux pour ne pas recevoir le désolé Adalbert.

Il s'indignait de cette tactique tortueuse, de voir sa maîtresse, sans cesse défaite mais fuyante, et jamais captive, et il s'enlizait peu à peu dans le propre terrain de sa conquête.

Somme toute, entre les démonstrations d'une tendresse éprouvée et les sautes d'un caractère fantasque, on pouvait établir une honnête moyenne; mais M. de Scoury n'était pas encore un sage.

Il eut la double prétention d'endiguer les transports de l'une et de forcer la passion chez l'autre et obtint un résultat déplorable.

Vers la fin du mois il en était à sa cinq ou sixième brouille à mort avec Anémone, et madame Fontauger qui, par lettres, se disait assez souffrante depuis quelques jours, ne venait plus chez lui.

Il songea à l'île d'Elbe (l'aspect trop définitif de Sainte-Hélène l'effarouchait), et se retira dans sa maison de campagne pour s'y reposer de ses labeurs et, à la façon d'Antée, puiser des forces nouvelles dans le baiser de la Terre.

Ce que pensait M. de Scoury chez lui à la campagne :

Pendant que tous mes amis sont à Longchamp, ces messieurs à discuter les mérites des deux ans, ces dames ceux des couturiers et des modistes, je suis resté paresseusement toute la journée avec mes chiens à regarder le bienfaisant soleil se promener au-dessus de mon jardin.

La belle saison qui donne de semblables journées, pleine maturité de l'été qui s'attarde, comme empreint d'un regret.

Je suis couché dans l'herbe sur le dos, les mains croisées derrière la nuque; dans la profondeur indéfinie de l'azur, les pigeons de la basse-cour font de grands cercles concentriques et passent sur ma tête, lumineux et dans un froissement d'ailes soyeuses. A mes deux côtés, mes chiens, gardiens de mon repos, essaient parfois de happer au vol une mouche insaisissable et leurs babines maladroites se referment avec un bruit de caoutchouc; une somnolence honnête voile leurs bons yeux liquides où tremble le reflet de mon vêtement clair.

C'est la fête au village; par bouffées, de temps en temps, il m'arrive un petit tamtam innocent et lointain, et c'est tout. Près de moi, j'entends une pomme ou une poire qui se détache et se laisse tomber lourdement sur le

gazon, sans vent, sans raison, probablement pour faire quelque chose.

Avec la journée déclinante, les ombres des arbres, fraîches et couleur d'émeraude, s'allongent peu à peu sur les pelouses ensoleillées. Une lumière rose se joue dans les cimes et dore les branches chargées de fruits. Les prunes innombrables et diverses sont comme de petits lampions verts, jaunes ou violets qui s'allumeraient pour la fête de ce soir. Les guêpes et les frelons bourdonnent et chantent la véhémence de l'été ; lourds de sucre et tout à fait ivres, ils jonchent les gazons et se raccrochent péniblement aux brins d'herbe.

Aujourd'hui j'ai mangé des prunes de toutes les couleurs et des poires délicieuses. Quand j'ai été las d'en manger, j'ai encore mordu dans beaucoup d'autres : plaisir de gâcher, de gaspiller mes trésors, plaisir de sentir les prunes tièdes, juteuses et cédantes et les poires au contraire fermes et d'une fraîcheur de source ; plaisir d'avoir la bouche poissée

de leur sirop et de boire en elles tout le soleil dont elles sont faites.

Mon jardinier m'a promené tout à l'heure parmi les légumes et m'a fait part avec un orgueil rustique du succès de ses plantations. J'écoutais vaguement les noms qu'il écorchait avec assurance, ses propos simples : je voyais sa figure brûlée, ses yeux gris, ses cheveux déteints devenus de la nuance neutre des labours et des chaumes, et par delà son enveloppe calleuse, passée au soleil et à la pluie, son âme végétale réglée au tour des saisons, qui, en été, mûrit avec les fruits rouges et hiverne au coin du foyer avec les pommes de terre dans les nuits venteuses de décembre.

Ce jardinier a des satisfactions que je trouverais médiocres et qui lui suffisent. Tout ici-bas est relatif et il n'y a pas un unique et grand Bonheur mais une foule de petits bon-

heurs qui, pour l'homme sachant en tirer parti, constituent en fin de compte une somme de joie très acceptable.

Je crois qu'il ne faut pas dire comme la plupart de nous : je ferais cela et je serais heureux; mais suivre notre chemin, et, quand il se présente un de ces nombreux petits bonheurs, fleurs sur le bord de la route, fleurs sans grand éclat ni parfum, mais coquettes tout de même et attendrissantes de simplicité, les cueillir avec empressement et nous en former un gentil bouquet champêtre.

Ce serait la vraie sagesse. Mais à quels signes le distinguer, ce bonheur multiforme, capricieux, imprévu, et au fond existe-t-il réellement autre part que dans l'avenir illusoire de nos rêves et le mensonge partial des souvenirs?

Il y a des jours où je me suis arrêté pour me dire : « En cet instant, je suis parfaitement heureux. » Et cela est devenu vrai en devenant le passé; mais, sur le moment, cela

était faux et personne n'a jamais pu dire en pleine sincérité une chose pareille.

Nous espérons tous un bonheur imprécis et, par des chemins divers, nous marchons à sa rencontre. Il vient, ce bonheur, à pas étouffés, il s'approche, il grandit, il enveloppe nos yeux et effleure nos lèvres. Mais nous ne le reconnaissons pas. Puis, quand il a passé, subitement déniaisés, nous nous écrions : « Mon Dieu ! c'était lui, en si modeste équipage ! Et nous l'avons laissé fuir sans le retenir, sans le supplier, sans même le voir ! »

Mais comme les héros glorieux entrent dans la mort sans entrer dans l'oubli, il franchit la porte sainte de notre mémoire et nous paraît plus grand encore d'avoir été méconnu.

« *L'appréciation délicate et absolue du présent est le commencement de la sagesse et le seul moyen d'être heureux*[1]. »

J'ai deux maîtresses charmantes auxquelles je pense avec douceur en mon jardin tran-

1. *Gobineau* (*Vie et Prophéties du comte de*), par Robert Dreyfus.

quille et baigné d'aromates. J'aime à être moi. Que demander de plus à la vie?

Dans quelques semaines, dans quelques années, le calme ineffable d'aujourd'hui me sera peut-être à regrets :

Je recueille avec soin les souvenirs futurs [1].

Le ciel vertigineux étourdit mes regards; je tends entre lui et mes yeux éblouis le fragile rideau des paupières. J'entends un bourdon vêtu de velours puce ou de peluche bleue qui, autour de ma figure, raye l'air de son zézaiement continu et, dans la douce indifférence des choses, je me laisse glisser vers un sommeil tiède pailleté d'or.

A la fin de cette paisible journée, M. de Scoury, rentrant dans sa maison, trouva une longue lettre d'Anémone.

1. Fernand Gregh.

Elle avait des ennuis; elle ne jouerait pas dans la pièce de rentrée de son théâtre; elle profiterait donc de son congé pour partir en voyage; elle y était obligée et n'aurait pas le temps de revoir Adalbert avant son départ. Le tout en termes filandreux et désolés; mais cela avait bien l'air d'une évasion, et probablement en compagnie d'un sémillant libérateur.

Quelques instants après, tout craintif devant le sort, il reçut aussi une dépêche qu'il ouvrit fébrilement et dont il ne comprit pas tout d'abord la signature.

C'était la femme de chambre de madame Fontauger qui lui télégraphiait :

« Madame a une fièvre typhoïde; ne plus écrire. »

M. de Scoury restait immobile près de la fenêtre, la dépêche à la main. Hylactor, qui était chien et à qui rien d'humain n'était étranger, vit que son maître avait du chagrin

et vint sauter après lui avec d'affectueux gémissements.

Le léger vent du soir arrachait quelques feuilles mortes qui glissaient sur les allées avec un triste petit bruit d'automne ; la nuit tombait.

CHAPITRE XVIII

LES PROMESSES

Douceur du soir! douceur de la chambre sans lampe!

Comme une bonne mort sourit le crépuscule
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

GEORGES RODENBACH [1].

La femme de chambre de madame Fontauger entra dans le petit salon où l'on venait d'introduire Adalbert.

— Si monsieur veut attendre une minute. Je vais prévenir madame.

— Bien. Merci, Rosa.

1. *Le Règne du Silence.* (Du silence.)

— Mais il ne faudra pas rester longtemps ; madame est encore si faible.

— Non, non. Je ne resterai qu'un instant.

M. de Scoury se promenait de long en large, ému, regardant aux murs avec la plus grande attention les tableaux sans les voir.

Depuis le commencement de la fièvre typhoïde, plus d'un mois, c'était la première fois qu'il allait se retrouver en présence de madame Fontauger.

La maladie avait été terrible : quelques jours de souffrances et de lutte, puis la prostration, l'anéantissement. Alors, pendant une semaine, les médecins la considéraient comme perdue ; mais voilà que par hasard, doucement, elle revenait de la mort, toute frêle et tout étonnée elle-même, et chaque jour ajouté aux jours lui rendait insensiblement un peu de sa vie.

Enfin, depuis la veille, elle était autorisée

à recevoir quelqu'un, et elle avait pu télégraphier :

« Il paraît que je suis en convalescence. Venez me voir. »

Mais quel effroyable mois il venait de passer! Devant l'impossibilité d'être reçu chez madame Fontauger, il était resté terré dans sa petite maison à la campagne, en tête à tête avec son chien. La femme de chambre lui adressait tous les jours une ou deux dépêches.

Et à mesure que les nouvelles s'aggravaient, il se rattachait désespérément à son amie. Pourquoi? Égoïsme encore? C'est possible, mais son inquiétude était trop violente pour qu'il pût raisonner ou penser à quoi que ce fût. Le reste, Anémone, ses propres torts, tout était jeté pêle-mêle dans un oubli provisoire.

L'éloignement lui était intolérable. Il lui semblait que de près il aurait pu alléger les souffrances de la malade, la défendre pied à pied, la disputer jour et nuit au destin. Il au-

rait voulu la lutte de toutes les heures et il restait là, rivé, lointain, à attendre et à redouter une dépêche, à ne pouvoir rien, à se tordre les mains et à songer tout le temps, sans trêve, à la même chose.

Il se répétait : « Elle va mourir, mon amie que j'aime. Elle est penchée, pleine d'horreur, sur l'affreux et mystérieux abîme et déjà les pierres s'écroulent sous ses pieds. Tout à l'heure, la lumière va s'en aller de ses regards et la chaleur de sa figure, je n'entendrai plus jamais sa voix me parler doucement. Elle sera fixée allongée et froide dans l'attitude éternelle des morts, et ni mes cris, ni mes pleurs, ni aucune puissance du monde ne saura faire que cela ne soit plus. »

Il enviait l'illusion bienfaisante de ceux qui prient, de ces gens jetés à genoux sur les dalles des églises qui peuvent de foi sincère arracher à Dieu des semblants de promesses et effondrer en lui leur écrasant fardeau.

Elle l'entourait, cette mort ; elle lui faisait

peur; le soir, il la sentait partout rôder dans les plaintes du vent et il restait tout petit, terrifié, en face d'elle, dans sa chambre.

Une fois, il vint à Paris; le jour où madame Fontauger fut le plus mal. Trop inquiet, il était allé jusqu'à la maison et avait demandé Rosa, la femme de chambre, la même qu'il retrouvait aujourd'hui si pimpante.

Elle était arrivée avec une figure de l'autre monde. Il la regardait venir, il se disait : « Elle au moins, elle *la* voit », et il l'enviait de se fatiguer à veiller la malade.

Ils avaient parlé sous la voûte. Les nouvelles étaient épouvantables.

A la fin, il lui avait demandé : « Est-ce qu'*elle* est perdue? » Elle avait répondu : « Je crois que oui. »

Et alors, ils étaient restés un moment silencieux en face l'un de l'autre, ainsi que deux pauvres gens qui portent la même peine et que cela fait se ressembler beaucoup. Il avait serré les mains de Rosa et il était parti avec un brouillard devant les yeux. Il ne savait pas

au juste où il allait : il marchait, il marchait, plein d'une immense pitié de tout et son chagrin le poussait comme une main dans le dos.

Que tout cela était près et pourtant déjà si loin.

— Monsieur peut venir.

Rosa s'effaçait derrière la porte. Adalbert entra dans la chambre.

Un parfum bien connu l'accueillit ; il vit dans le grand lit une forme à peine perceptible sous les couvertures et une figure aussi blanche que l'oreiller qui s'essayait à sourire.

Une émotion douloureuse le saisit à la gorge ; les yeux embués de larmes, il s'avança gauchement jusqu'au lit et prenant la main de sa maîtresse, il ne put que lui dire d'une voix étranglée : « Et voilà. »

Elle restait également silencieuse, lui retenant la main. Son visage était tellement amai-

gri qu'il ne semblait plus qu'un fantôme, une apparence de visage ; les ailes du nez étaient pincées et diaphanes et seuls dans cette pâleur, les yeux ardents de fièvre vivaient d'une intensité singulière.

Après un moment, elle parla, et le son de ses paroles était étrange, inconsistant et si faible que les mots exténués paraissaient tomber de fatigue au sortir de sa bouche.

— J'ai été bien malade... je croyais que j'allais mourir, que je ne vous reverrais plus... Asseyez-vous là tout près de mon lit, que je vous regarde... Que je suis fatiguée !... Vous voyez, je n'ai plus de forces du tout... Et vous ? Qu'est-ce que vous avez fait depuis si longtemps ?

— J'ai eu de la peine.

Et ne pouvant se contenir davantage, M. de Scoury fondit en larmes.

Un peu de silence.

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que, comme je n'ai pas de cœur, je n'ai pas pleuré quand j'avais de la peine ; alors il faut bien que je pleure aujourd'hui que je suis content.

» C'est fini.

» Enfin, vous voilà ! Je vous ai, méchante fille de Jupiter. J'ai été très inquiet, vous savez. Mais c'est oublié : d'un seul trait, par votre dépêche de ce matin, ce dernier mois noir de soucis et de transes est effacé et j'ai déjà renoué de septembre à maintenant le ruban rompu des beaux jours.

» Pourquoi malheureusement n'en est-il pas de même pour vous, pauvre amie, et vous êtes encore au lit bien faible et bien misérable.

— Ne me plaignez pas. Je suis heureuse de vous avoir ici, dit madame Fontauger, et depuis quelques jours j'ai vraiment repris goût à la vie.

» C'est une chose merveilleuse, Adalbert, que la convalescence. Il semble qu'après une pareille tourmente, on ait tout oublié, alors tout est nouveau et tout plaît. On ne souffre plus,

on a la tête vide et le corps infiniment vague, on rapprend le bruit des voitures, l'échappée de ciel bleu qu'on voit par sa fenêtre, les bouquets de fleurs de sa chambre, les livres que le médecin défend encore, les bons petits plats légers et, sur toute cette vie, une seconde fois nouvelle, qui vient vous surprendre, on rouvre des yeux d'enfant.

— Chut ! ne parlez pas trop. Vous allez vous redonner de la fièvre.

Une fugitive rougeur colorait le visage de madame Fontauger. Adalbert, garde-malade bourru et tendre lui serrait son poignet un peu chaud et la regardait gentiment.

— Je suis laide, n'est-ce pas ?

— Non. Vous êtes différente. Vous êtes aussi nouvelle pour moi que la vie vous est neuve. Il y a un mois, j'ai quitté la fille de Jupiter debout, violente et indomptable, au front chargé d'orages, et je retrouve maintenant une petite princesse anémique qui se réveille parmi les fleurs, après trente jours, comme dans les contes de fées.

» Comme dans les contes de fées, vous étiez endormie, ensorcelée, gardée, et pour vous conquérir, le chevalier de légende que je suis, avec bien peu d'allure malheureusement, a dû subir des épreuves sans nombre.

» Il lui a fallu gravir des sentiers ardus, se retrouver dans les dédales inextricables des labyrinthes, traverser des forêts pleines de maléfices et des fleuves dont l'eau rapide menaçait de l'engloutir, batailler dans des grottes sombres avec des serpents, des dragons et des hydres dont les regards étaient de rubis et le souffle de flamme.

» Mais le chevalier qui voyait devant lui les yeux aimés comme deux bluets miraculeux, s'avançait insouciant des embûches semées sur sa route et poursuivait son chemin, et le but de sa conquête était plus beau que la Toison d'Or, le Saint-Graal ou les richesses de Golconde puisqu'aujourd'hui les portes de porcelaine du palais enchanté se sont ouvertes et qu'il est enfin tombé dans les bras de sa chère princesse de Chine.

» Amie aimée, je voudrais pouvoir rester

près de votre lit à vous conter ainsi de petites histoires d'enfants, pour vous endormir. Et quand je verrais que je commence à vous lasser et que vos paupières s'alourdissent, je me tiendrais bien tranquille à penser des choses tendres. Il n'y aurait plus que du silence et, comme ce soir, la journée courte mourrait mollement contre les carreaux de la chambre.

» Je l'aime, votre chambre que je n'avais encore jamais vue. J'aime ces hautes boiseries sombres qui reposent de la débauche de blanc ou de gris que l'on voit partout ; j'aime que vous ayez ainsi des bouquets de fleurs en masse, des œillets, des orchidées, des chrysanthèmes, des roses qui désorganisent par leur pêle-mêle la géographie et les saisons, et j'aime de chaque côté de la cheminée les deux grands portraits de jeunes femmes qui me disent :

— Profite de ton reste, ô jeune Adalbert, et penche-toi sur notre petite malade tandis qu'il en est l'heure encore. Crois-en notre expérience, à nous qui depuis cent cinquante ans ouvrons sur le monde nos yeux avertis :

après une aussi grave maladie, tout le passé s'efface ; en même temps qu'on fait peau neuve, on dépouille aussi son amour. Aujourd'hui tu vois ton amie boire des tisanes et sucer le jus anodin des oranges, elle est tienne, débile et captive de sa faiblesse, mais demain elle se redressera guérie et elle ne t'aimera plus.

— Elles ne disent pas cela, les deux jeunes femmes, reprit madame Fontauger, elles disent :

» — Superficiel et frivole Adalbert, mieux que toi nous connaissons ton amie pour avoir partagé sans cesse le secret de ses jours. De nos cadres nous l'avons vue, quand tout le monde était parti et qu'elle laissait ses vraies pensées venir sur sa figure, et nous savons par ses larmes que depuis un an tu fus si étroitement, si ardemment mélangé à sa vie, qu'il n'y a pas de maladie qui puisse maintenant te déraciner d'elle, à moins de lui arracher son âme.

Malgré le langage de la raison, les pres-

criptions des médecins et les défenses de Rosa, les deux amants avaient uni leurs lèvres.

Le jour pâle était à son déclin. Peu à peu l'ombre envahissait la pièce ; elle avait noyé les boiseries et les portraits des deux conseillères ; les formes des fenêtres se découpaient en transparence ; seule, la blancheur du lit gardait un restant de clarté. Toutes les chimères, les tendresses et les rêveries déliées par la nuit dansaient dans le crépuscule leur ballet mélancolique.

M. de Scoury, contre le visage de son amie, poursuivait tout bas :

— Je crois que pendant votre maladie mieux que naguère en votre présence, j'ai découvert la vraie vous, celle que je pressentais, que je devinais, mais que je ne pouvais voir parce que j'étais trop près. Sur le point de tout perdre, j'ai enfin compris la valeur de votre amour et jamais, plus jamais je ne vous ferai de misères.

Mais madame Fontauger n'entendit pas ces dernières paroles : épuisée par son léger effort, elle s'était doucement endormie.

Et cela était sans doute mieux ainsi, car son âme clairvoyante eût fait la part des mensonges. Elle aurait su que jamais on n'est plus menteur pour l'avenir que lorsqu'on croit soi-même être sincère, et que les promesses vaines sont filles folles de la nuit.

CHAPITRE XIX

LA NUIT NOIRE

> **Pourtant il s'attristait à la pensée de mourir encore à ces choses, après être mort à tant d'autres, qui n'étaient point précieuses, mais dont la succession avait formé la trame de sa vie.**
>
> ANATOLE FRANCE [1].

A peine libéré de ces graves soucis, Adalbert tendit à s'en créer d'autres. Il avait la vocation du martyre. En dépit des promesses murmurées dans un bel élan au chevet de madame Fontauger, il voulut rattraper Anémone qui était rentrée à Paris. Pour ce faire, il employa tous les procédés connus, crut peut-être en inventer d'inédits, et réussit ainsi

1. *Monsieur Bergeret à Paris.*

à s'éprendre éperdument de la jeune femme au moment même où il la dégoûtait de façon irrévocable.

Dans le courant de novembre, elle le remercia définitivement. D'autre part, les médecins venaient d'envoyer pour tout l'hiver madame Fontauger parachever sa convalescence dans le midi. Périclès était à Londres et Jacquemont, suprême ressource, chassait à courre en Poitou et ne donnait plus signe de vie.

Abandonné de tous, M. de Scoury restait seul à la campagne avec son chien.

Il faisait glacial. Entre deux averses, des trombes de vent tordaient en sifflant les houppes dégarnies des arbres. Le ciel bas traînait jusqu'à terre sa brume grise.

Adalbert marchait à pas rapides dans les allées trempées, un vieux petit paletot démodé boutonné sur son âme frileuse. Hylac-

tor décrivait au galop de grands ronds pour se réchauffer.

Tous les chemins étaient jonchés de brindilles mortes abattues par le vent et qui s'écrasaient sous les pieds. L'eau suintait le long des branches, perlait au bout des herbes du gazon. Sur les rosiers encore feuillus, des fleurs en boutons restaient gelées dans leur ascension vers la vie et pourrissaient sans éclore. Dans le potager, autour des carrés de terre nue, les groseilliers et les poiriers en quenouilles n'étaient plus que des alignements de grêles buissons noirs. Au-dessus d'eux, les grands arbres à fruits livraient leurs troncs aux moisissures et aux mousses livides de l'hiver.

Plus loin, au milieu des tilleuls, des marronniers, des acacias dépouillés, les sapins sombres longtemps éclipsés par les fêtes de la verdure, continuaient seuls leur vie sans éclat et dressaient vers les nues de funèbres arbres de Noël.

Dans son parc en deuil, sous son toit d'ar-

doises mouillé, la maison blanche là-bas était posée tristement. La vigne vierge dénudée enlaçait les murs d'arabesques délicates ; par places, de larges feuilles restaient pendues, rouges comme des gouttes de sang.

M. de Scoury appela :

— Hylactor, viens ici. Asbolus, chien couleur de suie, ô mon dernier ami !

Hylactor saisit entre ses dents une petite branche et vint l'apporter à son bon maître.

— Heureux Hylactor, dit Adalbert, qui ignores tout des jeux cruels de l'amour. Jusque dans ta verte vieillesse, tu n'auras eu d'autre cure que de jouer à la bille et ta vie a dû couler douce ainsi qu'un ruisseau frais à l'ombre des peupliers.

» Elle ne viendra plus, dis, Hylactor, la dame qui t'amenait en visite sa petite chienne griffon à poils soyeux, ridicule et parfumée.

» Nous l'aimions bien pourtant ; nous aimions ses robes d'été toutes légères et blanches dans la prairie sous les pruniers, ses mains qui cueillaient précieusement nos fleurs et ses dents qui mangeaient nos cerises; nous aimions sa voix claire qui nous appelait et sonnait gaiement dans l'air bleu du jardin.

» Les souvenirs d'elle flottent sous toutes les branches. Voici le banc où elle s'est assise et le rosier qui a fait saigner son doigt. Il me semble encore voir dans le sable des allées la morsure de ses petits talons et cependant elle ne sera plus là, ni tout à l'heure, ni demain, ni jamais. Elle est tout doucement partie de notre vie, elle nous a mis de côté comme les robes de la saison finie qu'elle a données à sa femme de chambre, et tout ce que nous aurions dû dire pour la retenir, il aurait fallu le dire plus tôt. Aujourd'hui il est trop tard. Trop tard, mot des voyageurs qui ont laissé le train partir sans eux, mot éternel qui nous ferme tous les guichets du bonheur.

» Maintenant il s'agit d'oublier. Tâche malaisée, Hylactor, besogne ardue.

» Dans la merveilleuse contrée des Enfers, mon chien, coulait autrefois le fleuve de l'Oubli. Quelle admirable chose! Arriver sur les genoux, chargé de toutes ses peines, baisser ses lèvres jusqu'à l'eau magique et se redresser soudain avec une âme et une mémoire neuves, et prêt à souffrir encore. Comme on devait sentir avec frénésie cette eau glacée descendre en soi et, si l'on en retrouvait l'analyse, quelle faillite de l'Évian!

» A défaut de cette cure prodigieuse, je sais ce que tu vas me conseiller, les distractions et la patience. Remèdes sans force, hélas! ou trop lents.

» Oui, vouloir se distraire, fuir la solitude, voir des gens qui égaient, s'étourdir, s'agiter, causer et tourner comme un pauvre moulin désespéré. Et puis à un moment donné, quand vous êtes en bonne voie, que vous ne pensez plus à rien, tout à coup, brusquement, vous chancelez et vous portez les mains à votre cœur, blessé d'étrange façon. C'est un

bout de figure entrevu, un tournant de rue où vous êtes passé jadis, un mot dans la conversation qui vous fut familier, c'est un des mille traits dont votre souvenir cruel vous guette et vous cheminez dans un hérissement d'épées.

» Combien de rechutes n'y a-t-il pas au cours de cette maladie-là avant la guérison et quelle paresse me prend quand je pense qu'il va falloir me traîner jusqu'aux jours incolores de l'oubli!

» Encore une chose au bas de laquelle il faut écrire le mot « Fin », encore une chose qui meurt.

» Pourquoi passer son temps à tout quitter et pourquoi l'existence n'est-elle qu'une suite d'adieux? Fuites insouciantes d'abord, départs fougueux de l'enfance vers la vie, départs de plus en plus tristes à mesure que la route s'avance.

» Nous avions accueilli dans notre cœur et dans notre confiance une visiteuse qui s'habituait à nous comme nous nous faisions à

elle. Nous lui avions montré les parures intimes de notre âme, tout ce que nous avions de grâces secrètes, nous ne la considérions plus comme une princesse en voyage, mais nous lui avions donné droit de cité, nous lui avions ouvert nos musées, nos bibliothèques et nos églises et lui murmurions comme à une amie mille paroles de confidence, nous croyions qu'elle nous habiterait toujours et voici déjà qu'elle repart.

» Oh! alors, comment séparer d'elle le pays qu'elle déserte et tous ces aspects dont chacun est un souvenir, un regret et comme un muet reproche?

» Elle et moi! Ces deux mots contenaient l'univers. Nous avions semé notre joie en gestes prodigues, nous l'avions jetée à tous les vents, sur la terre d'ici, dans les branches des arbres, l'eau des rivières et dans l'air fluide. Et toutes ces choses en étaient devenues nôtres. Comme nous disions « notre chambre », et « notre lit », nous disions : « notre rivière », quand du haut du pont, nous la regardions se presser entre les arches,

et quand nous marchions les soirs d'été dans le jardin plein de sommeil, nous levions les yeux et nous disions : « nos étoiles ».

» A les voir à travers du bonheur, les objets et les gens nous étaient devenus chers et notre tendresse s'était étendue sur la contrée comme une douce conquête ; nous accueillions la sympathie dans les yeux des passants et le soleil du matin par la fenêtre ouverte était le premier tributaire de notre royaume.

» Et tout cela pour, maintenant, renoncer à cette perpétuelle victoire, au sourire asservi des êtres et des choses, abdiquer la pourpre, fuir comme un monarque honteux vers des terres hasardeuses et dire en pleurant à Grenade bien-aimée, l'adieu de son souverain déchu.

» Ce qui était et faisait mon plaisir ne sera jamais plus, ô mon chien. Avec le bel été, ma belle joie est morte et l'on peut clore la grille de leur double tombeau.

— Jusqu'au jour, mon bon maître, dirent les

yeux d'Hylactor, jusqu'au jour où une autre voyageuse viendra fendre de sa proue fleurie vos eaux cédantes et dociles, et alors, âme enthousiaste et pavoisée, vous sonnerez derechef à toute volée les cloches de vos cathédrales, vous tirerez les canons de vos forts et vous acclamerez encore de toute votre confiance oublieuse l'inconnue nouvelle et son visage de lumière.

Mais Adalbert ne voulait pas croire Hylactor faisant figure de prophète. Il se cabrait à la pensée d'aimer quelqu'un qui ne serait pas Anémone et ce fut les larmes au bord des yeux qu'il répondit à son chien :

— La méchante femme ! J'ai son idée plantée comme un couteau entre mes deux épaules. Combien j'ai de peine, mon pauvre Hylactor !

Dans le jardin mouillé, la conversation dolente du maître et du chien se poursuivait emmitouflée de brume. La nuit sournoise s'insinuait au travers du brouillard et

M. de Scoury promenait et berçait contre son cœur son ennui comme un enfant plaintif qui exaspère et que, malgré tout, l'on aime.

CHAPITRE XX

ANTEVORTA [1]

> ... Une dernière fois je vous contemple comme une créature vivante, et, maintenant, j'entre avec vous dans le jardin des souvenirs, amie endormie et divine...
>
> COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES [2].

— Alors, tu vas te marier? dit Adalbert.

Paulus avoua timidement.

— Pauvre imbécile, reprit avec commisération M. de Scoury. Mais tu es grotesque. Tu pars soi-disant chasser quelques jours, et tu reviens fiancé, en province, et en Poitou! Ma parole, on ne peut pas te laisser seul une minute.

1. Déesse qui présidait au souvenir des choses passées.
2. *La Domination.*

» Alors, tu vas te terrer à la campagne, élever des poulets, porter des souliers à clous, faire ta partie au cercle Saint-Hubert de l'endroit, t'éclairer au pétrole, prendre un gros ventre et sentir le chien mouillé. Et c'est pour ces délices-là que tu me lâches, toi aussi!

C'était dans l'appartement de Paris. Adalbert se promenait de long en large en foudroyant Jacquemont de ses sarcasmes.

L'inculpé adossé à la cheminée se rôtissait les mollets au feu sans répondre.

— Es-tu amoureux, au moins?

Paulus pensa que l'idée de Paulus amoureux paraîtrait prodigieusement ridicule à Adalbert. Aussi répondit-il :

— Pas du tout.

Mais il ajouta astucieusement :

— Ma fiancée est charmante, très intelligente.

Puis il se lança sans originalité dans tous les lieux communs de circonstance qui vantent les avantages moraux et matériels du foyer, discours prosaïques usités par les garçons qui se marient, à destination de leurs camarades encore célibataires.

Mais cette parénèse excitait peu Adalbert. A la tête spéciale de Jacquemont, il l'avait démasqué, il le sentait très épris et se disait :

« Comment? lui aussi il y vient, le calme, sage et positif Paulus? Il plaisantait assez les autres cependant, il se disait armé contre les émotions, il se croyait bien fort et voici que sa cuirasse de neige a fondu aux premiers rayons. Il a maintenant son doux secret qui le rend radieux et timide et, comme un collégien, il promène tout le jour son cœur émerveillé dans la virginale avenue des fiançailles. »

Paulus parti, Scoury se mit à la fenêtre. Il vit son ami s'en aller à grands pas, mince,

jeune de silhouette et sauter lestement en voiture.

— Adieu, Paulus, dit mélancoliquement à mi-voix Âdalbert. Il a beau dire qu'il viendra souvent à Paris, d'autres affections maintenant l'attirent. Encore une amitié qui me quitte! Adieu, mon plus vieux camarade...

» Peut-être, à tout prendre, a-t-il raison d'essayer de fixer son bonheur alors qu'il en est temps encore et suivant l'usage. Ne pas être une exception. Faire comme tout le monde.

L'aspect de ce mariage provincial lui revint avec moins d'acrimonie et comme une suite de gravures un peu vieillottes qui se seraient appelées : « *La paix des champs* », « *Les veillées au château* », « *La fête des grands-parents* », « *Le départ pour la chasse.* »

Il vit les belles moissons aux flancs des coteaux, les sous-bois pleins d'humide douceur, la jeune femme tendant au baiser son

front blanc, les petits enfants possibles qui grimpent après les jambes...

Et de tout cela, il eut peut-être un regret.

La brève journée de décembre mourait dans le ciel gris.

— Après tout, peu m'importe, conclut Adalbert, ces joies-là ne sont pas faites pour moi.

Il ferma les rideaux et alluma l'électricité.

Pour se distraire, il avait versé sur son bureau un tiroir plein de lettres. La solitude, le recueillement, la fin d'année convenaient à une telle exhumation.

> Et je revis, parmi les objets imprégnés
> De ton parfum intime et cher, l'ancienne année,
> Celle qui flotte encor dans ta robe fanée [1]....

Parmi les lettres, il dégagea d'abord une

1. Albert Samain, *Chariot d'Or*.

enveloppe qui portait la suscription : *29 mai*, et qui ne contenait qu'une rose.

« J'aime, se disait M. de Scoury, le geste gracieux de certaines femmes qui, en mémoire d'une heure gaie ou tendre, ont ainsi coutume de vous laisser, soit un gant, soit un éventail avec un griffonnage au crayon, un mouchoir ou une fleur.

Ces riens que l'on conserve d'abord avec piété, puis que l'on égare quelquefois et que l'on retrouve plus tard avec une surprise attendrie, sont dans la longue muraille du passé comme autant de clous d'or qui maintiennent fixée la somptueuse et lourde draperie des souvenirs.

Voici une rose, pareille à une petite momie d'Antinoë, grêle et désséchée avec seulement un reste de grâce cassante et encore un peu de carmin sur sa peau jaunie. Grâce à mes soins pieux, elle a dans sa forme périssable dépassé de loin les limites de sa saison, mais, comme la petite momie dont les lèvres

silencieuses sont scellées pour toujours sur un secret millénaire, elle a perdu son parfum qui est la parole des roses, et elles n'ont plus toutes deux d'attrait que par le passé qu'elles furent.

Ma rose avait sa douce vie dans un jardin odorant où je pénétrai pour la première fois en ce soir-là de mai, presqu'à la nuit. C'était le parc d'une gentille maison de campagne que toute la forêt séparait de la ville et j'y venais amené par vous, Anémone.

Quand nous arrivâmes, bien après l'heure que nous avions fixée, en retard de ce perpétuel et flâneur retard de tous les amoureux, le soir était presque tombé et je ne distinguai d'abord que le profil sombre de la maison dressé dans le ciel pâle et des masses de verdure confuses. Après une journée trop chaude, la fraîcheur humide de la vallée se répandait dans le jardin endormi et le crépuscule tendait entre les arbres de molles écharpes de brume violette. C'était l'heure frissonnante où les nuances meurent aux visages des fleurs

pour céder la place aux parfums et, de tous ces calices détendus dans le baiser de la nuit, il montait une haleine unique, puissante et embaumée.

Alors, dans un massif proche, vous prîtes pour moi cette rose au hasard parmi cent autres roses pareilles et la serrant contre votre bouche avec autant de force que si vous aviez voulu en aspirer le parfum et lui donner toute votre âme en échange : « La première rose de mon jardin », dites-vous.

Votre voix et votre pensée m'envahissaient, mêlées à la respiration ardente des parterres, nous marchions baignés d'une buée lilas qui nous imprégnait d'irréel ; l'horizon se décolorait à mesure dans une sérénité admirable : au ciel et sur la terre, l'heure était limpide, odorante et tendre à défaillir.

Quelques instants après, un peu frileux, nous sommes remontés en voiture pour traverser la forêt et rentrer en ville. Nous ne parlions plus ; vous aviez mis votre main dans

la mienne et, ma fleur à la boutonnière, je pensais :

« Je tiens votre petit poing dans ma main et nous ne disons plus rien. Il fait si nuit maintenant qu'on ne distingue même plus les premiers arbres de la grande futaie sombre; la voiture s'enfonce dans de l'inconnu sur le ronronnement ouaté de ses roues et les pieds du cheval battent leurs deux temps sur la terre sonore tandis que son grelot lui danse sur le poitrail. Les lumières des réverbères très espacés s'approchent une à une, elles grandissent, se mirent dans vos yeux en deux petites flammes fugitives, caressent vos joues et votre menton, glissent sur le corsage, allument un éclair à l'or de votre bourse et disparaissent derrière la voiture : de nouveau il fait obscur.

» Je tiens votre petit poing dans ma main et les doigts que vous m'abandonnez signifient entente, confiance, affection.

» Ils signifient que vous vous êtes faite volontairement ma captive, ils sont la manière

civilisée et discrète de dire que vous m'appartenez et qu'il vous sied d'être près de moi.

» Ils disent la confiance, que, depuis le jour où vous vous êtes abattue contre ma poitrine, parce que c'était le printemps, le soir, et que c'était nous, vous comptez sur moi homme pour faire avec vous quelques étapes sur la route de la vie. Quand vous serez éblouie de soleil ou aveuglée par la nuit, je devrai écarter les cailloux et les ronces de vos pieds et de votre figure délicate, vous soutenir aux passages périlleux près des précipices et dresser entre tous les dangers et vous le rempart vivant de ma tendresse.

» Ils disent enfin que nous nous aimons : à travers le gant, ils sont voluptueux et sages et, quand la fatigue disjoint les bouches meurtries, ils sont la caresse du repos et le trait d'union de chair de nos deux désirs.

» Je tiens votre petit poing dans ma main et je songe pourtant que vous êtes très loin. Pendant que je roule ces pensées sérieuses et aimantes et que j'entrevois vos yeux où la nuit se regarde, à quoi pensent-ils vos yeux ?

Pour quel voyage intérieur sont-ils partis, vers quelles fantaisies que j'ignore, vers quelles îles bleues du rêve où vous ne m'emmènerez jamais? Ah! qu'il est triste de ne pouvoir unir ses songes comme on unit ses mains! On peut se fondre l'un dans l'autre jusqu'à n'avoir plus qu'une même chair et une seule bouche, mais les âmes restent éternellement deux étrangères. Nous ne nous étonnons pas d'avoir les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes extases, mais lorsque par hasard nous prononçons ensemble la même phrase, alors nous nous regardons tout surpris, heureux et un peu craintifs devant cet instable et mystérieux accord. Et je pense aux quatre vers :

Et l'on va les mains emmêlées,
Nouant les beaux fils des regards,
Mais les cœurs las et hagards
Ont pris des autres allées ....[1]

» Je tiens votre petit poing dans ma main et je suis heureux : en cet instant je sens que

1. Comtesse Mathieu de Noailles, *L'Ombre des jours.*

vous m'aimez et je sais que je vous aime; pourtant ce voyage va finir et déjà en arrivant à la ville lumineuse et bruyante, le charme sera un peu rompu. Bulles de savon, minutes tremblantes et fragiles du bonheur! Toutes ces choses que je pense et ces choses qui émanent de vous sont le présent délicieux et déjà elles vont fuir d'une fuite éperdue. Et je voudrais les supplier de toutes mes larmes et leur dire : « Mais, de grâce, ne mourez pas, soyez maintenant et toujours, vous êtes la joie et je ne veux plus rien d'autre que vous. » Je voudrais m'arc-bouter de toutes mes forces sur les rênes, arrêter le cheval, arrêter le Temps, lui voler une heure, qu'il nous oublie un peu, immobiles et tassés dans notre petit coin d'ombre.

» Et malgré nos désirs, nos volontés et nos regrets, cette voiture symbolique, chose infime dans l'immensité des mondes, nous emporte et nous précipite, choses plus infimes encore, vers nos destinées immuables et disparates. »

La voiture est arrivée depuis longtemps et aussi bien d'autres tristesses et peut-être aussi d'autres joies et, comme la rose, petite morte mélancolique et consolée de l'ardeur de vivre, combien mon âme d'aujourd'hui est loin de mon âme tumultueuse de jadis.

« *Abandonner toutes les positions pour resserrer mon cœur sur mes tombes ; m'isoler, vivre en profondeur, quelle volupté ! Je me consumerais dans une musique perpétuelle.*

Mais il faut que je m'interdise ou que j'ajourne ce morne bonheur[1]. »

Las du passé, M. de Scoury rejeta la rose et toutes les lettres dans le tiroir et ce jour-là il ne lut pas plus avant.

Longtemps courbé sous l'orage, il se redressait peu à peu, timidement encore, meurtri, mais calmé.

1. Maurice Barrès, *Voyage de Sparte.*

Et ce qu'il prenait pour le calme n'était qu'une ardeur vers de nouvelles misères.

Comme en décembre les marronniers des avenues fomentent déjà dans leurs branches un printemps invisible, il contenait en lui, sans se l'avouer, l'espoir de futures revanches.

L'idée d'avoir jalousé un instant le bonheur uni de Jacquemont le fit sourire. Il se sentait encore promis à la mêlée, aux blessures divines des batailles.

Au delà de ses larmes, la vie le rappelait déjà, le tentait insensiblement avec ses promesses ensorceleuses et tout son radieux cortège.

Il n'oubliait pas Anémone, il la portait en lui comme un souvenir triste, mais elle n'était plus pour lui une créature vivante et le temps qui fuit ne permet pas qu'on s'attarde éternellement sur les tombeaux.

Et puis, que voulez-vous, s'il y a certains hommes et certaines femmes qui sont à jamais fidèles, il y en a aussi d'autres qui ne peuvent pas s'aimer toujours.

On dit qu'ils sont inconstants ; c'est un mot bien dur. Ils ne sont pas inconstants, ils sont plutôt inquiets ; ils marchent toute leur vie à la poursuite d'un seul rêve, ils n'ont pour l'atteindre que de pauvres moyens humains et ce n'est pas leur faute si leur rêve, comme un reflet qui se joue, pose tour à tour sa marque de lumière sur beaucoup, beaucoup de fronts différents.

Parce que vous suiviez par hasard la même route qu'une femme, vous lui avez parlé, vous lui avez pris la main et l'étape vous a paru plus brève. Mais vous n'alliez pas au même endroit qu'elle. A l'entrée du bois, les deux chemins s'écartent et elle vous a quitté.

Entre les arbres de plus en plus nombreux, vous ne voyez plus que par instants votre amie passagère. Elle chante déjà dans l'allée qui s'éloigne, et quand vous ne la voyez plus, vous entendez encore sa chanson. Puis, tout se tait. Alors vous êtes un peu triste. Mais le soleil, à travers la voûte de feuillage, vient

caresser la mousse où vous marchez, les geais s'enfuient bruyamment dans l'épaisseur des branches, mille riens charmants vous captivent ; et ne savez-vous pas aussi qu'à l'un des tournants du chemin, peut-être tout près, vous allez rencontrer votre destinée nouvelle qui viendra vers vous, souriante, avec sa bouche de fleur?

FIN

TABLE

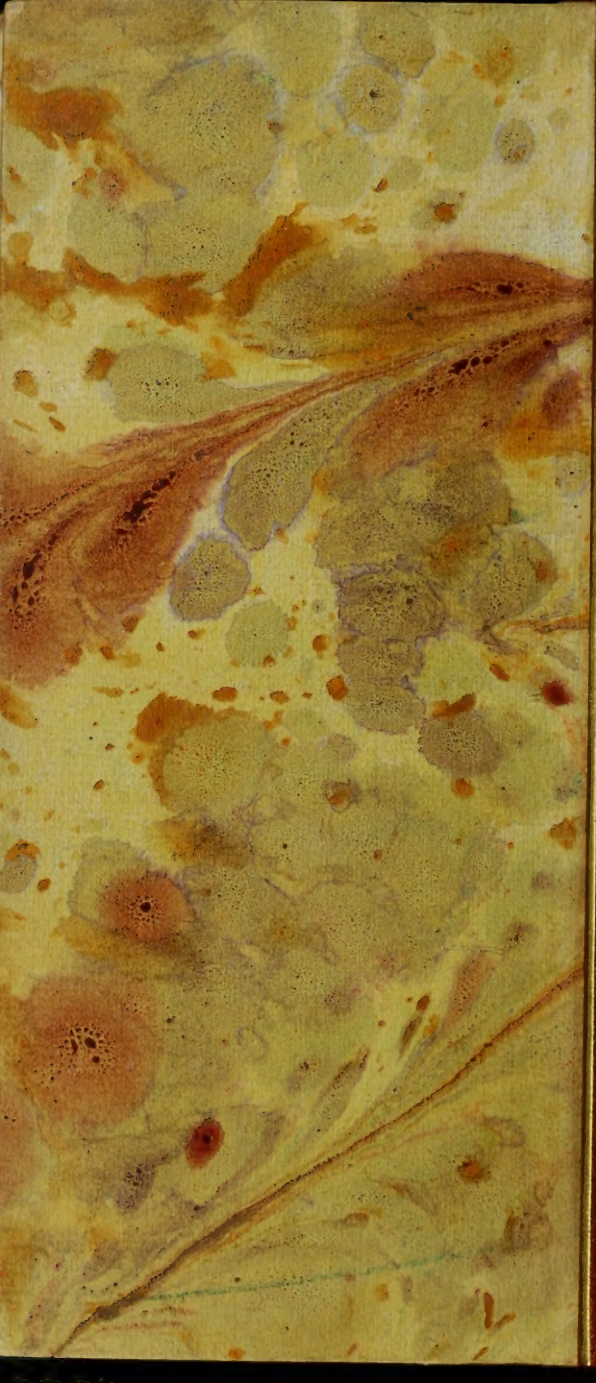
I. — LE PROMENEUR. 1
II. — LA PENDULE 13
III. — LE MARASME 23
IV. — LA LETTRE D'AMOUR 35
V. — LA MAISON DE CAMPAGNE. 45
VI. — LA NUIT ROSE 65
VII. — LA CHASSE A COURRE 73
VIII. — LES ENFANTS. 85
IX. — LES BOUQUINS 99
X. — LE RETOUR SUR SOI 123
XI. — LA MUSIQUE 131
XII. — LE DINER. 145
XIII. — LA NUIT BLEUE. 165
XIV. — LA VIOLENCE. 177
XV. — L'ERREUR. 193
XVI. — L'INTERMÈDE. 201
XVII. — LA QUIÉTUDE. 221
XVIII. — LES PROMESSES. 233
XIX. — LA NUIT NOIRE. 247
XX. — ANTEVORTA. 259

R. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY — 17972-4-00.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003501979b

CE PQ 2603
.C43M6 1909
COO BONDY, FRANC MOQUEUR?
ACC# 1230561